Noviciat Hosp. Général
7 8bre 1847

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

Juillet 1847. No. 7.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.



QUÉBEC:

CHEZ FRÉCHETTE ET FRÈRE,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, N° 13, RUE LA MONTAGNE.

1847.

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

Juillet 1847. No. 7.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.



QUEBEC:

CHEZ FRÉCHETTE ET FRÈRE,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, N° 13, RUE LA MONTAGNE.

1847



Etat *des sommes reçues e chaque paroisse du diocèse de Québec pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1er *décembre* 1844 *au* 1er *décembre* 1845.

DISTRICT DE QUÉBEC.

Notre-Dame de Québec (*),	£153	8	6
St. Roch de Québec,	100	1	11
Notre-Dame-des-Anges, Hôpital-Général,	10	6	1
St. Pierre, île d'Orléans,	24	16	3½
St. Laurent, do	37	4	4½
St. Jean, do	23	14	3
St. François, do	15	7	3½
Ste. Famille, do	28	2	3½
Grondines,	31	9	3
Deschambault,	12	10	0
Cap-Santé,	40	4	5
Ecureuils,	14	4	11
Pointe-aux-Trembles,	21	19	3
St. Augustin,	48	7	3
St. Raimond,	1	10	7½
Ste. Catherine,	2	10	0
Ste. Foye,	33	8	11
Ancienne-Lorette,	29	4	8
St. Ambroise,	45	11	11½
Valcartier,	3	3	11
Charlebourg,	19	17	6½
Beauport,	59	19	6
Ange-Gardien,	21	14	0
Château-Richer,	20	8	1½
Ste. Anne de Beaupré,	13	14	9½
St. Joachim,	13	0	10½
Petite-Rivière,	3	5	2
Baie St. Paul,	8	2	5
Ile-aux-Coudres,	9	5	5
Eboulements,	12	15	0
	£859	19	0

(*) Dans la somme fournie par la paroisse N. D. de Québec sont compris £6-10-0, don des Dames Ursulines de Québec, et £6-0-0, don des Dames de l'Hôtel-Dieu.

Montant de l'autre part,		£859	19	0
St. Irénée	(2 ans),	4	8	6
Malbaie	(2 ans),	21	19	0
Ste. Agnès	(2 ans),	2	8	2½
Grande-Baie (Saguenay),		6	10	0
St. Jean-Deschaillons,		9	2	6
Lotbinière,		30	0	0
Ste. Croix,		31	5	0
St. Antoine,		36	15	0½
St. Nicolas,		18	12	8
St. Sylvestre,		4	5	0
Pointe-Lévi,		67	16	9½
St. Jean-Chrysostôme	(2 ans),	9	10	0
St. Henri,		30	6	11
St. Anselme,		8	13	1
St. Isidore,		8	0	0
Ste. Marie de la Beauce,		23	10	3½
St. Joseph do		11	0	0
St. François do	(2 ans),	6	8	11½
Frampton	(2 ans),	1	18	7
Ste. Claire,		3	8	9
St. Gervais,		28	11	10½
St. Charles,		32	7	4½
Beaumont,		23	8	4½
St. Michel,		68	2	0
St. Valier,		10	0	0
Berthier,		19	1	10½
St. François, rivière du Sud,		6	0	7½
St. Pierre, do		20	2	1
St. Thomas,		31	15	0
Ile-aux-Grues.		14	2	6½
Cap St. Ignace,		9	16	3½
Islet,		43	18	10½
St. Jean-Port-joli,		27	0	0
St. Roch-des-Aulnets,		20	0	0
Ste. Anne-Lapocatière,		18	11	5
Kamouraska,		50	0	3½
St. Paschal,		28	5	5
St. André,		25	10	0
Cacouna,		7	5	0
Ile-Verte,		10	4	0
Trois-Pistoles,		11	4	1½
St. Simon,		3	0	0
Rimouski,		23	5	0
Ste. Luce,		11	16	4
Carleton (Baie-des-Chaleurs),		5	12	0
Recette du district de Québec,		£1744	8	9½

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

	£	s.	d.
Trois-Rivières,	£59	17	6½
Maskinongé,	11	7	6
Rivière-du-Loup,	7	14	9
Yamachiche,	37	5	1½
St. Léon,	17	10	0
Pointe-du-Lac,	8	1	9½
St. Maurice,	2	10	3
Cap de la Magdeleine,	2	17	0
Champlain,	15	10	0
Batiscan,	8	10	0
Ste. Geneviève,	30	0	0
St. Stanislas,	18	2	6
Ste. Anne-Lapérade,	49	0	0
St. David,	4	5	0
St. François-du-Lac,	21	4	5
Baie-du-Febvre,	22	0	0
Nicolet,	30	8	0½
St. Grégoire,	28	8	9
Bécancourt,	33	8	7
Gentilly,	6	10	0
Recette du district des Trois-Rivières,	£ 414	1	11½
Recette du district de Québec,	1744	8	9½
Prime sur une pièce d'or,	0	1	3½
Produit de la vente de Rapports sur les Missions,	1	9	4½
Intérêts sur les dépôts faits à la banque,	24	16	4
Total,	£2184	17	9

ETAT *des dépenses faites au compte de l'association, du* 1*er décembre* 1844 *au* 1*er décembre* 1845.

	£	s.	d.
Pour frais de correspondance,	£8	1	
Pour frais d'agence, de frêt, de douane et autres pour transmission de huit numéros des Annales de Lyon à Québec et leur distribution dans le diocèse,	77	6	11½
	£85	8	8

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	£ 85	8	8
Pour frais d'impression de lettres circulaires et autres,	3	12	0
Perte sur de faux argent,	0	7	6

SOMMES ALLOUÉES A DIFFÉRENTES MISSIONS DU DIOCÈSE.

1° A la mission de la Rivière-Rouge,	120	0	0
2° Du lac Abbitibbi,	100	0	0
3° Du St. Maurice (2d acompte)	110	0	0
4° D'Halifax,	50	0	0
5° A la chapelle Ste. Agathe,	25	0	0
6° A Leeds,	20	0	0
7° A Frampton,	25	0	0
8° A Sherbrooke,	60	0	0
9° A Drummondville,	80	0	0
10° A la Grosse-Ile,	70	0	0
11° A Valcartier,	24	0	0
12° A Laval,	6	5	0
13° Au Saguenay,	100	0	0
14° Aux chapelles de Tring, Lambton et Forsyth,	60	0	0
15° A la chapelle de Tingwick,	15	0	0
16° Pour frais de réclamation des biens Jésuites,	35	0	0
17° Pour vases sacrés, ornements, linges et livres,	40	0	0
18° A la mission de la Colombie sur ordre du conseil de Lyon,	544	3	2
Total,	£1573	16	2

RÉCAPITULATION.

Recette de l'année,	£3812	15	9½
Dépense,	1573	16	2
Balance en caisse le 1er décembre 1845,	£2238	19	7½

ÉTAT *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse de Québec pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1er *décembre* 1845 *au* 1er *décembre* 1846.

DISTRICT DE QUÉBEC.

Notre-Dame de Québec (*),	£210	13	0½
St. Roch de Québec (**),	137	11	7
Notre-Dames-des-Anges, Hôpital-Général,	11	0	10½
St. Pierre, île d'Orléans,	23	5	0½
St. Laurent, do	45	0	5½
St. Jean, do	27	1	5½
St. François, do	12	0	9
Ste. Famille, do	22	11	10½
Grondines,	39	10	9
Deschambault,		4	0
Cap-Santé,	33	15	2½
Ecureuils,	13	0	10
Pointe-aux-Trembles,	12	14	10½
St. Augustin,	48	18	1½
Ste. Catherine,	2	3	8½
St. Raimond,	1	11	9½
Ste. Foye,	42	3	0
Ancienne-Lorette,	28	14	9
St. Ambroise,	43	12	2
Charlebourg,	20	11	5
Valcartier,	4	11	0
Beauport,	62	1	0½
Ange-Gardien,	18	10	1½
Château-Richer,	20	0	4
Ste. Anne de Beaupré,	10	2	6½
St. Joachim,	10	12	1
Petite-Rivière,	3	0	1½
Baie St. Paul,	8	18	7½
Eboulements,	13	1	0
Ile-aux-Coudres,	10	0	0
St. Irénée,	5	0	0
Malbaie,	10	15	9
	£952	17	3

(*) Dans la somme fournie par la paroisse N. D. de Québec sont compris £25, don d'une dame charitable; £6-10-0, don des Dames Ursulines, et £6, don des Dames de l'Hôtel-Dieu.

(**) Depuis la clôture du présent compte, il a été fourni en sus par cette paroisse une somme de £41, qui sera portée dans la recette de l'année prochaine.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	£952	17	3
Ste. Agnès,	1	11	9
Saguenay,	6	10	0
Lotbinière,	40	0	0
Ste. Croix,	27	0	0
St. Antoine,	15	17	9
St. Nicolas,	15	7	0
St. Silvestre,	6	6	3
St. Jean-Chrysostôme,	4	11	0½
Pointe-Lévi,	74	1	4½
St. Henri,	27	17	3
St. Isidore,	6	0	10½
St. Anselme,	6	3	4
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	20	5	0
St. Joseph, do	4	11	0
St. François, do	4	7	8
St. Georges,	1	14	8
Ste. Claire,	4	7	6½
St. Gervais,	26	3	11½
Beaumont,	21	15	9½
St. Michel,	54	5	0
St. Valier,	6	0	0
Berthier,	12	14	1½
St. François, rivière du Sud,	6	3	6
St. Pierre, do	16	15	0
St. Thomas,	32	14	7
Ile-aux-Grues,	12	3	5½
Cap St. Ignace,	10	0	0
Islet,	42	15	0
St. Jean-Port-joli,	25	0	0
St. Roch-des-Aulnets,	17	4	3
Ste. Anne-Lapocatière,	19	4	4½
Rivière-Ouelle,	18	3	1½
St. Denis,	56	14	5
Kamouraska,	58	15	0
St. Paschal,	25	0	0
St. André,	22	0	0
Rivière-du-Loup,	16	5	0
Cacouna,	7	10	11½
Ile-Verte,	11	3	6
Trois-Pistoles,	15	3	4
St. Simon,	7	0	0
Rimouski,	23	5	0
Ste. Luce,	12	0	0
Percé,	0	11	0
	£1796	1	2½

Montant de l'autre part,	£1796	1	2½
Iles-de-la-Magdeleine,	2	6	4
Douglass-town,	5	3	1
Carleton,	6	0	0
	£1809	10	7½

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

Trois-Rivières,	£ 62	5	0
Maskinongé,	7	10	0
Rivière-du-Loup,	5	5	1½
Yamachiche,	48	3	10
Ste. Ursule (2 ans),	10	11	2
St. Léon,	14	3	0
Pointe-du-Lac,	8	2	10
St. Maurice,	2	16	4½
Cap-de-la-Magdeleine,	2	18	10
Champlain,	15	1	2
Ste. Geneviève,	31	10	0
St. Stanislas,	30	0	6
St. Anne-Lapérade,	55	0	0
Kingsey,		17	6½
St. Michel d'Yamaska (2 ans),	8	0	0
St. François-du-Lac,	19	13	10
Baie-du-Febvre,	30	0	0
Nicolet,	30	1	2½
St. Grégoire,	38	5	0
Bécancourt,	30	7	2
Gentilly,	5	0	0
St. Pierre-les-Becquets (2 ans),	31	11	7

Montant du district des Trois-Rivières,				£ 487	4	2
Montant du district de Québec,				1809	10	7½
Legs fait par un homme charitable de Ste. Monique,	£25	0	0			
Intérêts reçus sur dépôts,	22	1	10			
Reçu du conseil de Lyon, pour compléter l'allocation faite au diocèse de Québec,	37	19	2			
Legs fait par une dame charitable de l'Ancienne-Lorette,	31	0	0—	116	1	0
				£2412	15	9½
Balance restant en caisse le 1er déc. 1845,				2238	19	7½
				£4651	15	4½

ETAT *des dépenses faites au compte de l'association, du* 1*er décembre* 1845 *au* 1*er décembre* 1846.

Pour frais d'agence, de frêt, de douane et autres pour transmission de plusieurs numéros des Annales de Lyon à Québec et leur distribution dans le diocèse,	£ 76	11	9
Pour l'impression de 2750 copies du Rapport n° 6 sur les missions du diocèse,	149	15	0
SOMMES ALLOUÉES A DIFFÉRENTES MISSIONS DU DIOCÈSE, LE 18 DÉC. 1845.			
1° A la mission d'Halifax, d'Inverness, etc.,	75	0	0
2° Pour le soutien des RR. PP. Oblats du Saguenay,	100	0	0
3° Pour la chapelle de la Rivière du Moulin, près Chicoutimi,	50	0	0
4° Pour l'achat d'une maison servant de chapelle au village St. Alphonse, à la Grande-Baie,	25	0	0
5° Pour achever la chapelle et le presbytère de la Grande-Baie,	25	0	0
6° Pour achever le logement des missionnaires à St. Alphonse et à la Rivière du Moulin,	25	0	0
7° Pour les frais de voyages des missions qui se font aux petits postes du Saguenay,	25	0	0
8° Pour la construction d'une chapelle au lac St. Jean,	100	0	0
9° Pour l'achat d'une terre à Saint-Alphonse,	50	0	0
10° A la mission du Saint-Maurice,	174	9	4
11° " de Matane,	30	0	0
12° Pour l'achat de vases sacrés, ornements, etc.,	30	0	0
13° Pour achever de payer les dépenses des ecclésiastiques envoyés l'année précédente à Baltimore pour apprendre l'anglais,	21	7	0
14° A la mission de Somerset,	40	0	0
	£997	3	1

Montant de l'autre part,	£997	3	1
15° A la mission d'Artabaska,	40	0	0
16° " de Sherbrooke,	95	0	0
17° Pour le missionnaire de Tring, Forsyth et Lambton,	50	0	0
18° Pour la bâtisse d'une chapelle à Tring,	25	0	0
19° " " à Forsyth,	25	0	0
20° " " à Eaton,	25	0	0
21° A la mission de Paspébiac,	25	0	0
22° " de Kingsey,	60	0	0
23° Pour l'impression de cantiques en langue montagnaise,	15	0	0
24° Alloué pour acheter des scrips de miliciens, afin de procurer des terres aux nouvelles missions,	75	0	0

ALLOCATIONS FAITES LE 1er MAI 1846.

1° A la mission de la Rivière-Rouge,	145	0	0
2° " du lac Abbitibbi,	150	0	0
3° " du St. Maurice (add.),	25	10	0
4° " de Drummondville,	30	0	0
5° " de la Grosse-Ile,	70	0	0
6° " de Valcartier et Stoneham,	24	0	0
7° " de Laval,	31	5	0
8° " de Kennebec,	10	0	0
9° " de Frampton,	40	0	0
10° Pour la bâtisse d'une chapelle à St. Casimir,	40	0	0
11° " " à Halifax,	25	0	0
12° A la mission de Windsor,	15	0	0
13° " de St. Raimond,	25	0	0
14° " de Tinwick,	12	10	0
15° Pour une école à la Rivière du Moulin,	25	0	0
16° Prêt pour la reliure du Nouveau-Testament,	100	0	0

ALLOCATIONS FAITES EN OCTOBRE 1846.

1° Pour l'achat d'une terre à la Grande-Baie,	100	0	0
	£2300	8	1

Montant de l'autre part,	£2300	8	1
2° Pour l'achat d'une terre à l'Anse-au-Foin (Saguenay),	100	0	0
3° Addition à l'allocation faite à la mission de Drummondville,	15	0	0
4° " " de la Grosse-Ile,	20	0	0
5° " " du Saint-Maurice,	70	0	0
6° A la mission de Leeds,	20	0	0
Total,	£2525	8	1

RÉCAPITULATION.

Montant en caisse,	£4651	15	5
Dépense de l'année,	2525	8	1
Balance en caisse le 1er décembre 1846,	£2126	7	4



MISSION DE LA COLOMBIE.

Monseigneur F. N. Blanchet, évêque de Drasa, qui était passé en France, dans l'été de 1845, après avoir reçu la consécration épiscopale en Canada, a parcouru, depuis, la France, l'Italie, l'Autriche et la Belgique, pour recruter de nouveaux auxiliaires. Pendant son séjour à Rome, des personnages éminents à qui il avait donné une idée du pays qu'il est chargé d'évangéliser, voyant, d'une part, l'accroissement rapide de la population de ce pays par l'immigration, et de l'autre, l'importance qu'il y a d'y établir solidement la prépondérance de la religion catholique, lui suggérèrent de demander au St. Siége d'y ériger immédiatement une province ecclésiastique. Le zélé prélat, obéissant à cette suggestion, adressa à la S. Congrégation de la Propagande un mémoire, dont nous avons extrait les parties les plus intéressantes pour en faire part à nos lecteurs.

Conformément aux conclusions de ce mémoire, le vicariat apostolique de l'Orégon a été divisé en huit diocèses ainsi appelés, savoir : *Oregon-City*, *Nesqualy*, *Walla-Walla*, *Fort-Hall*, *Colville*, *Vancouver*, *Ile de la Princesse Charlotte* et la *Nouvelle-Calédonie.*

Le St. Siége s'est borné, pour le moment, à préposer trois évêques pour le gouvernement de ces circonscriptions ecclésiastiques, sauf à en augmenter le nombre à mesure que les besoins de la religion le rendront nécessaire.

Les diocèses d'Oregon-City et de Nesqualy ont été confiés au fondateur de la mission, Mgr. F. N. Blanchet, qui a reçu le titre d'archevêque et de métropolitain de tout l'Orégon. Ceux de Walla-Walla, de Fort-Hall et de Colville ont été mis sous les soins de Mgr. Al. Magloire Blanchet, frère du précédent, ci-devant chanoine de Montréal, dont la consécration a eu lieu le 27 septembre dernier. Enfin les diocèses de Vancouver, de l'Ile

de la Princesse Charlotte et de la Nouvelle-Calédonie, avec toutes les possessions anglaises et russes jusqu'à la Mer Glaciale, vont écheoir en partage à M. Modeste Demers, qui a contribué avec le nouvel archevêque à la fondation de la mission de l'Orégon.

MEMOIRE PRESENTE' A LA S. CONGREGATION DE LA PROPAGANDE SUR LE TERRITOIRE DE L'OREGON, PAR MGR. F. N. BLANCHET, EVEQUE DE DRASA.

PREMIERE PARTIE.

Etat du pays et bien opéré jusqu'à ce jour.

EMINENCES,

AVANT de vous exposer l'état religieux de l'Orégon, je crois devoir entrer dans certains détails propres à faire connaître l'importance de cette vaste contrée par rapport à la population actuelle, par rapport surtout à ce qu'un avenir prochain lui prépare.

Nous voyons, sur tous les points du monde, le commerce et la politique recueillir, avec une ardeur infatigable, leurs documents sur les contrées qui s'ouvrent successivement à leur exploration : pourquoi nous aussi, voyageurs aventureux de la sainte Eglise, ne viendrions-nous pas faire part à notre mère du faible tribut de connaissances que l'expérience nous a données ?

Description et importance de l'Orégon.

On comprend sous le nom d'*Orégon* cette immense portion de l'Amérique septentrionale, située entre les

Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique, du 42e au 54e degré 40 minutes de latitude. En y joignant la partie nord du vicariat apostolique dont le poids, hors de proportion avec mes forces, m'est confié, on aura une étendue de terrain de 700 lieues sur 200.

A l'est, la barrière impuissante des Montagnes Rocheuses ne met plus, depuis long-temps, l'Orégon à l'abri des gigantesques projets des Etats-Unis. Au nord, il est borné par les possessions russes, qui regretteront toujours une cession de territoire faite en un moment où l'importance de cette position n'était pas prévue ; par les possessions britanniques, sur le point de reculer devant le colosse naissant que la race anglo-saxonne a produit : colosse formidable qui, uni à la France, assure au monde aujourd'hui la liberté des mers, qui demain en saisira l'empire.

L'Orégon, enfin, est borné au sud par la Californie, terre riche et fertile, position importante que les Etats-Unis convoitent également, pour y ouvrir la route du commerce du monde avec la Chine.

Du côté de la mer, le territoire se divise naturellement en quatre parties, dont la première s'étend jusqu'à la rivière de la Colombie, et la seconde jusqu'au détroit de Juan de Fuca ; la troisième embrasse tout le pays jusqu'à la pointe de l'île de Vancouver (1) ; la quatrième atteint les possessions russes et anglaises.

Ces deux parties forment l'objet de litige entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

Pour en comprendre l'importance, il faut savoir, d'une part, que le détroit de Juan de Fuca possède l'unique port commode et sûr de la côte ; que de plus la libre navigation de la Colombie peut seule assurer aux Anglais des communications avec l'intérieur du pays ; qu'enfin, indépendamment des ressources d'un aussi vaste littoral, les Etats-Unis convoitent ardemment une large part du commerce de fourrures, exploité, pendant si long-temps

(1) Plus exactement *Quadra-Vancouver*.

et avec tant d'avantages, par les Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson.

Découvertes et établissements des Européens et des Américains dans le pays.—Expéditions maritimes.

L'Orégon fut découvert et visité simultanément par mer et par terre, à l'aide des expéditions maritimes de différents peuples, et des excursions hardies des Français du Canada.

Par mer, le pilote-majeur espagnol Barthélemi Ferreta y aborda le premier, en 1543. En 1579, sir Francis Drake, officier anglais, y parut, après avoir ravagé la côte de Guatimala. En 1592, Juan de Fuca, espagnol, vint jeter l'ancre dans le détroit qui porte son nom. Il n'y eut pas d'autres expéditions dans le 16e siècle.

En 1603, un autre Espagnol, Martin Daguilar, s'y rendit et reconnut quelques positions. Jusqu'à la fin du siècle suivant, le littoral ne reçut pas d'autres visites.

En 1774, la corvette espagnole *San-Yago* y fit une expédition sous le commandement de Juan Perez ; et, l'année suivante, cette même corvette, commandée par Don Bruno de Heceta, découvrit la vaste baie où se jette la rivière que le commandant espagnol nomma rivière *St. Roch*, aujourd'hui la Colombie. Le capitaine Cook y parut en 1779. Dans le courant de 1788, le commandant anglais Meares vint reconnaître l'embouchure du fleuve portant encore le nom de St. Roch. Les accidents de la côte la lui dérobèrent, et il déclara que cette embouchure ne se trouvait pas dans la baie indiquée par les Espagnols. Il nomma en conséquence *Cap-Désappointement* le cap qui domine la baie, et que l'Espagnol Heceta avait appelé *Cap de l'Assomption*, en honneur de Marie, étoile de la mer. L'année suivante, Martinez et Narvaez, officiers de la marine espagnole, longèrent la côte pendant plusieurs mois, et, à cette occasion, Martinez fit prisonnier de guerre l'Anglais Colnett, venu, au nom de son pays, pour s'emparer du fort de Nutka(1).

---

(1) Dans le détroit de Juan de Fuca.

En 1790 et 1791, d'autres expéditions espagnoles eurent lieu jusqu'au moment où l'on apprit la signature du traité du 28 octobre 1790, par lequel l'Espagne cédait à l'Angleterre ses droits sur Nutka et sur toute la contrée.

Ce traité, bien antérieur à ceux des Florides et de la Louisiane, sur lesquels les Etats-Unis appuient leurs prétentions, semblerait donner droit à l'Angleterre. Si la justice rigoureuse était toujours la base des actes politiques des puissances, le territoire en litige devrait donc passer sous le domaine britannique : malheureusement telle n'est pas toujours l'*ultima ratio regum*. Pour le cas actuel, peut-être Dieu veut-il, dans l'injustice ambitieuse des enfants, donner une leçon méritée à la mère.

Quoiqu'il en soit, en 1790, le capitaine Cook, ayant publié que cette côte abondait en loutres de mer, très-recherchées en Chine, y attira une quantité de commerçants de toutes les nations. En 1792, plus de vingt navires parcouraient la côte, depuis la Californie jusqu'aux latitudes les plus septentrionales, et faisaient le commerce avec les tribus d'indigènes. De ce nombre fut la *Columbia*, navire de commerce des Etats-Unis, capitaine Gray, qui, le premier, pénétra dans le St. Roch, et donna à ce fleuve le nom de son navire.

A la même époque, le capitaine Vancouver, à la tête d'un brick et d'une corvette, se rendait à Nutka pour en prendre possession au nom du gouvernement anglais. Il y trouva le capitaine de vaisseau espagnol Don Juan de la Bodega dit Quadra, chargé de faire exécuter le même traité pour l'Espagne. Ce fut à cette occasion que la grande île formant le détroit de Juan de Fuca, prit le nom de *Quadra-Vancouver*, des deux commandants réunis. A la suite de cette première opération, Vancouver entra dans la Colombie, qu'il remonta jusqu'à une distance de quarante lieues dans les terres, à la pointe qui porte son nom.

Cette même rivière, dont l'entrée si dangereuse a été récemment franchie avec un bonheur inespéré par les derniers missionnaires, est défendue par le fort nommé *Astoria* ou *Fort-George*. Voici à quelle occasion.

En 1810, M. Astor, négociant allemand établi à New-York, fit partir deux expéditions pour l'Orégon, afin de s'emparer du commerce de pelleteries de la contrée. L'une de ces expéditions prit le chemin de terre ; l'autre embarquée sur le navire *Tonquin*, arriva la première, entra dans la Colombie, et bâtit le fort *Astoria*, ainsi appelé du nom du chef de l'entreprise. Dans la guerre de 1812, ce fort passa entre les mains des Anglais qui le nommèrent *Fort-George*. Il fut rendu aux Etats-Unis à la paix. C'est en partie pour conserver la libre navigation de la même rivière, que l'Angleterre est sur le point aujourd'hui d'entrer de nouveau en lutte avec ses anciennes colonies.

Tel est, en résumé, l'ensemble des plus importantes expéditions maritimes opérées dans l'Orégon (1). On dut les premières tentatives aux Espagnols, alors si puissants en Amérique ; eux à qui, indépendamment des services signalés rendus à la religion, le monde doit de si brillantes découvertes, de si grands progrès dans l'art des navigateurs. Noble et généreuse nation, dont la gloire conservera toujours un éclat immortel, malgré les excès particuliers réprouvés justement par l'indignation des peuples, mais trop souvent imités, hélas ! par ceux mêmes qui en firent le sujet des plus amers reproches !

Voyages par terre dans l'Orégon.

Les expéditions maritimes ne firent pas seules connaître à l'Europe l'existence de l'Orégon. Dès long-temps les historiens de la Nouvelle-France, les PP. Hennequin et Charlevoix, le baron de la Hontan en 1689, le Journal de voyages de l'illustre Lasalle, à qui l'on doit la découverte du Mississipi, annonçaient qu'à l'ouest du Canada, on pouvait, par une suite de lacs et de rivières, atteindre

---

(1) En 1840, le capitaine anglais Belger remonta la Colombie avec son escadrille, pour en faire la carte. Le capitaine américain Wilkis en fit de même l'année suivante. Enfin la frégate anglaise *la Modeste*, la visita en 1841. Aujourd'hui plusieurs navires de guerre se dirigent de ce côté, pour prévenir les éventualités des événements.

un grand fleuve débouchant à l'occident, dans l'Océan Pacifique : indications vagues, mais exactes, qu'on dut à l'esprit avantureux des Français-canadiens et à leurs nombreuses relations avec les tribus sauvages.

Il était réservé à un officier français, M. de Laverenderye, d'acquérir, par la voie de la terre, sur le ***grand fleuve*** et sur la mer ***de l'ouest***, les renseignements les plus précis et les plus complets. On le voit dans le compte détaillé de ses expéditions en 1711 à 1754. Le capitaine Jonathan Carver est le premier auteur anglais qui parle de ce même grand fleuve ***de l'ouest.*** Il l'appelle ***Orégon***, nom que les sauvages à l'est des Montagnes Rocheuses donnaient, dit-on, à la rivière ou au pays. On ne sait d'où vient ce nom d'***Orégon***, qui ne se trouve dans la langue d'aucune des peuplades qui habitent aujourd'hui les bords de la Colombie. Les Tshinouks, qu'on rencontre près de l'embouchure de ce fleuve, l'appellent ***Yakaitl-Wimakl***, la Grande Rivière.

Il serait inutile de rapporter ici les nombreuses et si dangereuses expéditions faites, à l'est et à l'ouest des Montagnes Rocheuses, pour la traite de la pelleterie, par les deux Compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson. Ce commerce, si lucratif pour ces associations, coûta la vie à un grand nombre d'intrépides voyageurs qui affrontèrent, pour l'entreprendre, d'innombrables périls. Qu'il suffise de rappeler la devise prise, à cette occasion, par l'une des Compagnies : ***Pro pelle cutem***—ce cruel exemple de ce que peut sur le cœur de l'homme l'amour du gain et de l'intérêt. Oh ! que nous avons bien lieu de gémir ici, comme autrefois St. François-Xavier à la pensée du Japon ! Que nous avons bien lieu comme lui de verser des larmes, en songeant que pendant si long-temps le commerce eut ses martyrs dans des contrées immenses où la parole sainte n'avait pas un seul organe !

Commencement de colonisation anglaise et américaine.

Pendant long-temps les Compagnies pour la traite de

la pelleterie se contentaient d'établir des résidences pour leur commerce. Celle du Nord-Ouest, qui n'employait que des Canadiens ou des Iroquois catholiques, contribua ainsi puissamment à jeter les premières semences de la foi parmi les sauvages. En 1821, ces Compagnies se réunirent. Trois ans plus tard, l'arrivée de M. John Mac Laughlin vint donner une activité nouvelle aux entreprises communes. Les Canadiens commencèrent à cultiver les terres en 1824 et les années suivantes, notamment dans les plaines fertiles de la Wallamet. Dix ans après, la petite colonie, s'accroissant de jour en jour, fit les premières instances à Mgr. de Juliopolis, vicaire apostolique de la Rivière-Rouge, pour obtenir de lui des prêtres, dont elle sentait impérieusement le besoin. Depuis ce moment, et surtout dans ces derniers temps, la population civilisée augmenta dans une rapide proportion. Les événements actuels en hâtent chaque jour l'accroissement; et, dans peu d'années, il est certain que nous compterons des villes populeuses là où, maintenant, se trouvent à peine quelques colons groupés autour d'une station de commerce. La politique des Etats-Unis est, quoiqu'il arrive, d'envahir par le fait le territoire contesté. Or, pour qui connaît la rapidité d'exécution de l'audacieuse république, il n'y a lieu de douter que ce projet ne s'accomplisse, et dans peu de temps.

Colonisation et organisation religieuse des possessions russes.

Jusqu'à l'époque où la colonisation véritable commença pour les parties anglaise et américaine de l'Orégon, on était frappé au contraste existant entre la pensée de fixité de la Russie dans l'administration de son territoire et la simple occupation commerciale pratiquée ailleurs. On est plus surpris encore de la facilité avec laquelle cette puissance, dont les intérêts sur l'Océan Pacifique pouvaient devenir si grands, a renoncé, comme elle l'a fait, à ses projets primitifs d'extension territoriale.

Quoiqu'il en soit, pendant que les deux autres prétendants se contentaient d'explorations maritimes et d'expé-

ditions plus ou moins passagères, la Russie fondait, au nord de l'Orégon, plusieurs établissements stables, dont le plus important est Sitka, vers le 57e degré de latitude. C'est la résidence du gouverneur de la Compagnie instituée à l'instar des Compagnies anglaises. On y compte environ 1200 Européens ou métis, formant une colonie dont le développement est assuré par suite des mesures prises pour le hâter sur le sol.

L'éducation religieuse et sociale des indigènes est, de la part de la Compagnie, l'objet de soins dont l'intelligence est parfaite, et qui devraient, en bien des cas, nous guider pour la portée à donner aux autres.

On croira peut-être que le schisme russe, pour implanter sa foi parmi ces peuplades éparses, peu nombreuses et si éloignées du centre de sa juridiction, se sera contenté de leur envoyer quelques prêtres, plus ou moins entravés dans leur œuvre par l'absence de ressources. Rien moins que cela. Le gouvernement s'est souvenu des moyens à l'aide desquels le glorieux propagateur du christianisme en Russie avait accompli son œuvre. Il s'est souvenu que les premiers missionnaires de St. Wladimir furent des évêques présidés par un métropolitain. Il a compris que ce qui avait autrefois fondé les Eglises, devait également les fonder aujourd'hui.

Et, nous devons l'avouer, cette observation était d'une justesse bien frappante. En conséquence, il a établi de suite à Sitka un évêque accompagné d'un clergé assez nombreux. Outre cela, pour montrer combien il voulait attacher d'importance à cette institution, l'évêque fut choisi parmi les membres du clergé les plus distingués par leur noblesse. Tellement que, par sa considération personnelle et par sa position, il est aujourd'hui plus honoré que le gouverneur lui-même. De plus, comme on n'a rien négligé pour attirer les sauvages par la pompe des offices, par les soins qu'on se donnait près d'eux, par l'esprit de prosélytisme qu'on déployait, on a réussi à s'en attacher un certain nombre.

Voilà pour l'instruction religieuse.

L'éducation sociale n'est pas plus négligée que l'autre.

Non-seulement on donne aux enfants des colons et des sauvages une instruction élémentaire suffisante, mais, lorsqu'ils ont acquis ces premières connaissances, on les fait entrer dans une école de travail où ils passent plusieurs années à apprendre un état. Sans recevoir de paîment d'abord, ils sont bientôt encouragés par un léger profit tiré de leur travail; puis enfin, quand ils se trouvent à même de se suffire, ils forment de suite une population d'agriculteurs et d'ouvriers affectionnés à ceux qui leur ont ainsi créé d'utiles moyens d'existence. C'est ainsi que le gouvernement russe sait trouver, par lui-même, tout en civilisant les sauvages, les meilleurs éléments d'une solide colonisation.

Introduction du christianisme dans l'Orégon—Salutaire influence de l'évéché de Québec.

Le fait seul de l'introduction du christianisme dans l'Orégon, par suite de l'influence que le siége de Québec a exercé à de si grandes distances, est une preuve frappante de la nécessité d'évêques nombreux dans les missions.

Cette vénérable Eglise à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir par les liens du cœur les plus étroits, par les souvenirs de l'affection la plus tendre, de la reconnaissance la plus vive ; cette vénérable Eglise fut fondée au 17e siècle, sous l'influence de la nécessité qu'on ressentait alors si vivement à Rome, de donner aux missions une forme vraiment stable par l'envoi des évêques.

D'abord vicaire apostolique avec le titre d'évêque de Pétrée *in partibus*, bientôt évêque titulaire de Québec, notre illustre Montmorency-Laval forma le premier anneau de cette chaîne épiscopale si dignement continuée jusqu'à nos jours.

A peine arrivé dans sa mission, l'évêque de Pétrée imitait l'exemple de ses illustres confrères, les évêques d'Héliopolis et de Bérythe, élevant par la fondation d'un clergé indigène une invincible forteresse contre les per-

sécutions de la Chine et des royaumes annamites. Dès le premier jour, il implantait au Canada son séminaire des Missions-Etrangères. Saint et précieux établissement qui fut, et sera toujours, une des gloires de notre Eglise !

Deux siècles s'écoulèrent ensuite, pendant lesquels l'évêché de Québec attendait le moment de se multiplier autour de lui, par la fondation d'autres siéges relevant de l'Eglise-mère devenue métropole. Un bien immense eût été le fruit de cette mesure ; les circonstances ne le permirent pas, jusqu'en ces derniers temps. N. S. P. le pape Grégoire XVI, aux pieds de qui j'ai la consolation de déposer en ce moment l'expression exacte des besoins de tant d'âmes, ajouta cette gloire aux autres œuvres illustres de son pontificat.

Au-delà d'une certaine limite, on le sait, l'action de l'évêque est bien plus nominale qu'effective. Toutefois la force du principe hiérarchique est si grande que, sous certains rapports, ces limites ont été inconnues au glorieux évêché de Québec. Grâces à son clergé local, même dans un temps où les secours étrangers étaient devenus si rares, il sut allumer ou entretenir le flambeau de la foi dans les immenses possessions anglaises, sur une traversée de 2000 lieues, s'étendant de l'Atlantique à la Mer Pacifique. A l'est, il sut fournir et soutenir, par la charité des fidèles, des évêques et des missionnaires au Cap-Breton, aux îles de la Magdeleine et du Prince-Edouard, aux provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, aux missions de la Baie-des-Chaleurs et dans tout le Bas-Canada. Dans l'ouest, il envoya également ses prêtres et ses évêques dans le Haut-Canada, à la Rivière-Rouge, et jusque sur nos lointaines plages de l'Orégon. Que n'eût-on pas dû se promettre si, au lieu d'un unique foyer d'une pareille action, on eût, dès le principe, groupé un nombre suffisant d'évêques autour d'un métropolitain, comme nous le voyons aujourd'hui ? Que d'espérances ne pourrons-nous pas concevoir nous-mêmes, si, au moment où l'Eglise de l'Orégon vient de naître, elle est plus heureuse que sa mère, dès aujourd'hui constituée sur des bases si utiles à tout solide développement ?

Quoiqu'il en soit, il est hors de doute qu'avant l'envoi des prêtres canadiens dans l'Orégon, la doctrine catholique n'y avait jamais été directement prêchée par des missionnaires. Nous avons, il est vrai, dans certaines tribus, notamment chez les Tchinoucks, trouvé des crucifix fort anciens entre les mains des sauvages. Mais, suivant la tradition de ces derniers (1), l'existence de ce fait s'explique, sans peine, par les anciennes visites des navires espagnols. La foi de ce grand peuple est trop connue pour que l'on puisse douter de l'empressement de ses navigateurs à saisir l'occasion de préparer ainsi les prédications futures des missionnaires.

D'ailleurs les noms espagnols de certains lieux, les ruines d'édifices qu'on rencontre sur certains points de la côte et dans l'île Vancouver, prouvent évidemment l'ancienne existence de quelques établissements de commerce dans la contrée. Une tradition assez récente rapporte même qu'un navire européen échoua au sud de la Colombie; que l'équipage se sauva, et qu'il existe encore, dans la tribu des Kilimoux, une fille d'un des matelots de ce navire.

Evangélisation des deux Californies.

De la Californie les missionnaires seraient certainement parvenus dans l'Orégon; mais les bases trop précaires de leurs établissements, loin de permettre le progrès après eux, n'eurent pas assez de force pour maintenir leur œuvre debout. Un détail rapide sur ces entreprises, pendant long-temps heureuses, sera nécessaire pour nous instruire des dangers de l'avenir par les malheurs du passé.

Les premières expéditions des Espagnols, sur la côte de la Californie, datent de la fin du 16e siècle. La magnifique baie de *San-Francisco* fut reconnue par eux en 1595, et le port de *Los Pinos* prit, en 1602, le nom de

---

(1) Ils disent que leurs ancêtres les ont reçus de capitaines de navires.

Monterey qu'il porte encore aujourd'hui. Quelques Pères Carmes ayant accompagné cette expédition, paraissent avoir été les premiers prêtres catholiques de la contrée.

Les Jésuites s'établirent dans la Basse-Californie en 1642. Dès 1683 elle était toute chrétienne. A cette époque, les mêmes Pères étaient investis de l'administration civile et militaire, aussi bien que de tout le ministère, dans la province évangélisée par leurs soins. Malheureusement on ne donna pas à leur œuvre, parvenue à ce développement, les bases hiérarchiques qui en eussent assuré l'avenir après eux. . . . .
. . . .
Les choses en étaient à ce point, lorsque le 25 juin 1767, le vice-roi du Mexique, au nom de son maître Charles III, vint signifier aux missionnaires que leur Compagnie ayant cessé d'exister dans les domaines espagnols, il leur fallait remettre en d'autres mains l'œuvre glorieuse, mais incomplète, poursuivie par eux pendant 125 ans.

La première mission de la Haute-Californie fut fondée à *San-Diego* en 1769 ; la seconde à *Monterey*, l'année suivante ; la troisième à *San-Francisco* en 1776. En 1784, on en comptait quatorze, et vingt-deux en 1827. Trois des dernières se trouvent au nord de la baie San-Francisco, en s'approchant de l'Orégon.

De 1768 à 1773, ces missions furent administrées ou fondées par les Franciscains du collége de San-Fernando à Mexico. Ensuite ils partagèrent avec les Dominicains, à qui ils cédèrent la Basse-Californie.

Jusqu'en 1833, les Franciscains gouvernèrent avec zèle et succès la Haute-Californie. Les missions y possédaient de nombreux troupeaux et des terres fertiles où venaient se grouper les sauvages sous la conduite des Pères. Les plus fervents néophytes allaient même chercher les infidèles qui, ayant une fois goûté les douceurs de la vie tranquille des tribus chrétiennes, renonçaient, pour la partager, aux erreurs de leurs superstitions et aux habitudes nomades de leur vie. Encourageant exemple, remarquable précédent d'où l'on peut déduire tout le parti à tirer de ces mêmes sauvages, lorsqu'on les fixe peu à peu sur le sol, à l'aide d'établissements durables !

Mais le démon, ennemi de tout bien, ne put sans envie contempler les fruits de ces belles missions. Comme il avait trouvé le moyen de détruire dans la racine le bien opéré par la Compagnie de Jésus, de même aussi il s'ouvrit une voie pour anéantir, du moins en grande partie, l'œuvre des enfants de St. François. La Haute-Californie, sollicitée par des suggestions dont il est facile de deviner la source, se détacha une première fois du gouvernement mexicain, vers 1833. Elle rentra, il est vrai, dans le devoir quelque temps après ; mais les nouveaux gouverneurs, dédaignant l'administration paternelle d'autrefois, voulurent mettre entre les mains du gouvernement les richesses des missions. N'ayant pas d'évêques pour les protéger, les religieux se virent enlever en effet l'administration de ces biens, qui furent dilapidés en peu de temps, et les maisons sécularisées. Une bonne partie des sauvages quittèrent alors les établissements pour retourner dans les forêts, où ils finirent par se livrer au brigandage. A cette vue, plusieurs Pères abandonnèrent ces chrétientés dévastées ; d'autres moururent de chagrin.

Premières tentatives sur l'Orégon.— Voyage des premiers missionnaires.

Revenant à ce qui touche l'immense vicariat dont je suis chargé, je dois le dire avec douleur, les ministres méthodistes, presbytériens et anglicans nous y ont précédés, comme déjà le schisme russe a pris possession, avant nous, d'une partie du territoire. . . . .
. . . .

La petite colonie canadienne du Wallamet n'ayant pas obtenu les prêtres qu'elle demandait, en 1834, au vicariat apostolique de la Rivière-Rouge, recommença ses instances dès l'année suivante. Mgr. de Juliopolis s'employa de nouveau de tout son pouvoir pour donner satisfaction à ces fidèles catholiques, et il eut cette fois le bonheur d'y réussir. Il obtint de la Compagnie de la Baie d'Hudson le passage de deux missionnaires sur les canots de l'Orégon. . . . .
. . . .

M. Demers et moi nous avions eu le bonheur d'être désignés pour le départ de 1837 ; mon pieux compagnon de voyage put seul, cette fois, remonter à la Rivière-Rouge où, sur de nouvelles démarches de l'excellent vicaire apostolique, je le rejoignis l'année suivante. Nous en partîmes le 10 juillet. Après bien des fatigues et bien des dangers, où la main de Notre-Seigneur s'est montrée si souvent visible sur nous, nous arrivâmes le 24 novembre au fort Vancouver, dans l'Orégon.

Redirai-je à Vos Eminences les magnifiques spectacles déployés parfois sous nos yeux dans les grandeurs de cette nature gigantesque, où la main de l'Eternel s'est plû à retracer l'image de sa puissance créatrice ? Redirai-je ces pics abruptes, dont la hauteur prodigieuse s'élève vers notre Dieu pour célébrer ses louanges dans un si beau langage ? ces glaciers aux pieds desquels un jour, bien avant l'aurore, notre bouche prononçait sur l'hostie sainte les redoutables paroles qui font descendre l'Homme-Dieu sur la terre ? ces montagnes si grandioses, que nous consacrions ainsi à leur souverain auteur ? Redirai-je ailleurs ces scènes si douces d'une nature amie et féconde, qui nous accueillait au fond des vallées, sur les bords enchanteurs des lacs et des rivières ? Redirai-je enfin cette consécration de nos personnes à Marie, la reine des anges, dans le divin sacrifice où nous nous préparions à affronter les dangers sans nombre de la perfide Colombie ? dangers trop certains, hélas ! où douze d'entre nous succombèrent en un jour ! Croix funèbre, cruel souvenir, qui t'élèves sur les lieux où notre douleur déposa les cadavres de ces trois enfants, seuls retrouvés parmi les victimes ! croix plantée par nos mains sur le sol d'où la résurrection les fera sortir au jour glorieux ! O croix sacrée de mon Dieu, toi seule fus notre espérance !

Oh ! qu'ils sont puissants sur mon âme ces souvenirs si grands, si variés, si intimes et en même temps si sévères, que mon cœur saura conserver tous les jours de ma vie ! Vie éphémère, que peut-être bientôt la pointe d'un rocher, le rapide d'un fleuve ou la vague furieuse des mers auront brisée au milieu de ma course !

Hymne sacré, que m'inspire, en ce moment, la pensée

de tant de grandeurs et de majesté, fais-toi sans cesse entendre à mon âme, pour lui apprendre à connaître et à aimer le grand Dieu que nous voulons servir !

Mais si la vue d'un pareil spectacle élevait notre intelligence et notre cœur au-dessus des pensées profanes du monde sensible, la douleur de notre foi fut bien souvent excitée à la pensée de tant d'âmes qui se perdent dans ces déserts, faute d'une parole de vie qu'elles seraient souvent avides d'entendre.

Nous parcourûmes, sous cette douloureuse impression, l'immense vicariat apostolique de la Rivière-Rouge, où les pas de ceux qui évangélisent la paix du Seigneur sont si rares encore. Nous vîmes le fort *Norwége*, avec sa mission protestante pour les sauvages ; le fort *Constant*, où un riche Anglais vient de fonder, par testament, une semblable œuvre d'erreur ; le fort *Edmondston*, dont le protestantisme fait également un centre, et qui, dès aujourd'hui, pourrait si utilement devenir la résidence d'un évêque catholique (1). Mais, surtout, nous gémissions profondément sur l'abandon des pauvres Canadiens, avec leurs femmes prises dans les tribus, et leurs enfants vivant autour d'eux, sans que l'éducation religieuse leur fasse connaître les plus élémentaires de leurs devoirs. Ce spectacle nous attristait : il était une vive image de ce qui nous attendait dans l'Orégon.

Etat religieux de l'Orégon au moment de l'arrivée des missionnaires.

Dans les vingt-huit établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson (2) se trouvait un certain nombre de Canadiens catholiques, attachés à la Compagnie pour le commerce. Les dangers de leur foi étaient très-grands dans cette position. D'un côté, il leur était impossible

(1) Une troisième subdivision du vicariat apostolique de la Rivière-Rouge serait peut-être nécessaire aussi aux environs du lac *Athabaska*.

(2) Le fort *Victoria*, élevé, en 1843, sur la pointe sud de l'île Vancouver, en est le vingt-neuvième.

de recourir à un prêtre pour recevoir de lui les sacrements de la sainte Eglise ; de l'autre, on ne négligeait rien pour leur faire goûter les erreurs du protestantisme, dont les ministres venaient de s'introduire parmi eux. . .

. . . .

Du moins est-il certain que, dans l'Orégon, plusieurs ministres protestants, soit par eux-mêmes, soit par les leurs, se répandaient jusque dans les maisons des Canadiens, pour y faire des prosélytes. Un certain nombre de ces Canadiens avaient consenti à laisser baptiser leurs femmes et leurs enfants par les ministres, et à se marier devant eux. Quelques-uns mêmes fréquentant leurs assemblées du dimanche, étaient bien plus exposés encore à perdre leur foi.

De tous les ministres protestants, les méthodistes, comme on le remarque partout, étaient les plus actifs et les plus zélés dans leur œuvre de propagande. Ils avaient déjà deux missions, dont la première située à quatre lieues de la chapelle élevée à Wallamet, par les catholiques, avant même d'avoir un prêtre parmi eux. Dans cette mission les protestants avaient, dès le principe, fondé une école. Leur second établissement était aux *Grandes-Dalles.*

Le ministre anglican de Vancouver, pendant les deux années qu'il y demeura, faisait également l'office du dimanche aux Canadiens de ce fort. Il paraît cependant que ses espérances n'étaient pas flatteuses ; car, trois semaines avant l'arrivée des missionnaires catholiques, il était déjà parti pour retourner en Angleterre.

Les presbytériens, de leur côté, avaient une mission à *Walla-Walla.* Ils en fondèrent une seconde sur la rivière *Spokane* en 1839.

En 1840, la propagande méthodiste reçut un puissant renfort dans l'Orégon. Un monsieur Lee y arriva sur un navire chargé de ministres, avec leurs femmes et leurs enfants, accompagnés d'artisans et de cultivateurs. C'était une véritable colonie.

Les ministres furent aussitôt distribués dans les positions les plus importantes, à la Chute de la Wallamet,

chez les *Tlatsaps*, au bas du fort Georges, et à Nesqualy. Ces ministres déployant une grande activité, circulaient de toutes parts. On les voyait à Vancouver, à Cowlitz, à Okanagan, à Colville, partout. Leurs anciens confrères du pays les secondaient de leur mieux ; et animés par leur exemple, les presbytériens pensaient, disait-on, pénétrer, en 1842, dans la Nouvelle-Calédonie.

Malgré tant d'efforts et d'agitation, l'arrivée des missionnaires catholiques fut pour eux un coup de foudre : ils ne s'en relevèrent jamais. Non-seulement le nombre de leurs prosélytes n'augmenta plus depuis cette époque, mais ils se virent successivement abandonnés par la plus grande partie de leur troupeau. Privés enfin de l'espérance de mieux réussir plus tard, ils se résignèrent même à dissoudre leur société. Ceci se passait en 1844, époque où il arriva des Etats-Unis un visiteur mandé sur les nouvelles du discrédit dans lequel les méthodistes tombaient dans l'Orégon depuis quelques années. Le visiteur, ayant reconnu exacte la vérité de ces rapports, ne vit rien de mieux à faire que de dissoudre immédiatement la société. Ainsi cette grande et puissante mission, qui possédait collége, moulins, fermes, maisons, a été abolie en un instant : toutes les propriétés ont été vendues et les ministres licenciés pour toujours.

Cet heureux mouvement des populations indigènes avait été préparé de long-temps par les Canadiens attachés aux établissements de commerce. Malgré l'éloignement où ils se trouvaient forcément de tout culte public, et l'indifférence religieuse qui en résulte toujours ; je dirai plus, malgré les désordres de plusieurs, très-souvent, sur la terre lointaine, ils se rappelaient avec bonheur les souvenirs si puissants et si doux de la religion. Ils parlaient avec consolation aux Indiens de leur foi, de leurs prêtres, de ces *robes noires* dont l'arrivée fut un bonheur pour tous.

Les sauvages en particulier eurent à peine connu notre arrivée, qu'ils vinrent de très-grandes distances pour nous trouver et nous parler du *Grand-Esprit* inconnu, qu'ils désiraient servir. Ceux de l'intérieur, surtout, montraient les plus consolantes dispositions. Ils avaient, il est vrai, vécu jusqu'alors à peu-près sans culte, et

cependant ils aimaient d'avance notre sainte religion ; ils paraissaient avoir naturellement du goût pour la *prière :* c'est ainsi qu'ils désignaient le christianisme. Ceux qui habitent les bords de l'Océan, en remontant vers le nord, étaient, il est vrai, plus farouches et paraissaient moins disposés à embrasser la foi ; mais, jusqu'à ce jour, il a été impossible de s'occuper efficacement d'eux : il est donc difficile de bien connaître leurs dispositions.

Premiers succès et premiers dangers.

Pendant que l'Eglise du Canada, répondant aux désirs de ses enfants éloignés qui lui demandaient, à grands cris, le pain de la vie, envoyait des missionnaires à leur secours, celle des Etats-Unis ne restait pas non plus insensible à d'autres besoins des mêmes contrées. De Saint-Louis arrivèrent, peu de temps après nous, de zélés missionnaires envoyés aux sauvages des Montagnes Rocheuses. L'une et l'autre de ces Eglises pouvaient donc s'attribuer une part dans la maternité de celle que nous travaillons à enfanter à Jésus-Christ.

Le Saint-Siége, comme l'ordre des faits y conduisait, décida cette question honorable de filiation spirituelle, en choisissant pour chef du nouveau troupeau le représentant de l'Eglise canadienne dans la contrée : représentant bien indigne sans doute, mais grandement consolé en songeant que, par son moyen, l'épiscopat de l'Orégon s'est ainsi relié d'une chaîne étroite avec les gloires de sa propre mère. . . . .
. . . .

Six religieuses, que d'autres suivront bientôt pour se livrer comme elles à l'éducation, nous arrivèrent de Namur, et purent, dès la fin de 1844, ouvrir le pensionnat qui déjà les attendait.

Mieux que cela encore, à Wallamet nous avons eu la consolation de fonder, pour les espérances futures de notre clergé indigène, un petit collége déjà en activité

depuis plus de deux ans (1). Dès la seconde année, le commandant anglais de la frégate la *Modeste* put visiter avec intérêt ce précieux établissement. Déjà, peu de temps auparavant, la colonie naissante avait apprécié les progrès faits par nos enfants dans les langues française et anglaise, dans les éléments des sciences qu'on leur enseigne, en attendant que nous puissions y joindre l'étude du latin comme préparation première au sacerdoce (2).

Disons un mot maintenant des œuvres du ministère proprement dit, qu'il a plu au Seigneur de nous faire accomplir.

Nous avons déjà vu que l'arrivée des missionnaires avait ruiné tout d'abord une partie des établissements protestants. Ce ne fut pas, on peut bien le penser, sans fatigues immenses, sans travaux que la grâce a daigné bénir, mais qui épuisèrent nos forces.

Du jour de notre arrivée à Vancouver jusqu'en janvier 1839, mon excellent confrère et moi nous passâmes notre temps à mettre l'ordre et administrer les sacrements parmi les colons catholiques. L'état déplorable où se trouvait ce pauvre peuple peut faire juger des soins qu'il nous fallut prendre pour l'en retirer. Puis je me dirigeai sur Wallamet, où m'attendaient, avec tant d'impatience, les bons Canadiens dont les demandes réitérées nous avaient ouvert le chemin de leur pays. J'eus la consolation d'y bénir, sous l'invocation du grand apôtre des nations, la première chapelle catholique de la contrée. Dès ce moment la chrétienté prit aussi le nom de St. Paul.

J'ai visité ensuite Cowlitz où, ayant reçu en députation le chef et douze sauvages d'une tribu de la baie

---

(1) Un puissant chef de tribu nous a confié aussitôt son fils pour l'y élever.

(2) L'origine de cet établissement a quelque chose d'extrêmement touchant pour nous, en ce qu'il nous rappelle vivement le souvenir de la France, notre mère en religion, la terre féconde et généreuse où naquirent nos pères, la nation dévouée vers laquelle se levèrent toujours les regards des catholiques de toutes les plages de l'univers. M. Larocque, de Paris, eut la générosité de faire un don de 4,800 francs, à l'aide desquels on bâtit le collége.

Puget, venus de 50 lieues de distance, j'eus la pensée de leur mettre entre les mains l'*Echelle catholique*, dont les succès furent bientôt si consolants.

De son côté, M. Demers visitait Nesqualy, Walla-Walla, Okanagan et Colville, dans le haut de la Colombie, opérant partout un bien considérable, sans parler de celui que sa présence produisit, à plusieurs reprises, à Vancouver. Les deux missionnaires eurent, cette année, le bonheur de baptiser 309 personnes.

En 1840, 288 baptêmes inscrivaient de nouveaux néophytes au livre de vie, et les excursions des missionnaires produisaient partout les heureux fruits de l'année précédente.

C'est alors que le Père de Smet, jésuite, envoyé de Saint-Louis pour évangéliser les *Têtes-Plates*, apprit l'existence des deux missionnaires canadiens dans l'Orégon. Il se mit aussitôt en communication avec l'un d'eux ; et voyant s'ouvrir devant lui la riche moisson que son zèle cultiva depuis avec succès, il reprit le chemin de Saint-Louis, pour y chercher le renfort nécessaire.

Dans le courant de 1841, les succès de M. Demers furent des plus brillants à la baie Puget. Il pénétra de tribu en tribu jusqu'au fort *Lenglay*. Il n'eut qu'un regret, ce fut de ne pas pouvoir laisser après lui aux sauvages, qui le demandaient, un prêtre nécessaire pour entretenir le bien commencé. Mes consolations personnelles ne furent pas moins grandes. J'en reçus une en particulier qui surpassait toutes les autres.

Les obstacles apportés à l'introduction des prêtres catholiques dans l'Orégon étaient levés ; la Compagnie de la baie d'Hudson offrait même dans ses canots passage gratuit pour dix personnes, y compris deux missionnaires. J'appris en même temps que deux prêtres canadiens, MM. Langlois et Bolduc, étaient partis par mer pour l'Orégon.

De son côté, le Père de Smet, accompagné de deux confrères, était revenu, selon sa promesse, chez les

Têtes-Plates, dans l'automne de la même année. En 1842, il nous procura la consolation de le voir et de nous concerter avec lui sur les mesures à prendre dans l'intérêt du bien commun. Le résultat de ces conférences fut le plus heureux pour la conversion des diverses peuplades. M. Demers alla dans la Nouvelle-Calédonie qu'il remonta jusqu'au *Lac des Ours*, et où il opéra un bien immense. Je demeurai dans le bas Orégon. Le Père de Smet reprit de nouveau le chemin de Saint-Louis pour y chercher encore du secours; mais le supérieur de ce Père crut plus important de l'envoyer en Europe, où il pouvait, mieux que tout autre, faire connaître les grands fruits de son zèle et les espérances de l'avenir.

Ceci se passait en 1843, époque où les missionnaires continuaient leur œuvre avec des succès toujours croissants. Ils avaient reçu aussi par mer, en 1842, le secours des deux nouveaux confrères venus du Canada.

En 1844, la ville naissante d'*Oregon-City*, composée d'abord de quelques maisons bâties par le docteur Mac Laughlin deux ans auparavant, commençait à en compter une soixantaine (1). M. Demers y fut envoyé principalement pour s'opposer au ministre méthodiste qui s'y trouvait. Nous avons vu quel en fut le résultat.

Cette même année, le Père de Smet arriva d'Europe avec les religieuses qu'il amenait de Namur, et les Pères de sa Compagnie destinés par le Père-Général pour les missions des Montagnes Rocheuses. Des projets d'ensemble n'ayant pas encore été arrêtés pour la mission, les nouveaux Pères se fixèrent près de la chrétienté de St. Paul; mais maintenant cet établissement serait superflu. Il sera, au contraire, infiniment utile de le transporter sur un des points de l'immense contrée que je proposerai à Vos Eminences de confier au zèle de ces infatigables missionnaires. Ce sera le plus efficace moyen pour eux d'ajouter d'autres missions aux quatre florissantes chrétientés qu'ils y possèdent déjà sous le titre de Ste. Marie, St. Joseph, St. Pierre et St. Michel. Ce sera aussi la résidence habituelle de l'évêque particulier

(1) Cette ville sera très-importante dans peu d'années.

de la contrée, la base sur laquelle ils pourront s'appuyer pour donner à ces mêmes missions la forme stable qui en assurera l'avenir.

Résumant maintenant, en peu de mots, tout le bien opéré jusqu'ici, nous dirons: une mission qui commence seulement et qui manque de tout, qui demande des courses longues et dispendieuses, a besoin, plus que toute autre, de se former des centres d'action multipliés, autour desquels viennent se grouper des ressources de toute nature.

Aujourd'hui, après six ans d'efforts si disproportionnés avec les besoins, six mille païens se sont convertis, quatorze chapelles et autant de missions se sont fondées, mille Canadiens ont été tirés des périls imminents que leur foi courait, les projets pervers ont été combattus, et même à peu près anéantis en certains lieux. Nous avons de plus deux établissements d'éducation dont l'avenir est pour nous plein d'espérance. Tels sont les résultats obtenus, malgré le défaut de ressources qui nous rend encore si faibles aujourd'hui.

Que Vos Eminences et le St. Siége, par votre organe, daignent nous accorder l'organisation fondamentale sollicitée de tous nos vœux, et vous verrez, en peu d'années, notre sainte religion prendre, dans ce pays, un développement et surtout une fixité en harmonie avec les établissements considérables que le commerce et la politique y préparent.

Nommé supérieur de cette mission en 1838, élevé depuis à la redoutable dignité de l'épiscopat, je ne pouvais pas demeurer plus long-temps sans chercher à procurer, par tous les moyens possibles, le bien fondamental d'une telle œuvre confiée à ma faiblesse.

Aujourd'hui que j'expose à Vos Eminences tous mes projets, toutes mes pensées, j'ai la consolation d'accomplir un devoir, le plus grave et le plus imposant de la charge que je remplis. La bienveillance du St. Siége, en venant à mon secours comme je le lui demande, me rendra ma tâche facile, quoique naturellement elle reste tout-à-fait disproportionnée avec ma faiblesse. . . . . .

. . . .

A la suite de ce récit des succès des premières missions dans l'Orégon, Mgr. de Draza en vient au développement de ses projets : la multiplication des siéges épiscopaux, la formation d'une province ecclésiastique, l'établissement d'écoles, de colléges, de séminaires ; la formation d'un clergé indigène. Sa Grandeur enfin expose au St. Siége tout ce qui peut et ce qui doit assurer à l'Orégon un avenir florissant sous le rapport de la religion. Mais les bornes que nous devons nécessairement nous prescrire dans le présent rapport, ne nous permettant pas de publier en entier le mémoire soumis par ce prélat à la considération des membres de la S. Congrégation de la Propagande, nous croyons devoir nous borner à ce qui précède.

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES DE M. DEMERS A M. C.

Oregon-City, 21 février 1845.

Mon cher Monsieur,

Encore une année de passée dans la Colombie. Combien m'en reste-t-il encore à y demeurer ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais bien, c'est qu'ici les années passent comme des jours. On peut y devenir vieux, en se croyant toujours jeune ; ce qui, à mon idée, ne laisse pas d'avoir un certain avantage. Déjà sept hivers se sont écoulés, et il me semble n'être arrivé que d'hier. Tout ce que j'ai quitté de l'autre côté des Montagnes Rocheuses est encore tout frais à ma mémoire : il me semble souvent être au séminaire, au milieu de vous, jouissant de votre société, prenant part à votre conversation ; je vous vois même rire en entendant les histoires que je vous débite. Mais, voilà un assez drôle de début, allez-vous dire. Allons ! point de reproche : pardonnez à mon pauvre cœur qui a tant de plaisir de se trouver en Canada.

Je bâtis ici une église qui aura 60 pieds de long, 30 de large, sur un solage de 6 pieds de hauteur, avec des

chapelles latérales, corniche, fenêtres gothiques. On prétend que, lorsqu'elle sera terminée, elle sera un ornement pour notre ville naissante. Je me bâtis, en même temps, une petite maison pour moi-même sur un des six lots que j'ai choisis pour y placer l'église : car, jusqu'à présent, j'ai demeuré dans une maison étrangère, pour laquelle j'ai été obligé de payer 10 piastres par mois de loyer. Nos ouvriers nous demandent deux ou trois piastres par jour ; mais il ne faut pas leur en faire de reproche, parce qu'ils sont obligés de payer les choses nécessaires à la vie plus du double de ce qu'elles valent en Canada.

Une chapelle pour nos bonnes religieuses se bâtit en même temps à Wallamette, et bientôt on va y commencer la construction d'une église et d'une maison épiscopale, qui devront être achevées au retour de Mgr. Blanchet. A quelque distance de Wallamette, les habitants de la *Grand'Prairie* se construisent aussi une chapelle sous la direction du Père Vercruysse. Pendant l'hiver surtout, ces pauvres gens ne peuvent que bien difficilement se rendre à l'église de Wallamette à cause du mauvais état des chemins que la crue des eaux rend presque impraticables. Je dois encore bâtir au fort Vancouver une chapelle et une maison presbytérale sur un terrain qui nous a été donné à cet effet. Vous voyez que nous avons bien des constructions sur les bras, et qu'il importe beaucoup que Mgr. Blanchet revienne ici avec une bourse bien garnie, pour nous empêcher de faire banqueroute. . . . .
. . . .

Wallamette, 19 *juin* 1845.—Je ne veux pas laisser partir le Père de Smet sans vous donner signe de vie. Je n'ai encore rien appris de Mgr. Blanchet depuis son départ ; mais j'attends prochainement de ses nouvelles par les vaisseaux qui doivent bientôt nous venir des îles Sandwich. Oh ! que j'ai hâte qu'il soit de retour ! Cependant, malgré son absence, je crois pouvoir dire que tout va assez bien ici. Nos bonnes religieuses sont en bonne santé, quoiqu'elles soient surchargées d'occupations. Depuis long-temps la supérieure est obligée de faire la cuisine pour ses sœurs et pour 42 petites filles qu'elles ont sous leurs soins. En ce moment on leur construit une chapelle, ainsi que quelques petites bâtisses pour les mettre plus à l'aise.

Un protestant que j'avais instruit des dogmes catholiques a fait son abjuration, et a reçu le baptême et la sainte communion le second dimanche après Pâque. Un autre qui exerce la profession de médecin va bientôt en faire autant. Son exemple en entraînera plusieurs autres qui se disposent à le suivre dans la bonne voie. Il est déjà le fléau des ministres méthodistes qui crèvent de dépit de ne pouvoir le vaincre. Vous ne sauriez croire combien les préjugés protestants disparaissent devant l'exposition des vérités catholiques.

Wallamette, 20 décembre 1845.—Vous apprendrez avec peine qu'en dépit de nos lois, deux Irlandais se sont mis à fabriquer du wiskey, et que cette liqueur commence déjà à exercer son influence délétère sur plusieurs de nos Canadiens et de nos métis. Je n'ai pas besoin de vous dire quelles seraient les conséquences désastreuses du commerce de ce poison dans un pays comme le nôtre. Si ce commerce continue, nos travaux deviendront à peu près inutiles. L'avenir se montre à nous d'une manière si triste que M. Bolduc et moi nous sommes presque découragés. Nous avons ici un Père jésuite qui fait aux délinquants des sermons capables de faire frissonner les démons eux-mêmes : moi, je tonne à ma façon, et cependant tout cela fait peu d'impression. Quel calice d'amertume se remplit pour navrer le cœur de Mgr. Blanchet à son retour ! Je crains de n'avoir pas le courage de le boire avec lui, malgré tous les efforts qu'il va faire pour m'attacher à la mission. Espérons toutefois que le Seigneur aura pitié de nous et nous accordera des jours meilleurs !

Notre législature s'est assemblée il n'y a pas longtemps, et, entre autres lois, elle en a fait une qui défend l'introduction et la fabrication des liqueurs fortes dans le pays. Puisse-t-elle les faire observer, celle-ci surtout avec rigueur ! Quelques couples mal assortis se sont adressés à elle pour demander un acte de divorce, et l'ont malheureusement obtenu, comme cela se pratique aux Etats-Unis. On a signé dernièrement une pétition au congrès pour l'inviter à pratiquer une route à travers les montagnes, afin de faciliter l'immigration dans notre colonie.

Des émigrés des Etats-Unis arrivent ici en grand

nombre, les uns par mer, les autres par terre avec leurs waggons, leurs animaux, chevaux, bœufs, vaches, etc., se faisant un chemin à travers les forêts et les montagnes: rien ne les arrête : il n'y a pas, je pense, un peuple comme celui-là sous le soleil. On porte à 3 ou 4 mille le nombre des nouveaux arrivés, parmi lesquels y a plusieurs familles riches.

Notre bon docteur Mac Laughlin est sur le point, dit-on, de se retirer de la Compagnie, pour aller résider à Oregon-City, où il a des propriétés considérables.

Nous avons appris avec douleur la mort d'un Père jésuite qui s'est noyé aux Montagnes-Rocheuses dans la rivière de la *Racine amère.*

Le médecin, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, a embrassé la foi catholique, ainsi que son épouse, et ils sont tous deux très-édifiants. Personne n'a encoro osé demander au premier, qui est très-instruit, raison de son retour à la religion de ses ancêtres.

Fort Vancouver, 30 *mars* 1846.—Mon église à Oregon-City a été bénite le 8 février dernier, dimanche de la Septuagésime, au milieu d'un grand concours de protestants américains. Tous les bancs étaient remplis de curieux avides de voir nos cérémonies et d'entendre les explications qu'on en donnerait. Depuis cette date, ils continuent de fréquenter nos réunions, et montrent beaucoup d'intérêt à entendre l'explication des dogmes cathoques. Peu à peu les préjugés disparaissent, et on finit par prendre goût à une religion qu'on méprisait auparavant, qu'on haïssait même, parce qu'on ne la connaissait pas. Il serait bien à désirer qu'un prêtre catholique résidât constamment dans la nouvelle ville où le Père De Vos et moi ne pouvons faire qu'une résidence passagère. Au retour de Monseigneur, la première grâce que je lui demanderai, s'il n'a pas amené avec lui un bon prédicateur anglais, sera de me placer dans cette ville, dont les habitants me sont très-attachés, quoique je ne parle pas encore très-bien leur langue.

MM. Warre et Vavassour, deux ingénieurs anglais, ont réussi à se procurer, au nom de leur gouvernement,

un terrain bien précieux sur le *Cap–Désappointement* qui protége l'entrée de notre fleuve. D'un autre côté, les officiers de la *Modeste*, frégate anglaise qui est ici à la demande et à la disposition de la Compagnie, parcourent le pays dans tous les sens pour en connaître les ressources, et sondent le fleuve partout, afin de s'assurer des différents mouillages qu'il renferme. On attend de jour en jour deux ou trois autres vaisseaux de guerre qui n'entreront peut-être pas dans le fleuve, mais qui se tiendront prêts à y entrer, si les circonstances les y obligeaient. Mais j'espère que la guerre ne viendra pas nous troubler : ce serait la ruine du pays pour lequel aucun des deux gouvernements qui s'en disputent la propriété n'a encore rien fait. Nos Américains disent qu'ils ne sont pas venus ici pour se battre, mais pour y trouver un *better home ;* cependant le sentiment national étant bien fort chez eux, je suis porté à croire qu'ils viendraient en aide, au besoin, à leur gouvernement. Quant à moi, j'ai bien hâte que cette affaire-là soit arrangée une bonne fois. Sans cela, le pays va rester dans le *statu quo*, s'il ne rétrograde pas. Aucun capitaliste ne voudra placer des fonds dans le pays, à moins que l'on ne soit assuré que la paix ne sera pas troublée. Mais peut–être qu'au moment où je vous écris les deux gouvernements ont arrangé l'affaire à l'amiable. . . . .

. . . .

Je suis, etc.,

M. Demers, Ptre., Missionnaire.

EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES ADRESSÉES PAR M. BOLDUC A M. T.

Wallamette, 19 novembre 1844.

. . . .

DEPUIS le départ de M. Demers, qui est allé demeurer avec les Américains de la Chute de Wallamette,

(Oregon-City), je me suis trouvé seul à ma chère mission de Cowlitz. Je dis ma chère mission, car les Canadiens qui y résident ne m'ont donné que des consolations : ils sont de plus en plus fervents, et leurs enfants croissent en vertu. Les sauvages sont toujours indifférents par rapport aux œuvres du salut. Il faut cependant avouer qu'ils s'apprivoisent peu à peu : ils font peu de difficulté maintenant de se laisser baptiser à l'article de la mort ; plusieurs même montrent de l'empressement.

Les sauvages, qui habitent le pays depuis l'embouchure de la Colombie jusqu'au fort Vancouver, ont été visités cette année par une dissenterie qui les a plus que décimés. Ceux de Cowlitz ont aussi éprouvé le même sort. Sur trente de ceux-ci qui en ont été les victimes, quatre seulement ont refusé de se faire chrétiens. L'épidémie a duré depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement du présent mois. Pendant ce temps, je n'ai pas eu plus de repos que n'en avaient les prêtres de Québec pendant le choléra. Malgré mes fatigues qui étaient grandes, si l'on considère que j'avais à parcourir une étendue de territoire d'au moins cinq lieues, sans chemins, à travers les forêts, ayant des rivières à traverser, étant obligé de faire moi-même les cercueils pour les morts, jusqu'à trois par jour ; malgré, dis-je, ces fatigues, j'ai éprouvé de grandes consolations, et j'espère que le bon Dieu a bien voulu bénir mes faibles efforts par le salut des mourants. Voici un fait bien remarquable :

Une vieille femme sauvage était malade depuis près de trois semaines. Je la voyais tous les jours, et je lui proposais de recevoir le baptême. Elle me répondait que le désirant, elle voulait cependant attendre quelques jours. M'apercevant que sa maladie était incurable, je l'exhortai avec plus d'instances, et lui dis qu'il était temps de se rendre. " Je le veux bien, me dit-elle, mais mon frère ne dira peut-être pas la même chose." Alors je dis à cet homme, qui était assis auprès de la loge : " Est-ce que tu ne veux pas que je baptise ta sœur ? Ne crains-tu pas que son âme soit condamnée au feu pour toujours?" " Non, me répondit-il ; nous autres sauvages nous ne croyons pas à toutes ces choses : il n'y a que depuis que tu es ici que nous en entendons parler. C'est pour l'emporter sur le diable que tu parcours nos loges dans

ce temps-ci où nous mourons. Eh bien ! tu ne l'emporteras pas. Reviens ce soir, peut-être que mon cœur sera changé."

Je retournai le soir à la loge, et je renouvelai mes sollicitations, mais sans plus de succès qu'auparavant. De retour chez moi, je priai Dieu de ne point permettre que cette pauvre femme fût privée d'avoir part aux mérites de J. C., et je remis cette affaire entre les mains de notre commune mère, la divine Marie. Je voulus prendre quelque repos ; mais, chaque fois que le sommeil venait clore ma paupière, je me réveillais en sursaut, tant le souvenir de ma pauvre malade me donnait d'inquiétude. Le jour paraissait à peine, que le frère endurci arriva brusquement à mon logis, et me dit d'une voix tremblante : " Viens vîte baptiser ma sœur : toute la nuit je n'ai pu dormir ; mon cœur a été tourmenté d'une manière terrible.—Oui, tu as raison, si ma sœur n'est point baptisée, elle ira dans le feu pour toujours : je le crois maintenant." Je m'empressai de le suivre, je baptisai la bonne vieille, et quelque temps après elle expirait dans les sentiments de la plus vive piété. Plusieurs fois elle disait à son frère : " J'ai hâte de mourir pour aller voir le bon Dieu que le prêtre m'a fait connaître." Vous pouvez juger si j'étais heureux d'avoir arraché cette victime au démon.

L'état du pays est toujours à peu près le même pour ce qui concerne son gouvernement : pas encore de lois, si ce n'est quelques conventions faites entre les colons de Wallamette. Les Américains arrivent ici en nombre considérable. Tous vont se fixer au sud de la Colombie ; car il paraît que cette rivière sera la ligne de démarcation entre les possessions britanniques et celles des Etats-Unis ; cependant il n'y a rien de décidé, et cette affaire pourrait causer bien du trouble dans le pays.

Wallamette, 12 *mars* 1845.—On publie partout dans les Etats-Unis que l'Orégon est un paradis terrestre. Voilà ce qui nous amène un si grand nombre d'Américains. Mais détrompés à leur arrivée dans le pays, ils repartent aussitôt pour retourner d'où ils étaient venus, ou prennent la route de la Californie. Les gouvernements d'Angleterre et de l'Union américaine connaissent

bien peu leurs intérêts, s'ils se font la guerre pour une aussi chétive portion de territoire. Je puis me tromper, mais il s'écoulera bien des années avant que ce pays puisse acquérir cette prospérité dont on le croit susceptible.

La Compagnie de la Baie d'Hudson a fait des pertes considérables depuis quelque temps. Vers la fin du mois d'août de l'année dernière, un sauvage ayant mis le feu dans le bois voisin du fort Vancouver, les flammes, poussées par un vent violent, embrâsèrent les granges qui furent consumées en un clin d'œil, ainsi que trois moulins à battre le grain, et quantité de cribles en fer et d'instruments d'agriculture. L'incendie gagna ensuite le verger, dessécha une partie des arbres fruitiers, et mit le fort dans un danger imminent. Déjà des étincelles avaient communiqué le feu au toit de plusieurs maisons : le désordre était à son comble, et l'effroi général : les femmes et les enfants sortaient du fort et ne trouvaient de refuge que de l'autre côté de la Colombie : tout semblait devoir être la proie de l'élément destructeur. Cependant les sauvages accourent en foule sur le théâtre de l'incendie, et apportent un secours bien efficace : au moyen de couvertes mouillées qu'ils étendent sur les toits, ils réussissent à préserver le fort et les magasins d'une entière destruction.

Outre cet incendie qui a fait perdre à la Colombie plus de 6,000 minots de grain, elle a perdu quatre bateaux chargés de blé qui ont été précipités dans la chute de Wallamette, tandis que cette rivière, devenue furieuse par les pluies de l'hiver, emportait les billots d'un moulin à scies qu'elle fait mouvoir. Cette seule perte de bois est évaluée à plus de 3,000 piastres.

Depuis le mois d'octobre dernier, j'ai quitté ma chère mission de Cowlitz pour prendre la conduite du nouveau collége à Wallamette. Jusque-là ma santé avait été affectée par le soin des malades ; mais, depuis que je suis ici, je suis entièrement rétabli. A part la surveillance du collége, j'ai la conduite des affaires temporelles des Sœurs de Notre-Dame et de celles de la mission. J'ai encore à surveiller la construction d'une chapelle de 80 pieds sur 30 pour les bonnes Sœurs, ainsi qu'une allonge

de 120 pieds à leur couvent qui est à deux étages. Dans un mois je commencerai la cathédrale et une maison épiscopale, qui devront être terminées pour le retour de Mgr. Blanchet.

Wallamette, 28 *juin* 1845 (*).—Le départ du Dr. White pour les Etats-Unis me fournit une nouvelle occasion de m'entretenir avec vous. Cet homme avait été envoyé ici comme agent par le gouvernement de l'Union américaine.

Nous recevons aujourd'hui d'Oahu (îles Sandwich) des lettres du préfet apostolique qui nous annonce le passage de Mgr. Blanchet à cette île sur sa route pour l'Europe. Tout est tranquille dans l'archipel où la religion continue de faire des progrès rapides. Notre évêque nous avait écrit par un navire américain parti quelque temps avant le jour où le préfet apostolique nous adressait ses lettres; mais ce vaisseau n'étant pas encore arrivé, nous avons bien lieu de craindre qu'il n'ait fait naufrage pendant quelqu'une des tempêtes si fréquentes sur nos côtes dans la saison du printemps. Il portait à son bord un ministre méthodiste du nom d'Albemetty, qui a été élu, le 2 du présent mois, gouverneur du territoire de l'Orégon.

Wallamette, 14 *septembre* 1845.—Deux officiers de l'armée anglaise, l'un, M. Warre, du 18e régiment, et l'autre, M. Vavassour, appartenant au génie, sont arrivés ici du Canada avec M. Ogden, bourgeois de la Compagnie. Peu de jours après est entrée dans la Colombie la frégate anglaise *America*, de 50 canons, portant 500 hommes de troupe et 40 officiers. J'ai eu le plaisir de recevoir hier la visite du capitaine et d'un lieutenant que j'ai trouvés fort de mon goût. MM. Warre et Vavassour doivent passer l'hiver dans le pays, et l'un d'eux m'a promis de venir passer quelque temps avec moi dans la

---

(*) Cette lettre a été entre les mains des Pawnis, sauvages des prairies du Missouri, depuis le mois d'octobre 1845 jusqu'au mois de juin de l'année suivante. Le Dr. White, qui en était le porteur, ayant été pris et massacré avec son parti par les sauvages, tous ses papiers furent recueillis par un M. Harvy, agent du gouvernement américain. C'est à l'obligeance de ce monsieur que M. T. est redevable de la réception de la lettre de son ami. (*Note du rédacteur*)

saison des pluies. Il doit dresser les vues de nos endroits les plus intéressants. J'ai aussi reçu la visite du fils de sir Robert Peel, qui a fait quelques explorations dans nos parages avec le capitaine de la frégate, et qui est reparti aussitôt pour Oahu, d'où il doit s'en retourner en Angleterre en passant par la Californie et le Mexique.

Wallamette, 24 *octobre* 1845.—Le R. P. Nobili, parti en juin dernier pour la Nouvelle-Calédonie, a manqué mourir de faim avant d'arriver au fort *Okinakan*. Son confrère, le R. P. Ravalli, avait failli se noyer, quelques jours auparavant, en montant au fort *Walla-Walla*. La berge qui le portait, ayant donné sur un rocher, fut aussitôt engloutie. Heureusement qu'il fut recueilli par un serviteur de la Compagnie, qui, sachant bien nager, le conduisit à terre et le préserva d'une mort certaine.

Dans ce moment arrive de Saint-Louis une caravane composée d'environ 3,000 personnes. Cela me fait penser au temps où je voyais arriver à Québec les pauvres émigrés que la perspective de jouir d'un meilleur sort parmi nous nous amenait de l'Irlande. Plusieurs des nouveaux venus ne sont couverts que de morceaux de peau de bœuf des prairies, et sont exténués par les fatigues qu'ils ont endurées pendant leur pénible voyage. On dit qu'il y a parmi eux beaucoup de Mormons : il ne manquerait plus que cela pour enrichir le pays. Si nos sauvages les voient *mormoniser*, ils vont bien dire que les missionnaires n'ont pas besoin de leur reprocher leurs superstitions, puisque des gens qui se prétendent civilisés en font plus qu'eux. Dans la caravane se trouvaient deux jeunes Canadiens, un du nom de Bâcon, de St. Roch de Québec, et l'autre appelé Foisy, de la Pointe-Lévi.

Un avenir effrayant s'offre à mes yeux depuis quelque temps, et j'en suis tellement épouvanté que j'ai formé le projet de retourner en Canada dans peu d'années, si les choses ne changent pas. L'on me demandera sans doute qui a pu renverser si promptement les espérances que j'avais conçues. Le voici en deux mots : *la boisson ! !* Oui, cette malheureuse boisson qu'on a commencé à fabriquer ici va faire dans le pays un mal incalculable.

Déjà un bon nombre de nos vieux voyageurs canadiens ont senti se réveiller leur ancienne passion pour ces liqueurs enivrantes, et il est à craindre qu'ils ne sacrifient tout pour la satisfaire. Cependant les ivrognes sont devenus un objet d'horreur : les honnêtes gens leur refusent la main, et ne veulent pas entrer dans leurs maisons. Les métis ne paraissent pas devoir suivre l'exemple de leurs pères, et c'est un objet de consolation pour nous.

Quant à nos affaires civiles, elles vont de plus mal en plus mal. La population s'accroît de jour en jour par l'émigration des Etats-Unis, et cependant point de gouvernement : car il ne faut pas appeler de ce nom la convention de colons qui se sont entendus pour faire des lois que chacun viole sans façon, sans qu'il y ait d'autorité pour l'en empêcher. . . . .
. . . .

Votre confrère et ami,

J. B. Z. Bolduc, Ptre., Missionnaire.

Les nouvelles arrivées par la dernière malle anglaise nous ont appris que Mgr. l'archevêque d'Oregon-City devait s'embarquer à Brest, vers la mi-janvier, pour retourner dans sa mission, et qu'il devait être accompagné de cinq prêtres séculiers, de trois Pères jésuites ayant avec eux trois Frères coadjuteurs, de deux sous-diacres, d'un clerc tonsuré et de sept religieuses. Il a dû prendre passage avec son cortége sur un vaisseau appartenant à la société de l'Océanie qui vient d'être fondée en France pour faciliter les voyages des prêtres qui se dévouent à l'œuvre des missions dans cette partie du monde avec laquelle les communications sont rares et difficiles.

Quant à Mgr. l'évêque de Walla-Walla, son départ de Montréal est fixé au 15 mars prochain. Il doit se rendre d'abord à Saint-Louis où il se joindra à une caravane qui doit en partir, au commencement du printemps, pour se rendre à l'Orégon, en passant par les vastes prairies du Missouri. Il doit être accompagné de deux ecclésiastiques qui se sont consacrés au service de son diocèse.

MISSION DE LA RIVIERE-ROUGE.

MGR. de Juliopolis, qui se donne tant de sollicitude pour faire avancer l'œuvre de Dieu dans l'immense contrée qui forme son vicariat apostolique, a vu s'augmenter encore, cette année, le nombre des prêtres et des religieuses qui le secondent dans ses travaux. Un prêtre de la congrégation des Oblats, le R. P. Bermont, arrivant de France, et deux religieuses de la communauté des Sœurs-Grises de Montréal, sont partis, dans le mois de juillet, pour aller se mettre à la disposition de ce prélat. Le clergé de la mission se compose maintenant d'un évêque et de sept prêtres, MM. Belcourt, Thibault, Laflèche et Bourassa, et les RR. PP. Aubert, Taché et Bermont.

LETTRE DE M. BELCOURT A M. C.

St. Paul, 25 novembre 1845.

MON CHER AMI,

JE puis maintenant vous parler sciemment de la chasse du bison faite par les habitants de notre pays, ayant pu les accompagner dans une de leurs excursions. Je dois préalablement vous prévenir que la course d'automne est toujours celle où il y a moins de chasseurs, et cela pour les raisons suivantes. Une partie des métis, qui n'ont point les moyens d'hiverner dans la colonie, se dispersent de côté et d'autre, comptant pour subsister, pendant la saison rigoureuse, sur la chasse de la biche, de l'orignal et de l'ours ; d'autres, espérant gagner davantage à la chasse des animaux à pelleterie qu'à celle du bison, suivent pour cet objet le cours des rivières et les bords des lacs : de sorte qu'un tiers des hommes seulement forme le parti de la chasse d'automne.

Le retour de la dernière chasse d'été avait été pitoyable. Après une marche très-longue, par une tempéra-

ture excessivement chaude, tous étaient revenus avec le quart de leurs charges, et n'emportant que de mauvaises provisions. Ce malheur était dû plutot à leur manque d'union qu'à la rareté des animaux : aussi plusieurs étaient découragés. Ceux-ci cependant reprirent espérance, lorsqu'ils apprirent qu'un prêtre devait les accompagner. Avec la confiance d'un meilleur sort, l'on fit des préparatifs tant à St. Boniface qu'à la Prairie du Cheval-Blanc ; et nous nous mîmes en marche, les uns après les autres, jusqu'au 9 septembre où je partis le dernier. Le rendez-vous était marqué sur la rivière Pembina, non pas à l'ancien établissement, mais à environ une journée de marche plus haut. J'y arrivai le troisième jour après mon départ.

Du sommet de la colline qui s'élève à plus de 200 pieds au-dessus du niveau de la rivière, je découvris le camp, composé d'environ 60 loges. Il était placé au milieu de prairies, dans lesquelles paissaient environ 300 chevaux et plus de 100 bœufs. Au loin, de jeunes chasseurs, suivant les détours de la rivière, revenaient chargés de gibier, tandis que, d'un autre côté, des enfants retournaient au camp, ployant sous le poids de leur pêche. Les charrettes se croisaient en tous sens, transportant du bois de chauffage, des essieux de réserve, des perches pour les loges, les grils et les cadres. Comme nous allions quitter le bois pour nous lancer sur une prairie immense comme la mer, il fallait se pourvoir de tous ces objets.

Jusqu'ici rien de fâcheux, si ce n'est un violent orage que j'endurai, *sub dio*, sur la montagne de Pembina, et encore n'oserai-je mentionner un accident si ordinaire aux voyageurs, si je n'eusse été fortement secoué par l'électricité du physicien suprême. Mon cheval fit deux ou trois pirouettes, et demeura abasourdi pendant quelques jours.

Le 14, par un temps chaud, nous levâmes le camp pour gravir la côte opposée. De là nous aperçumes, comme l'océan avec ses vagues, cette prairie sans bornes, avec ses collines et ses vallons se succédant, dans une uniformité constante jusqu'au Missouri, j'oserais dire, jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Il nous fallait ici déterminer vers quel point de l'horison nous devions nous diriger. Voyant que les chasseurs de la Rivière-Rouge ne s'étaient pas réunis à nous, nous crûmes de notre devoir de ne point longer la montagne de ce côté, de peur de leur nuire en *faisant lever les bisons* devant eux. D'un autre côté, nous savions qu'un certain nombre de métis avaient établi leurs quartiers d'hiver au bout de la Montagne à la Tortue et sur la Rivière à la Souris ; en conséquence nous n'avions point de chance probable en marchant sur leurs brisées. On décida donc qu'il fallait prendre une direction mitoyenne, et le S. S. E. d'abord, puis ensuite le S. S. O. furent admis. Cette route devait nous conduire au *Lac des Branches*, *Buttes des Trous*, *Lac du Diable*, *Petite Fourche de la Rivière à la Chayenne*, *Lac du Bois-blanc*, *Maison du Chien.* L'avis publiquement donné, et des guides nommés, on se mit en marche.

Les charrettes, au nombre de 213, s'avançaient sur trois colonnes, traînées les unes par des bœufs, les autres par des chevaux. Elles formaient des lignes beaucoup plus longues qu'on ne l'imaginerait d'abord, si l'on ne savait qu'à chacune de ces voitures sont attachées des perches de 15 à 18 pieds de longueur.

Cependant des cavaliers se dispersaient dans toutes les directions, et disparaissaient dans l'éloignement pour ne revenir que le soir au lieu indiqué d'avance pour le campement. Comme d'habiles marins, ces enfants des prairies marchent des journées entières à travers des côteaux et des vallons qui, à l'œil de l'étranger, n'offrent rien de distinctif, et ils arrivent le soir, quelquefois même au milieu des ténèbres, précisément au point désigné.

Nous campâmes de bonne heure, attendant avec hâte le rapport des éclaireurs. Le premier qui parut fut mon chasseur ; il n'avait point vu de bisons, mais, en revanche, il apportait deux grues, dont l'une mesurait huit pieds et trois pouces d'envergure. Cet oiseau, dont la chair est de mauvais goût, abonde dans cette partie du pays ; il se nourrit de racines qu'il déterre et qu'il arrache avec son bec. Blessé, il devient un redoutable adversaire ; alors portant la tête à la hauteur d'un homme, il poursuit à son tour le chasseur, et s'efforce de lui ar-

racher les yeux. Il est arrivé que de jeunes sauvages ont eu le ventre percé et les intestins dévorés par cet oiseau furieux.

Vers l'entrée de la nuit, tous étaient de retour, à l'exception de deux hommes; l'on avait remarqué des traces toutes fraîches. Le lendemain, le nombre des découvreurs fut plus grand encore. Vers 10 heures du matin, les deux jeunes chasseurs qui avaient découché revinrent chargés de viande fraîche, et, le soir, cet article était en abondance. Mais viande de taureau n'est pas très-agréable au palais, ni très-facile à digérer: cependant on me servit le meilleur morceau, la langue; "car, me dit-on, vous n'êtes pas accoutumé à manger de cette viande, et en goûtant quelque autre pièce vous prendriez le *mal de bœuf*." Le mal de bœuf, comme on peut le soupçonner, n'est autre chose que l'indigestion. Cette viande paraissait avoir la consistance du cuir, et, comme la mastication n'occupe pas long-temps nos chasseurs bouillants de santé, ils en étaient parfois les dupes. Enfin nous pensions pouvoir rejoindre le lendemain les troupeaux de vaches.

Je me joignis aux chasseurs, qui faisaient éclater la joie la plus vive et la plus bruyante. Nous avions à peine cheminé pendant une demi-heure que nous aperçûmes une bande de bœufs. On les reconnaît, de fort loin, par leur manière de se tenir beaucoup plus éloignés les uns des autres que ne le font les vaches. Nous avancions au petit galop, et nous en étions à sept ou huit arpents, qu'ils paissaient encore paisiblement. Alors nous mîmes nos chevaux au pas; car, si l'on y va doucement, ils ne fuient que lorsqu'on est fort près d'eux.

Toutefois, peu soucieux de notre visite, ils donnaient des marques de leur mauvaise humeur. Les uns, de leurs pattes de devant, lançaient dans l'air des tourbillons de poussière; d'autres se roulaient sur la terre comme les chevaux, puis, avec l'agilité d'un lièvre, se relevaient tout-à-coup. Quelques-uns, plus soigneux de leur gravité, nous regardaient fixement, laissant échapper, de temps en temps, un beuglement sourd et comprimé; les mouvements saccadés de leur queue nous montraient cependant que notre présence ne leur était pas plus agréable qu'à leurs compagnons.

Enfin le signal est donné ; nous lançons nos coursiers, et devant nous fuient avec légèreté ces épaisses et lourdes masses. Plusieurs sont renversés du premier coup ; d'autres, se sentant mortellement blessés, s'arrêtent furieux, déchirant la terre ou la frappant des deux pieds de devant, comme des béliers. Sous une touffe serrée de poil, leurs yeux étincèlent de rage, et avertissent les plus intrépides chasseurs de se tenir à une distance respectueuse.

Cette course, qui dura un quart-d'heure, était à peine finie qu'on aperçut un nuage de poussière qui s'élevait du haut d'une colline, à plusieurs milles de nous. Je n'avais pas eu le temps d'en demander la cause, que chacun avait sauté sur son coursier, et criait en galoppant : *la vache! la vache!* l'on ne prit pas même le temps d'arracher la langue à une dizaine de gros bœufs, restés morts sur le champ. Bientôt tous les cavaliers étaient sur la hauteur d'où était parti le signal.

Arrivé sur les lieux, je m'imaginais voir de près ce qu'on m'annonçait avec tant d'assurance ; mais, à ma grande surprise, de quelque côté que se dirigeassent mes regards, je n'apercevais rien. Enfin l'on me fit remarquer, à une distance de dix à douze milles, des points qui, par le mirage, paraissaient être des arbres ; c'était là ce que nos chasseurs reconnaissaient être non pas des arbres, ni même des bœufs, mais des vaches.

Tous les chasseurs réunis ici étaient au nombre de 55. Les chevaux semblaient partager la joie et l'ardeur de leurs maîtres. Modérer l'âpreté du coursier était chose difficile ; mais modérer celle du cavalier l'était bien davantage. Le grand point, si l'on veut réussir dans cette chasse, c'est d'avancer fort doucement jusqu'à une distance d'environ deux portées de fusil. Si, comme cela arrive lorsque les chasseurs n'ont personne pour les diriger, les meilleurs coursiers sont lancés de loin, les plus faibles ne peuvent plus atteindre leur proie ; de là, discorde, querelles, haines et toutes leurs suites.

L'instinct des bisons les porte à s'assembler en masse lorsqu'ils sont attaqués. Les bœufs qui sont éloignés des vaches se réunissent d'abord, puis fuient devant les

chevaux jusqu'à ce qu'ils rejoignent les vaches; celles-ci se rassemblent à leur tour, et fuient devant les premiers, mais avec beaucoup plus de rapidité. Pour atteindre les vaches, il faut donc traverser l'épaisse phalange formée par les bœufs, et c'est là ce qu'il y a de plus dangereux. Voici un fait qui vient à l'appui. Pendant la chasse de l'été dernier, un sauvage, jeté loin de son cheval qu'un bœuf avait renversé, fut, pendant près d'un quart-d'heure, le jouet d'un de ces animaux furieux; tout en fuyant à la course, il lançait et relançait le malheureux chasseur à 15 ou 20 pieds en l'air, le rattrapant toujours sur ses cornes. Pour donner une faible idée de l'immense force de ces animaux, il suffit de dire qu'un d'eux, venant à traverser la file des charrettes, se porta sur une, et d'un coup de corne la fit pirouetter deux ou trois fois. Or cette voiture, trainée par un cheval, portait une charge de plus de mille livres.

Un autre danger qui n'est pas moindre est celui de se trouver dans la direction des balles; lancées de tout côté, elles sifflent d'une manière effrayante au milieu de tourbillons de poussière, qui ne permettent pas de se voir à dix pas. Dernièrement, dans une de ces courses, un homme eut le ventre percé par une balle; heureusement cette blessure ne fut pas mortelle. En une autre occasion, la balle traversa le capot, la chemise, la peau et la chair d'un chasseur, et alla s'arrêter sur les os de l'estomac. Par bonheur aucun de ces accidents fâcheux n'a attristé notre voyage. L'on peut croire qu'en vue de tous ces dangers le chasseur ne peut se défendre d'une certaine crainte, assez vive pour se peindre sur sa figure.

La rapidité avec laquelle ils déchargent leur fusil est étonnante; il n'est pas rare de voir trois bisons abattus par le même chasseur dans l'espace d'un arpent. Quelques-uns même tirent jusqu'à cinq fois, tandis que leur cheval parcourt cette distance à la course. Voici leur manière de charger: le premier coup seul est bourré; pour les suivants, ils amorcent, versent la poudre, puis ayant la bouche pleine de balles, ils en laissent tomber une dans le fusil; la salive l'y fait attacher à la poudre au fond du canon. Cependant le coursier est abandonné à lui-même; mais il est si bien dressé, que, lorsque son maître se penche d'un côté ou d'un autre, il le comprend, et obéit à l'instant.

Après la première course, qui dura environ une demi-heure, je comptai 169 vaches. Nous campâmes près de ce lieu. Le lendemain, dans une nouvelle course, on en abattit 177. Le troisième jour, plusieurs cavaliers se reposèrent; ceux qui coururent rapportèrent au camp 114 vaches; le quatrième jour, 168 vaches furent tuées. En tout c'était 628 vaches. On serait porté à croire que déjà nous devions avoir une charge suffisante pour nos 213 charrettes; il s'en fallait néanmoins de beaucoup que nous l'eussions: car une grande quantité de viandes est perdue par la manière dont on s'y prend ici pour dépecer et préparer la chair du bison.

La course finie, le chasseur place l'animal sur les genoux; puis il lui étend les pattes de derrière: cette position le soutient sur le ventre. On commence par enlever la petite bosse; c'est une éminence de chair, d'environ trois livres, qui se trouve au haut du cou, et tient à la grosse bosse. L'on ouvre ensuite la peau sur le dos, et on la lève; après quoi l'on *épare* l'animal. Voici les détails et la nomenclature de cette opération.

1° Les deux *dépouilles* se lèvent sur les côtés, depuis les épaules jusqu'aux hanches; elles sont séparées des viandes de dessous par une couche cartilagineuse ou plutôt une peau mince;

2° Les *filets*, nerfs enveloppés de viande qui lient les palerons aux hanches;

3° Les *bricoles*, deux bandes de gras qui descendent de dessus les épaules jusqu'au bas du cou;

4° Les *petits filets du cou*, petits nerfs enveloppés de viande, qui prennent naissance vis-à-vis l'extrémité des gros filets;

5° Le *dessus de croupe*, qui se prend du haut des flancs;

6° Les *deux épaules;*

7° Les *dessous d'épaule*, lits de viande entre les côtes du brochet et les épaules;

8° Le *pis*, partie grasse qui contient le pis; elle s'étend sous le ventre et dans les flancs;

9° Le *ventre*, partie charnue qui tient au bout des côtes, et soutient les intestins;

10° La *panse*, que les métis regardent comme un morceau friand;

11° La *grosse bosse*, qui a sa plus grande hauteur vis-à-vis les palerons; elle est formée par des os minces, larges, inclinés en arrière, étant dans le squelette ce qu'est la rangée d'arêtes sur le dos des poissons. Cette partie a un goût délicieux;

12° Le *gras* ou *süif* du dedans du corps;

13° Les *plats-côtés* ou côtelettes;

14° La *croupe ;*

15° Le *brochet*, viande qui couvre l'estomac;

16° La *langue.*

Le reste demeure sur le champ; c'est l'héritage des loups. *Eparer* est une opération qui fait suer le chasseur; nos gens y déploient une habileté et une rapidité vraiment étonnantes. On en a vu, en dix heures de temps, tuer dix animaux, et les éparer à eux seuls. La forte transpiration les attérant considérablement, ils ont le soin de se munir d'un petit baril d'eau, transporté sur les charrettes qui *vont à la viande.* On donne ce nom aux voitures qui se rendent au lieu de chasse, et qui servent à rapporter les viandes au camp. Sans ce secours, ils souffrent horriblement de la soif; le moyen qu'ils emploient pour diminuer ce tourment, est de manger crus les feuillets ou les parties cartilagineuses des narines. Si la faim les prend, ils avalent les rognons, qu'on fait cuire après les avoir trempés dans le fiel; d'autres, dit-on, ne prennent pas même cette précaution, et les dévorent tout crus.

Toutes les viandes sont tranchées par les femmes, qui

les déroulent dans leurs mains sans les trancher ; elles donnent une épaisseur d'un quart de pouce à cette longue lanière, qu'elles étendent ensuite sur des grils, comme des pièces de linge. Ces grils sont formés de petites perches posées horizontalement, et à deux ou trois rangs, sur des trépieds de bois. Après quelques jours, ces viandes sont sèches ; on plie, et on attache en ballots du poids de 60 à 70 livres, les dessus de croupe, les dépouilles, les dessous d'épaule, les grosses bosses et les ventres. Le reste est pilé à coups de fléaux, des peaux servant d'aire. Cette viande, ayant été préalablement exposée à une forte chaleur sur un gril de bois vert, est devenue cassante et facile à réduire en poudre. La graisse de l'intérieur, hachée et fondue dans de grandes chaudières de tôle, est versée sur la viande pilée, que l'on brasse avec des pelles jusqu'à ce que toutes les parties soient bien imbibées ; puis on emplit de ce mélange des sacs de peau, dont on ne s'est pas donné la peine d'ôter le poil. On appelle *taureaux* ou *pimikehigan* les sacs ainsi remplis. Si la graisse qu'on a employée est celle du pis, ce sont des *taureaux fins*. Quelques-uns y mêlent des fruits séchés, tels que poires, cerises ; on les appelle alors *taureaux* à graines. Les gastronomes jugent la première espèce bonne ; la seconde, meilleure ; la troisième, très-bonne. Pour donner une idée de la diminution de ces viandes, il suffit de faire observer qu'on ne tire d'une vache qu'un demi-taureau et les trois-quarts d'un ballot de viande ; de manière que les plus économes calculent qu'il faut huit ou dix vaches pour former une charge.

Pour mettre les peaux en *parchemin*, après les avoir tendues sur des cadres, on les gratte en-dedans avec un os aiguisé, et en-dehors avec une petite gratte coupante, propre à enlever le poil ; c'est là l'ouvrage des femmes. Les hommes concassent les os, qu'ils font bouillir dans l'eau pour en extraire la graisse de moëlle, employée pour les fritures. Cette graisse est conservée dans les vessies des animaux. Il faut faire consommer les os de deux vaches, avant d'obtenir assez de graisse pour emplir une vessie, qui en contient 12 livres.

Les quadrupèdes de ces prairies sont le bison ; le cabris, espèce de gazelle ; le chevreuil ; le petit chien

de prairie, qui tient du renard ; le blaireau ; le lièvre, différent de celui des bois qu'il surpasse en grandeur et en agilité ; le rat, ressemblant à l'écureuil et se multipliant prodigieusement ; le loup, en nombre immense, et dont les hurlements empêchent de dormir ceux qui n'y sont pas accoutumés ; enfin, l'ours blanc, dont un individu fut vu, cette année, au lac du Bois-Blanc, sans qu'on ait pu le tuer.

Tandis que nous longions le lac du Diable, nappe d'eau d'environ 10 milles de long sur 2 de large, quelques cavaliers poursuivirent une petite bande de vaches. L'un d'eux étant tombé de sa monture ne put rejoindre son cheval, qui continua lestement la poursuite comme s'il eût dû faire grand ravage ; tant ces animaux ont de passion pour la chasse. Voici un trait d'un autre coursier plus intelligent. Son maître, ayant plusieurs chevaux, laissa celui-ci, son favori, pour qu'il se reposât, et en partant il recommanda à sa femme de l'attacher ; ce qui ne fut point fait. S'apercevant qu'on était parti sans lui, le noble animal donna après nous, nous joignit au moment de la course, s'élança dans la mêlée, comme s'il eût été fouetté ; puis, suivant la vache dans tous ses détours, il semblait attendre qu'elle tombât. La course finie, il s'en revint hennissant auprès de son maître, qu'il sut bien retrouver, quoique les chasseurs fussent dispersés çà et là sur une étendue de plusieurs milles. Quand on change de campement, les loges se trouvent dans des positions si différentes, qu'un homme cherche quelquefois long-temps pour retrouver son gîte ; mais le cheval, quoiqu'il ait été laissé libre à quelque distance, revient à une heure marquée ; sans faire aucun détour, il va droit à la loge de son maître, et frappant la porte du pied, il demande impérieusement le prix de la journée, sa mesure d'orge.

Le 25, nous campâmes sur la rivière Chayenne, la branche la plus longue de la Rivière-Rouge ; nous y vîmes d'immenses troupeaux de vaches. Sur un espace d'environ un arpent en superficie, je comptai 220 de ces animaux ; or les bords de cette rivière étaient ainsi couverts à perte de vue et dans toutes les directions. Qu'on juge maintenant, s'il est possible, de la richesse de ces prairies. N'est-il pas déplorable que la main généreuse,

qui depuis si long-temps distribue le pain quotidien à tant de peuples, n'en soit pas encore connue ? Les métis chrétiens ne sont rien comparés à tant de nations qui se nourrissent constamment et exclusivement du produit de cette chasse.

Comme j'accompagnais presque toujours les chasseurs lorsqu'ils quittaient le camp, je fus témoin de leur situation périlleuse dans la première course qu'ils firent en ce lieu. S'étant mis à la poursuite d'une nombreuse bande de vaches, ils en étaient au plus fort de l'ardeur et de la vîtesse, lorsqu'ils arrivèrent, pêle-mêle avec ces animaux, sur le haut d'une côte escarpée et semée de roches, où culbutèrent et roulèrent ensemble vaches, chevaux, cavaliers, dans une telle confusion, qu'on ne peut s'expliquer comment aucun d'eux ne soit resté mort sur le coup, ou assommé contre les pierres, ou écrasé par ceux qui suivaient. Un seul homme perdit connaissance, et se remit bientôt ; une couple de chevaux se relevèrent en boîtant, et quelques vaches eurent les pattes cassées. Les cavaliers désarçonnés se relevèrent en poussant des cris de joie pour rassurer leurs compagnons, et se remirent à la poursuite, faisant claquer le fouet à qui mieux mieux, afin de réparer le temps perdu ; car, comme on peut le penser, la vache ne les avait pas attendus. Quand je me fus assuré qu'il n'était rien arrivé de fâcheux, je continuai à suivre, jusqu'à ce qu'étant parvenu à une prairie unie, je m'élançai parmi les chasseurs, et abattis une vache. Je m'en tins là, quoique je me sentisse tenté d'aller plus loin ; mais je n'avais point de raison de m'exposer au danger et au blâme.

Un chasseur, au retour de cette course, ayant suivi la petite rivière dans ses détours, avait remarqué des traces laissées par le castor. Le lendemain, il tendit des piéges, et en tua cinq. J'allai moi-même voir leur chaussée, ouvrage vraiment admirable. En cet endroit, il n'y a de bois que de petits saules de la grosseur du doigt ; cependant cette chaussée est si solide qu'elle sert de pont au bison : je pus avec facilité la passer à cheval.

Depuis plusieurs jours le camp était dans une disette entière de bois, la provision que nous en avions faite à Pembina étant épuisée. On se servit de fiente, de côtes

et de palerons de vache, pour alimenter nos feux et faire cuire les viandes nécessaires à l'usage journalier. Ce feu est ardent, surtout quand les fumiers sont bien secs; mais il laisse échapper une fumée à laquelle un nez étranger ne se fait pas aisément. Nos travaux souffraient donc de la disette de bois; le soleil n'avait plus assez de force pour sécher les viandes, ce qui exigeait l'aide du feu. Nous fûmes en conséquence obligés de quitter ce lieu pour nous rendre aux îles du *Lac au Bois-blanc*, c'est-à-dire aux bouquets de bois qui environnent ce petit lac.

Ce lieu est des plus pittoresques, et offre les points de vue les plus beaux et les plus variés. Le lac, qui n'est qu'un bassin entouré de collines fort hautes, renferme une eau très-salée; mais il est environné de sources d'eau douce assez abondantes. Les pentes des collines sont boisées de chêne, de frêne et de bois-blanc. De leur sommet, on aperçoit, à une petite distance, la *Maison du Chien*, colline qui sert de vedette aux Sioux, pour reconnaître leurs ennemis; d'un autre côté, sont les hauteurs appelées *Grands-Côteaux*; elles se prolongent le long du Missouri, sur une ligne parallèle aux Montagnes-Rocheuses. De notre campement, sur un bon cheval, on pouvait se rendre au Missouri en une journée de marche, la distance n'étant que de 25 lieues.

Arrivés dans ce campement le 2 octobre, nous y demeurâmes jusqu'au 16, ayant sans cesse le bison autour de nous en très-grande abondance. Le 10, il y eut une forte chute de neige, et le thermomètre se tenant constamment pendant deux jours à 5° au-dessous du zéro de Réaumur, la glace devint solide sur le lac. Six jours après, la température s'adoucit, et la neige disparut. Ce froid ne retardait en rien nos travaux; au contraire, chacun craignant un hiver prématuré travaillait nuit et jour; les plus paresseux se faisaient violence, de peur que les plus diligents, ayant fini leurs charges, ne repartissent sans les atttendre.

Je n'aurais pas voulu laisser ces troupeaux sans prendre une juste idée de leur taille et de leur conformation. Comme dans les autres espèces, le mâle est plus gros que la vache; ses cornes paraissent à peine au milieu

d'une touffe de poils qui lui couvrent une partie de la tête et du cou, et lui donnent une mine tout-à-fait étrange ; la vache, au contraire, n'est point pourvue de cette crinière, de sorte que ses cornes saillantes la font reconnaître de loin. Je mesurai un bœuf de taille moyenne, et je lui trouvai 8 pieds et 9 pouces de tour ; 9 pieds et 2 pouces de longueur ; 20 pouces du nez au haut du front ; 1 pied et 3 pouces de queue ; 14 pouces entre les deux yeux. La plus longue côte de la bosse, inclinée en arrière de 20 degrés sur l'épine dorsale, avait 20 pouces de longueur.

Quoique le voyage d'été soit plus favorable pour prendre les veaux et les priver, j'en tentai néanmoins l'essai à ce voyage. Un chasseur en poursuivit un, et le prit au collet ; mais, après cinq ou six jours, il mourut d'avoir trop couru, me dit-on. Pour moi, je pense que ce fut d'ennui, car il refusa de manger pendant ces six jours. Au printemps, ces veaux se privent facilement ; et quand ils sont domptés, ils deviennent très-utiles. Un habitant qui en avait dressé un à la charrue, labourait sans difficulté avec cet animal seul.

Enfin, le 16 octobre, nous repartîmes, emportant sur nos voitures 1,776 vaches tuées par 55 chasseurs. Cette viande formait 228 *taureaux*, 1,213 ballots de viande sèche, 166 *boskoyos* ou sacs de graisse, pesant chacun 200 livres, et 556 vessies de graisse de moëlle, de 12 livres chaque ; le tout, calculé au taux le plus modéré, valant un peu plus de dix-sept cents livres sterling. Les frais de voyage, gages d'employés ne s'élevant guère qu'à £200, il reste £1,500, gagnés par 55 chasseurs dans l'espace de moins de deux mois, à compter du jour du départ au jour du retour.

Nous étions en tout 309 âmes ; j'avais catéchisé régulièrement 68 enfants ; la messe s'était dite tous les jours ; Dieu était servi et glorifié par l'union qui régnait entre tous les membres de notre petite communauté. Deux fois le feu avait été mis à la prairie, et chaque fois une pluie providentielle était tombée à propos pour l'éteindre. Pleins de reconnaissance, nous nous en retournions, chacun rendant grâces à Dieu du bonheur qu'ils avaient eu d'être accompagnés d'un de leurs pasteurs ; car c'était à

son influence qu'ils attribuaient les énormes charges qu'ils remportaient.

Il est facile de comprendre que, s'il ne se trouve quelqu'un qui joigne à l'influence de son caractère la force des paroles pour maintenir la concorde et l'union, bientôt le désordre s'établit parmi ces hommes ardents. Le plus prêt s'élance vers le troupeau ; il n'est plus possible de le joindre. Mettant seul en fuite une proie, à laquelle tous eussent pris part, il revient avec 2 ou 3 vaches, lorsqu'on aurait pu en tuer deux ou trois cents. C'est ce qui avait fait leur malheur, depuis que des prêtres avaient cessé de les accompagner dans leurs expéditions de chasse. Ainsi, pendant que paisibles au même endroit, nous amassions à loisir les provisions que nous choisissions ; d'un autre côté, les chasseurs de la Rivière-Rouge, livrés à la discorde, voyaient sans cesse fuir leur proie qu'ils ne pouvaient atteindre, et se désespéraient de leur peu de succés. En conséquence, ils revinrent à demi-chargés de viande verte ou viande de taureau. Un semblable voyage ne saurait couvrir les frais qu'il entraîne.

Il est indubitable qu'un prêtre ferait beaucoup de bien en suivant les chasseurs, non-seulement sous le rapport matériel, mais encore sous le rapport moral et religieux. Sa présence arrêterait bien des désordres du côté des mœurs ; il pourrait catéchiser les enfants qui, sans cesse errants, ne peuvent recevoir ailleurs l'instruction religieuse ; son influence s'étendrait jusques sur les sauvages, à la conversion desquels, étant parmi eux, il travaillerait plus efficacement. J'en parle par l'expérience acquise pendant ce voyage ; tous ceux que j'ai rencontrés, à la première invitation que je leur en ai faite, sont venus écouter la paroie de Dieu. Quant à nos chrétiens, il était édifiant de voir avec quel empressement ils assistaient aux catéchismes. Plusieurs ont entendu la messe tous les jours ; et tous les dimanches, 10 à 15 s'approchaient de la sainte table. En ces jours, je donnais une instruction en langue du pays ; cette attention plaisait infiniment aux métis, accoutumés à n'entendre prêcher qu'en langue française, qu'ils comprennent difficilement.

Pour notre retour, il fallait faire face au nord ; nous

avions devant nous une marche de dix jours sur une plaine découverte. Pendant cette marche, nous ne pouvions allumer de feu, quoique chaque nuit le thermomètre de Réaumur marquât 3 à 4 degrés au-dessous de zéro ; car nous étions dépourvus de bois, que la pesanteur de nos charges nous avait empêchés d'y ajouter. Comme nous cheminions lentement, j'eus le loisir d'examiner des pétrifications très-intéressantes, même pour ces lieux où elles sont très-communes. C'étaient des ormes dont les racines et le tronc pétrifiés se sont unis au sol. Cette pierre se fend comme le bois, retient la couleur et le fil de celui dont elle a été formée, et aiguise très-bien les outils.

Le 22, je pris les devants, accompagné d'un métis, qui, comme moi, avait deux bons chevaux de relai. Nous partions du point où le 48° de lat. N. est coupé par les 99° 30' long. O., et nous avions à nous diriger vers le N. N. E. A 2 heures de l'après-midi, nous tombâmes sur un petit parti de métis anglais, qui étaient venus faire *viande fraîche* autour du *Lac de Roches.* De temps en temps, pendant le cours de la journée, nous vîmes de grandes bandes de vaches et de bœufs. Le soir, nous campâmes, sans feu et sans eau, par une température glaciale. Nous ne pûmes prendre de nourriture, ce qui avait augmenté notre soif ; bref, notre position était telle que nous devions être matineux : ainsi, au lever du soleil, le lendemain, nous étions sur la rivière Pembina, à 5 ou 6 lieues de notre couchée. Là, nous trouvâmes du bois et de l'eau, qui nous permirent d'apaiser notre faim. Le 23, nous couchâmes à la *Rivière aux Ilets de Bois*, et le 24, à 11 heures du matin, j'étais à St. Paul, situé au 50° lat. N., et 97° 40' long. O. de Greenwich.

Je suis, etc.,

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

C'est avec la permission de Mgr. l'évêque de Juliopolis que nous insérons dans notre recueil le rapport suivant, où Sa Grandeur rend compte de l'état de sa mission aux conseils qui, à Paris et à Lyon, dirigent l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

AUX CONSEILS CENTRAUX DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, A LYON ET A PARIS.

MESSIEURS,

PLACE' par la divine Providence à la tête de la pauvre mission de la Rivière-Rouge, ou vicariat apostolique de la Baie d'Hudson, je me suis constamment fait un devoir de vous adresser un rapport annuel des progrès de l'évangile en ces régions si sauvages et si ignorées de l'Europe. En 1844, j'eus l'honneur de vous faire connaître de vive voix, en assistant à vos délibérations, mes besoins nombreux et pressants, mes travaux et ceux de mes dignes collaborateurs. Le Seigneur, en donnant depuis ce temps de nouveaux accroissements à sa vigne, a versé dans mon cœur de bien douces consolations, et l'espérance d'un avenir encore plus florissant. A mon retour au Canada, je sollicitai auprès de Mgr. l'archevêque de Québec la permission d'enrôler de nouveaux ouvriers évangéliques parmi ce clergé si courageux et si éminemment apostolique de l'ancienne Nouvelle-France. Toujours guidé par une affection toute paternelle envers cette ancienne partie de sa juridiction, ce digne prélat, malgré les besoins nombreux de son vaste diocèse, favorisa mes vues, et bientôt deux jeunes et généreux athlètes du sacerdoce canadien, MM. Laflèche et Bourassa, s'offrirent de m'accompagner à travers les forêts et les lacs, pour partager mes travaux dans les régions boréales de l'Amérique britannique. Quatre religieuses de la communauté des *Sœurs-Grises* de Montréal adressèrent aussi un éternel adieu à leur pays et à leurs saintes compagnes; et, sans s'effrayer des fatigues d'un si long voyage, elles s'embarquèrent joyeusement sur notre frèle pirogue d'écorce de bouleau, à la fin d'avril 1844. Le sacrifice n'était pas suffisant aux yeux du Seigneur, il fallait à ces bonnes filles de la charité l'épreuve de la souffrance; elle ne leur manqua pas. Le froid, la chaleur, les pluies, les tempêtes, la contrainte continuelle, la position gênante dans le canot, la compagnie insolite, l'immense trajet de plusieurs mois de durée, tantôt sur des mers sans fin qu'on est convenu d'appeler des lacs, tantôt sur des rivières fécondes en chutes ou cascades, qui menacent de vous entraîner dans

des gouffres d'où l'on ne revient point ; des portages, des montagnes à franchir, où chaque voyageur doit porter sa part de fardeau, jusqu'à ce qu'un autre lac ou une autre rivière permette de remettre à flot notre embarcation ; enfin mille circonstances, faciles à conjecturer, causèrent les plus violentes épreuves à nos bonnes Sœurs habituées à la vie paisible et sédentaire de la communauté. L'une d'entre elles eut beaucoup à souffrir d'une entorse grave qu'elle se donna à un pied sur le lac Huron. Cette croix ajoutera un fleuron à sa couronne ; car elle fut admirable de patience et de pieuse résignation. Ayant acquis une certaine expérience au service des malades dans l'hôpital de l'institution-mère, elle est devenue d'un grand secours pour les malades dans sa patrie adoptive. Deux autres de ses saintes compagnes enseignent actuellement, à une trentaine d'enfants, la lecture, l'écriture, le travail des mains et la politesse. On comprendra que cette dernière branche d'éducation n'est pas superflue dans ces lieux où la civilisation n'est encore qu'à son début.

Deux prêtres de la congrégation des Oblats de Marseille sont venus à mon secours, en 1845. Le Père des miséricordes me réservait donc la douce consolation de voir mon vicariat apostolique pourvu de religieux et de religieuses, qui se recruteront pour son bonheur, et pour porter le flambeau de l'évangile et de la civilisation parmi les nations nombreuses qui peuplent les immenses contrées du nord. Je chanterai avec joie le cantique de Siméon, et je verrai approcher ma dernière heure sans amertume. J'attends du Canada, pour cette année, trois autres prêtres (1) du même ordre, et deux autres religieuses aussi de la même communauté. Ce renfort me permettra d'établir une école plus relevée à St. François-Xavier de la Prairie du Cheval-Blanc. Trois postulantes de notre noviciat ont pris l'habit le 17 juin dernier ; une quatrième les imitera à la fin de son année, et alors St. Boniface de la Rivière-Rouge aura le bonheur de posséder dix religieuses dévouées et neuf prêtres, travaillant avec une ardeur commune pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu sous la direction de leur évêque. *Sit nomen Domini benedictum.*

---

(1) Le vénérable prélat a été trompé dans son attente, car un seul prêtre, le R. P. Bermond, a pu aller le rejoindre. (*Note du rédacteur.*)

Une maison à deux étages, de 100 pieds de longueur sur 40 de largeur, est en construction pour nos bonnes religieuses. L'ouvrage n'avance pas avec autant de célérité que je désirerais : les prix de la main-d'œuvre et des matériaux sont très-élevés, et les moyens sont entre les mains bienveillantes de la divine Providence. Je lui donne ma confiance toute entière : *Deus providebit.* En attendant nous sommes à l'étroit. Mais notre œuvre est dans l'enfance ; elle grandira comme le grain de sénevée. Jésus, né dans une étable, n'a-t-il pas sauvé et civilisé le monde ?

A mon dernier voyage en Europe, je vous ai entretenu d'une mission lointaine sur la rivière Saskatchawan, près du lac Ste. Anne, appelé autrefois *Lac du Diable.* Le principal poste de ces parages, où se fait l'échange des pelleteries, porte le nom d'Edmondton. C'est en 1842 que M. Thibault fut chargé de cette mission, et M. Bourassa se joignit à lui en 1844. Les rapports des missions du diocèse de Québec contiennent des lettres où M. Thibault expose ses travaux dans ce repaire de la barbarie. D'autres lettres de M. Belcourt, de M. Darveau et de moi-même, font connaître l'état des missions qui nous environnent à moindre distance, telles que St. Paul, Notre-Dame de la Merci, St. Norbert et Ste. Marie.

J'avoue avec amertume que ces quatre missions ne nous donnent point de grandes consolations. Les sauvages appelés *Sauteux*, qui sont l'objet principal de notre sollicitude en ces lieux, vivent auprès des lignes qui séparent les Etats-Unis des possessions britanniques. Les blancs, qui sont en rapport fréquent avec eux, leur communiquent leurs vices et leur dégradation morale. La cupidité, l'ardeur du lucre, la soif enfin de l'or a trouvé le moyen de les attirer par l'appas des liqueurs enivrantes qui les abrutissent en étouffant dans ces cœurs grossiers le peu de bons sentiments que la nature y a conservés. Parlez-leur de se convertir, ils vous répondront froidement : *Je suis trop ivrogne*, ou : *J'aime trop à boire.* Plusieurs même travaillent à détruire l'œuvre du Seigneur, en détournant les autres d'embrasser les pratiques de notre sainte foi. M. Thibault a trouvé de ces émissaires de satan jusqu'aux pieds des Montagnes

Rocheuses ; M. Belcourt, jusqu'au lac La Pluie. Ils racontent mille historiettes stupides sur Jésus–Christ, sa doctrine et ses ministres, et il n'en faut pas davantage pour impressionner défavorablement ces âmes chancelantes et matérielles, et étouffer en naissant les bonnes dispositions que la parole divine peut y produire. Les méchants blasphèment ce qu'ils ignorent ; mais ils l'ignorent, parce qu'ils n'ont pas voulu l'apprendre, malgré les efforts inouis que fait M. Belcourt depuis quatre ans pour dissiper leurs ténèbres épaisses. Aussi je leur ai annoncé que leurs infatigables missionnaires allaient quitter cette terre ingrate pour aller planter la croix de Jésus–Christ dans un champ plus productif, chez les Montagnais qui habitent les régions du nord.

M. Thibault ayant visité, l'an dernier, quelques camps de cette nation, les trouva aussi bien disposés qu'on pouvait le désirer. Ces signes heureux d'une moisson plus abondante enflammèrent son zèle, et, plein de confiance en celui qui donne l'accroissement, il résolut d'aller arroser cette terre de ses sueurs et même de son sang, si Dieu le jugeait digne d'un tel bonheur. Il s'embarqua sur l'un des deux petits vaisseaux que la Compagnie entretient sur le lac Winipik, traversa le lac, fit quelque séjour à la rivière aux Brochets, principale station des méthodistes, où il baptisa quelques enfants, et, de là, quittant son vaisseau, il prit les berges d'Edmondton qui arrivaient des factoreries d'York sur la Baie d'Hudson, remonta la rivière Saskatchawan jusqu'au fort Pitt, où il quitta de nouveau les berges, pour aller par les prairies à la recherche de ses chers Montagnais. Voici un extrait du rapport qu'il m'adressa du lac Ste. Anne, en date du 23 décembre 1844 :

Monseigneur,

. . . .

Nos bonnes Sœurs religieuses font donc des merveilles à la Rivière–Rouge ! Je n'en suis pas surpris. Le ciel les aurait-il appelées de si loin sans les combler de ses bénédictions ! Faut-il qu'au milieu de ces consolations nous ayons à déplorer la fin tragique d'un confrère chéri ! Pauvre M. Darveau ! du ciel où vos œuvres vous ont

placé songez à nous, qui n'avons pas encore mérité la couronne des saints. . . .

Parti de la rivière aux Brochets le 26 juillet, je me suis rendu au fort Pitt le 27 août, sans aucune incidence qui mérite mention. En passant par le fort Carlton, je fis la rencontre de plusieurs familles de *Cris* des prairies (car il y a *Cris des prairies* et *Cris des bois*), qui me virent avec une indicible joie. J'employai à les instruire les deux jours que je passai à ce poste, et j'y baptisai quarante enfants. Rendu au fort Pitt, j'appris avec chagrin que les travaux, commencés pour la construction d'une maison au lac Ste. Anne, languissaient faute de moyens et de bras. Je quittai les berges pour m'y rendre plus promptement par les prairies. J'achetai un cheval à cet effet, et après quatre jours de marche, j'eus le plaisir de voir et d'embrasser mon cher confrère, M. Bourassa. Il n'avait encore d'abri qu'une tente, la maison n'était que levée ; les pluies continuelles et le manque d'ouvriers avaient causé ce retardement dans les ouvrages. Je n'avais que deux hommes à mon service, et encore j'en perdis un au moment où il me devenait le plus utile. Il fallait faire la couverture, les planchers, les portes, les croisées, etc. Nous nous mettons à l'œuvre avec ardeur, at après quelques jours, notre habitation se montrait avec orgueil parmi les cahuttes d'alentour. Il faut cependant avouer qu'elle n'avait pas encore de porte, par l'impossibilité où nous étions de nous procurer du bois convenable. M. Bourassa s'y logea néanmoins avec une satisfaction dont on n'a d'idée qu'en ces lieux, et je le quittai pour la mission du *Lac froid* et du *Lac de la Biche*. Je profitai de l'occasion d'une berge qui descendait au fort Pitt, où je rencontrai quelques Montagnais venus pour l'échange de leurs pelleteries, et pour s'enquérir de mon arrivée. Ils apprirent avec de vives démonstrations de joie que j'étais en chemin pour aller leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Plusieurs avaient passé une grande partie de l'été au Lac-Froid, pour ne pas perdre l'occasion de me voir, si la Providence m'y conduisait.

Je partis avec deux sauvages qui m'accompagnaient en qualité de serviteurs et de guides. Mes deux chevaux furent chargés du bagage indispensable, et nous chemi-

nâmes à pied à travers d'épaisses forêts, sans autres chemins que des sentiers imperceptibles, et n'ayant de boussole que l'instinct de mes deux guides. Après quatre jours et demi de marche, rendu au Lac-Froid, j'étais au milieu d'une trentaine de familles qui m'accablaient de leur vénération et des témoignages de leur joie. On me fit entrer dans une cahutte qui était le château de l'endroit, copie plus ou moins fidèle de l'étable de Bethléem, qui servit pendant la mission de presbytère et d'église. Dieu prit plaisir à me dédommager de mes fatigues par la ferveur de mes néophytes : tous ceux qui entendaient la langue des Cris se confessèrent ; les autres éprouvèrent un sensible chagrin de ne pouvoir les imiter. Je baptisai trente personnes de tout âge ; un bon nombre d'autres auront ce bonheur l'été prochain.

Ces sauvages sont d'une malpropreté qui fait bondir le cœur. Ne pouvant d'abord surmonter mes répugnances, j'eus à souffrir de la faim parmi eux. Leur cuisine est une marmite qui est destinée à tous les usages universellement. Ils y entassent le poisson à la sortie de l'eau, dans l'état de pure nature ; c'est le *nec plus ultrà* de l'art culinaire parmi eux. Le repas est servi sur une écorce, un morceau de bois ou sur la terre, et il faut se garder d'une mauvaise délicatesse, si l'on ne veut éveiller leurs susceptibilités, et si l'on tient à conserver leur estime et leur confiance. Vaincu par la faim, on dévore bientôt ces mets sans répugnance ; car, sous l'empire de cette cruelle marâtre, tout le monde devient sauvage.

Un vieux Canadien, âgé de 88 ans, appelé Joseph Cardinal, natif de St. Laurent, près de Montréal, vint me prier de me rendre jusqu'au lac Labiche où sa famille s'était réunie pour m'attendre. Que ne peut le souvenir de l'enfance ! Précieuse impression puisée sur le sein maternel et gravée en caractère ineffaçable au cœur de l'homme ! Ce bon vieillard, écrasé sous le poids de ses 88 années, me guida à travers les bois et mille embarras difficiles à franchir, jusqu'au lac Labiche, à dix journées de marche à pied. J'y rencontrai une quinzaine de familles qui me reçurent avec une reconnaissance infinie. Tous se confessèrent plusieurs fois et furent assidus aux exercices de la mission qui durèrent quinze jours.

Le lac Labiche abonde en poisson de mauvaise qualité. On se fait cependant à cette nourriture, et les privations de la vie matérielle n'affectent point le cœur du missionnaire, parce que son âme est inondée d'un bonheur qui étouffe les faiblesses de l'humanité.

De ce lac à revenir au fort d'Edmondton, je mis huit grandes journées à pied. J'étais si accablé de lassitude que je ressentais des douleurs dans tous mes membres et même dans les doigts. Je fus obligé de prendre une journée de repos, après quoi je repris ma route, et, en deux jours, j'arrivai à mon établissement, où je revis avec effusion de joie mon cher confrère, M. Bourassa, après deux mois d'absence.

Depuis que j'ai eu le bonheur de recevoir votre bénédiction, en juillet dernier, j'ai baptisé 236 personnes, et bénit 26 mariages. Après avoir célébré la pâque ici, je partirai pour aller visiter les Montagnais de l'*Ile à la Crosse* et du ***Portage de la Loche***, où ils doivent se réunir en grand nombre.

J'ai l'honneur, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Edmondton, 5 avril 1846.

Je suis ici depuis le vendredi-saint, 21 mars, et, dans deux jours, je serai en route pour le Portage de la Loche, ainsi que les pays adjacents ; et ce voyage durera six ou sept mois. Mes pauvres néophytes d'Edmondton sont toujours pour moi un sujet d'humiliation profonde. Il vous faudra, Monseigneur, envoyer en ces tristes parages un autre missionnaire plus rempli de l'esprit de Dieu. Peut-être obtiendra-t-il mieux que moi la conversion de ces infortunés sauvages. L'ivrognerie les démoralise et les abrutit, si l'on peut employer ces expressions à leur

égard. Le vol est aussi leur passion, sans doute pour satisfaire leur désir effréné de boire. Leurs guerres continuelles avec les nations voisines nourrissant leurs cœurs de haine, étouffent le peu de disposition qu'ils auraient à suivre les lois du Dieu de la paix. Les Montagnais sont beaucoup plus dociles, plus religieux et plus constants dans leurs bonnes résolutions. M. Bourassa va séjourner ici jusqu'au mois de septembre, où il partira pour aller passer l'hiver à la rivière *La Paix*.

Le dimanche des Rameaux, j'ai eu le plaisir d'admettre seize personnes à la première communion. Tous nos vieux chrétiens se sont approchés du tribunal de la réconciliation ; plusieurs même ont eu le bonheur de participer au banquet pascal. . . . .

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Ile à la Crosse, 24 mai 1845.

. . . .

Il y a quinze jours que je suis arrivé ici sur un petit canot avec un seul compagnon. J'ai été accueilli avec distinction par M. Mackenzie. Je suis à l'œuvre le jour et la nuit. Sans cesse je suis entouré de quatre-vingt familles montagnaises, dont je ne saurais satisfaire la faim et la soif de la justice de Dieu. La miséricorde divine paraît ici avec éclat. Le jour et la nuit, je suis employé aux saints exercices de la mission, et mes bons sauvages, dévorés d'une sainte avidité de connaître Dieu et les moyens de le servir, semblent se reprocher les instants du repos et du sommeil. *Hâtons-nous*, se disent-ils, *car nous allons peut-être mourir bientôt, et nous n'aurions pas le bonheur de voir Dieu.* Je leur fais

espérer qu'ils auront, l'an prochain, des missionnaires qui apprendront facilement leur langue, et qui les instruiront avec plus de facilité et de fruit que je ne le puis faire.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Portage de la Loche, 24 juillet 1845.

. . . .

Je suis arrivé ici le 4 juin, et les berges n'y son arrivées que le 21. L'ouvrage ne manque pas partout où il y a des Montagnais. Plusieurs familles sont venues de fort loin pour voir et entendre *l'homme de Dieu.* Tous ceux de cette nation que j'ai vus savent prier Dieu plus ou moins bien, et connaissent de même les principales vérités de la religion. Ils ont un respect infini pour leur pauvre missionnaire, qu'ils regardent comme Jésus-Christ même. D'après leurs rapports, toutes les nations qui sont connues d'ici au pôle soupirent après la connaissance du Dieu vivant. *Operarii verò pauci.* Oui, si Dieu me donne la santé et les moyens, j'irai jusqu'aux extrémités du globe chercher ces brebis infortunées qui périssent, parce qu'elles ne peuvent trouver le bercail. Il faudrait ici deux missionnaires, dont l'un résidât à l'*Ile à la Crosse*, et l'autre, au *Lac des Esclaves.* Ces missions lointaines sont, sans contredit, les plus consolantes et les plus importantes de votre vicariat apostolique.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Lac Ste. Anne, 27 décembre 1845.

. . . .

Je suis arrivé ici au commencement de septembre, et M. Bourassa en est parti aussitôt pour la mission du *Petit Lac des Esclaves* et celle de la rivière *La Paix.* Comme les apôtres dans la pêche miraculeuse, nous crions : " de l'aide, Seigneur, de l'aide, nos filets se rompent ; " nos chers Montagnais nous font mourir sous le poids de leur bonne volonté. Cependant quelques taches noires que nous apercevons sur notre horizon nous inquiètent ; nous craignons que les méthodistes ne tentent d'introduire le poison de leurs doctrines dans ce champ si pur, si fertile du père de famille. Les malheureux ! quel compte ils rendront à l'Eternel pour tant d'âmes qu'ils ravissent à sa grâce !

J'ai vu au Portage de la Loche quelques sauvages de la rivière *Mackenzie*, dont les heureuses dispositions m'ont singulièrement touché. " Nous désirons comme " les Montagnais, me dirent-ils, apprendre les nouvelles " que tu viens apporter dans ce pays. Nous faisons " pitié, car nous ne connaissons pas Dieu ; mais nous " désirons le connaître, et nous voudrions aussi, quand " nous mourrons, aller dans le beau pays où Dieu place " les bons vivants. Viens nous voir ; fais-nous charité." Ma réponse affirmative les remplit de joie. . . . .
. . . .

Depuis le mois d'avril dernier, nous avons baptisé plus de 500 personnes.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Edmondton, 6 janvier 1846.

EN arrivant ici, il y a trois jours, j'ai eu le plaisir inattendu d'embrasser le courageux missionnaire, l'aimable Père de Smet, arrivé aussi dans ces lieux depuis quatre jours. Parvenu jusqu'au *Fort de la Montagne*, sur la *Rivière du Pas*, l'automne dernier, cet infatigable apôtre cherchait les *Pieds-noirs*, ennemis acharnés des *Têtes-plates*, afin d'adoucir ces barbares indomptables, et de les réconcilier ensemble en les soumettant au joug de l'évangile. Depuis long-temps il errait dans d'immenses prairies, à la recherche de quelque camp de cette nation féroce, lorsqu'il perdit son guide, qui l'abandonna lâchement. Dieu lui refusait la consolation qu'il convoitait, et peut-être même la gloire du martyre; mais il sut y suppléer par les fatigues excessives et les privations incroyables qu'il eut à subir dans sa course aventureuse. Je lui ai offert l'hospitalité, comme à un ange descendu des cieux pour nous consoler et nous prêter main-forte contre nos fanatiques protestants. Il me conjure, il me presse de faire une mission chez les féroces *Pieds-noirs;* mais, pour exécuter les plans de son zèle brûlant, il faudrait abandonner mes missions commencées sous de si heureux auspices, et peut-être même livrer le camp à la fureur de l'ennemi. Une autre année, si Dieu m'en donne le moyen, j'irai planter la croix de Jésus-Christ sur cette terre altérée de sang et couverte de crimes.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Edmondton, 6 mai 1846.

J'AI quitté le *Lac Ste. Anne* avant-hier, et me voici en route pour aller à la recherche de mes bons Monta-

gnais. J'irai les chercher aussi loin qu'il me sera possible d'aller, même jusqu'à la rivière Mackenzie, si Dieu m'accorde la santé et les moyens matériels indispensables. Malheureusement, les ressources matérielles ne sont pas en rapport avec le courage que Dieu m'inspire. Je n'ai que de mauvais chevaux, affaiblis, amaigris par les privations pendant un long hiver. Résisteront-ils aux fatigues d'un si long voyage? A Dieu le soin de ces choses.

Pendant tout l'hiver qui vient de finir, je n'ai jamais eu moins de cent personnes au catéchisme tous les jours. J'ai donné la première communion à cinquante personnes le jour de Pâque, et baptisé trente-six sauvages, qui ont abandonné la secte des méthodistes. Ce pauvre peuple s'efforce d'être bon, et sa docilité à la grâce de Dieu est notre plus douce consolation au milieu de nos pénibles travaux.

Le révérend Père de Smet, après m'avoir édifié par son courage apostolique et ses vertus sacerdotales, est reparti, depuis quelques jours, pour repasser les Montagnes-Rocheuses, le cœur navré de ne pouvoir exécuter son projet chéri d'aller évangéliser les *Pieds-noirs*. Sa charité brûlante envers cette nation féroce soupirait après les moyens d'aller travailler à sa conversion au christianisme, comme une terre desséchée par un soleil ardent demande la rosée céleste. Je lui ai donné l'espérance que j'irai moi-même, une autre année, tenter de dissiper leurs ténèbres épaisses ; et nous nous sommes séparés dans l'espérance de nous revoir un jour dans les cieux. Où trouverai-je, grand Dieu, les moyens d'exécuter un projet si au-dessus de mes forces? D'ailleurs, faudra-t-il abandonner des âmes qui sont à la porte du ciel, pour courir après celles qui nous fuient, et que nous ne convertirons peut-être pas même au prix de notre sang? Et qui suis-je pour compter sur un miracle du ciel en faveur de mes travaux? Je ne sais où courir: partout je vois des âmes qui périssent en m'appelant à leur secours. Ne sera-t-il pas mieux de courir en premier lieu au secours de celles qui soupirent davantage après le royaume des cieux? Je demande l'assistance de vos ferventes prières et vos conseils, que je prendrai comme un ordre du ciel.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre.

LE MEME AU MEME.

Ile à la Crosse, 3 juin 1846.

LE Seigneur a voulu éprouver la fidélité de son serviteur par l'humiliation. Depuis plus de deux mois que je suis en marche, je n'ai pu que me rendre ici, c'est-à-dire que j'ai marché pendant deux mois pour parcourir un espace de douze journées, et encore mes chevaux amaigris et rendus se refusent à une marche ultérieure. Je ne trouve personne à instruire ici ; le bruit s'étant répandu que j'avais été assassiné par les Pieds-noirs, mes néophytes, après m'avoir attendu long-temps, se sont dispersés, et je suis dans la solitude. Ce contre-temps ne suffisait pas ; il me fallait des chagrins pour expier mes fautes ; la main de Dieu les a déversés sur mon pauvre cœur avec abondance : puissent-ils mériter à mes néophytes une plus large part des bénédictions célestes ! L'ennemi de tout bien a travaillé à son œuvre infernale pendant mon absence de ce poste. Un méchant homme, poussé par l'esprit du démon, a causé à mon cher troupeau des maux que je ne pourrai peut-être jamais guérir. Dans le cours de l'hiver, des Montagnais, en assez grand nombre, se rendirent jusqu'au *Fort de la Montée* (Carleton). Un homme que sa position devait mettre en garde contre toute tentative d'hostilité à l'égard des missionnaires catholiques, si la justice ne suffisait pour l'éclairer ; cet homme, dis-je, sans doute dans le délire de l'ivrognerie, voyant des croix et des chapelets au cou des sauvages, en prit occasion de leur dire tout ce que l'enfer pouvait lui inspirer de blasphèmes contre notre sainte religion. Et comme les blasphèmes ne suffisaient pas à sa haine fanatique, il eut recours à l'arme ordinaire de l'hérésie, la calomnie, contre les missionnaires. « Vous êtes bêtes, disait-il, vous Mon-
« tagnais, de prier et d'écouter M. Thibault, qui cherche
« à vous baptiser pour avoir une grosse pièce d'argent
« à chaque personne qu'il baptise. La prière n'est pas
« faite pour vous qui êtes noirs, mais pour ceux que
« Dieu a faits avec de la terre blanche. Vous allez
« tous faire pitié ; les maladies vont vous prendre ; vous
« allez mourir. Tous ceux qui sont baptisés vont être
« pris et emmenés à la guerre. M. Thibault se rit de

“ vous, et se vante de vous avoir dupés. Ne l'écoutez
“ donc plus, rejetez toutes vos mauvaises prières, parce
“ que vous allez mourir, etc.”

Ces noirceurs volent de bouche en bouche, comme un courant électrique ; et ce pauvre peuple, frappé de stupeur, est dans un état de trouble et d'anxiété que je ne puis dissiper, parce que mon arrivée trop tardive les a fait disperser. Ces horreurs trouvent d'autant plus à prendre racine dans les idées des sauvages qu'une maladie épidémique, qui règne parmi eux, a déjà fait plusieurs victimes. Ce misérable a depuis été rendre compte au souverain juge de ses actions : puisse-t-il avoir trouvé miséricorde ! Les Cris et les Sauteux, de leur côté, ont toujours quelques histoires calomnieuses à répandre, au loin comme au proche, contre la sainte doctrine. Ce sont de véritables enfants de Bélial qui vivent dans le mal comme dans leur élément naturel.

Ainsi je me trouve dans l'obligation pénible d'abandonner le projet que j'avais formé de me transporter jusqu'au premier fort de la rivière Mackenzie. Je n'ai point de guide ni d'interprète, et avec mes chevaux excédés, je n'arriverais pas à temps au rendez-vous fixé pour rencontrer les sauvages, et je me verrais comme ici, à chaque poste intermédiaire, dans une solitude qui dévore le cœur d'un missionnaire. Mon confrère, M. Laflèche, devant arriver ici bientôt, je vais lui laisser par écrit des renseignements qui l'aideront à réparer la brèche que l'ennemi du salut à faite à notre camp. Les Montagnais sont naturellement bons ; j'espère que l'impression causée par la calomnie dans leurs cœurs se dissipera avec l'aide du ciel. Je vais partir d'ici pour le lac Ste. Anne, et j'y passerai quelques jours avec mon confrère, M. Bourassa, qui se dévoue au salut de ses chers *Castors*, avec une ardeur que Dieu bénira par un succès complet. Nous retremperons nos forces spirituelles, afin de mieux combattre pour le Seigneur, et nous nous séparerons pour ne plus nous revoir qu'au retour d'un autre printemps.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. THIBAULT, Ptre.

LETTRE DE M. BOURASSA AU MEME.

Grande-Prairie, 10 décembre 1845.

Monseigneur,

La mission concertée entre M. Laflèche et moi, et approuvée par Votre Grandeur, étendra ses opérations sur un vaste théâtre : Dieu veuille nous aider à porter le poids du jour ! L'immense étendue de pays, connue sous le nom de *Nord-ouest de la Baie d'Hudson*, est clair-semée de forts ou petits villages, où s'assemblent, à diverses époques de l'année, les tribus nombreuses de différentes dénominations, tels que les *Castors*, les *Montagnais*, les *Cris*, les *Sauteux*, les *Esclaves*, les *Couteaux-jaunes*, etc. Cette dernière tribu habite la Montagne-Rocheuse, et s'unit aux autres pour demander l'instruction religieuse avec empressement, à l'exception, toutefois, d'une partie des Cris et des Sauteux, que l'ivrognerie et diverses pratiques de *médecine* et de jonglerie retiennent dans l'éloignement et même dans l'aversion de l'évangile.

Je partis, le 16 septembre, du lac Ste. Anne pour le lac des Esclaves, où j'arrivai le 4 octobre, en compagnie d'un M. MacDougall, dont les attentions bienveillantes m'ont singulièrement adouci les ennuis d'un si long voyage sur des berges. J'ai eu le bonheur de rencontrer, en cet endroit, un nombre considérable de sauvages et de métis, qui me témoignèrent beaucoup de respect et une reconnaissance infinie. J'y baptisai cinquante-deux enfants, et, après un court séjour de quatre journées employées aux exercices du saint ministère, je dus repartir pour le fort de la Grande-Prairie, sur la rivière *La Paix*. Un M. Butcher m'y accueillit avec cette urbanité qui distingue les employés de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Les sauvages, de leur côté, par leurs démonstrations extraordinaires, me firent penser à ma misère profonde. Faible instrument des miséricordes de Dieu, je voyais des nations accourir sur mon passage, et je me disais : " Il faut que Dieu soit bien puissant pour opérer son œuvre avec de si pauvres moyens." A mon arrivée, j'apercevais le mouvement

de la place : on courait avec empressement d'une tente à l'autre, et bientôt le rivage fut couvert d'une grande foule avide de contempler de près l'*homme de Dieu.* Il fallut bien me soumettre à l'étiquette de rigueur et donner une poignée de main à toute cette multitude, et essuyer des discours interminables, où chaque chef de famille étalait les sentiments de son cœur avec plus de sincérité que de littérature. C'était une fête inouïe dans leurs fastes, et la génération passée, du fond de ses sombres demeures, enviait le sort fortuné de la génération actuelle. Pauvres sauvages ! ils avaient bien raison, quant au fond. La lumière de l'évangile leur apparaissait pour la première fois : puisse-t-elle les initier aux bienfaits de la civilisation, autant toujours qu'ils en sont susceptibles, et surtout les guider sûrement dans la voie qui mène aux félicités éternelles ! Mais, grand Dieu ! nous avons à débrouiller un rude chaos. A Dieu seul appartient cette œuvre ; et déjà sa miséricorde se manifeste par l'ardeur incroyable qu'il inspire à cette population pour s'instruire des vérités saintes. Ces bons sauvages n'ont rien à manger, et cependant ils jeûnent afin de profiter de mon séjour au milieu d'eux. Plusieurs même, qui étaient partis pour aller à la recherche de subsistances, sont revenus sur leurs pas, à la nouvelle de mon arrivée à ce poste. Ils soupirent après la grâce du baptême. " Il y a long-temps, disent-ils, que nous faisons pitié. Nous avons été méchants, nous avons vécu comme des animaux ; maintenant que nous avons notre Père, nous voulons l'écouter et changer de vie." J'ai été plusieurs fois attendri jusqu'aux larmes, en voyant à mes pieds de pauvres vieillards à cheveux blancs me conjurer de leur faire la charité du baptême. J'ai pu administrer ce sacrement de régénération à 107 personnes, et Dieu, je l'espère, me prépare de plus grandes consolations à ma prochaine visite.

Ce pays est misérable et pauvre : il n'y a point de poisson, et les animaux y sont très rares. J'avais formé le projet de passer l'hiver dans les bois avec les sauvages, mais je n'ai pu le réaliser, faute d'interprète. Je voulais aussi prolonger mes explorations jusqu'au fort *Vermillon*, dans le haut de la rivière La Paix ; mais la Providence a mis encore des obstacles à ce plan, en me privant de tout moyen de subsistance et de transport. M. Butcher

m'offrant de passer l'hiver avec lui, j'accepte sa bienveillante proposition, et, au retour du printemps, je profiterai de l'occasion des berges de la Compagnie pour me rendre jusqu'au fort Vermillon.

Je suis avec un profond respect, etc.,

Jos. Bourassa, Ptre.

LE MEME AU MEME.

23 avril 1846.

Monseigneur,

Les circonstances ayant changé, je suis contraint de remettre à un temps plus éloigné la mission du fort Vermillon. Dans mes différents voyages durant l'hiver, j'ai vu des sauvages de la Montagne de roches, les *Isékénés*, qui m'ont prié d'aller leur annoncer la sainte nouvelle du salut. Ils éprouvaient une sorte de jalousie contre les autres nations de ce pays, qui ont reçu des instructions des missionnaires ; ils se croient délaissées et méprisés. Je leur ai promis que bientôt le Seigneur leur ferait miséricorde. Toutes les nations qui habitent ces régions nous reçoivent avec des transports de reconnaissance, et nous écoutent avec une docilité parfaite. Mais comment parler tant de langues ! Il faudrait en avoir le don. J'irai à la recherche de ces brebis perdues aussi loin qu'il me sera possible, afin de devancer l'erreur. Maintenant je suis en route pour le lac Ste. Anne, où je dois remplacer M. Thibault pendant le temps de sa mission à la rivière Mackenzie.

Je suis, etc.,

Jos. Bourassa, Ptre.

CES extraits vous donneront une idée des travaux pénibles et des courses lointaines des courageux collaborateurs que le Seigneur associe à mes fonctions apostoliques. Peu de pays au monde offre au zèle de l'homme de Dieu un aspect aussi rebutant, si on l'envisage dans ses qualités géologiques ; mais aussi il en est peu qui soit aussi fertile en consolations spirituelles. La distance à parcourir est immmense ; les voies de communication sont des sentiers imperceptibles à travers des montagnes, des prairies et des forêts sans limites ; les villages sont épars sur le bord d'un lac, d'une rivière, ou dans les profondeurs d'une forêt ; et souvent il faut franchir à pied une distance de dix à douze journées pour porter les secours spirituels à un nombre de familles très-limité. Il faut passer sa vie dans les privations, dans un isolement qui ne permet à l'esprit éclairé de communiquer ses pensées ou les sentiments intimes du cœur qu'à Dieu seul ; au milieu des sauvages dont les habitudes grossières, les mœurs rebutantes, la malpropreté révoltante n'inspirent que dégoût. Voilà le côté humain. Mais pour l'homme de Dieu ces misères disparaissent au souffle vivifiant des bénédictions célestes. Peut-on s'arrêter à ces inconvénients tout humains et tout matériels, lorsque l'âme est inondée d'un torrent de consolations divines ? lorsque la puissance de Dieu se manifeste visiblement, et que sa grâce opère des œuvres miraculeuses ? lors enfin que ces pauvres peuples, comme des brebis altérées, viennent en foule s'abreuver à longs traits aux sources pures et intarissables de la doctrine sacrée du Sauveur des âmes ? Non, jamais le ciel fut plus prodigue de ses douceurs ineffables qu'en faveur de ceux qui évangélisent les peuples. L'âme mondaine ne comprend pas ces vérités, parce qu'elle sert un autre maître. Qu'elle travaille pour la terre, nous n'envions point ses vanités.

Depuis le commencement de juillet, une maladie cruelle décime notre population déjà si restreinte ; peu de personnes peuvent se soustraire à ses atteintes : succédant à la rougeole qui avait aussi visité ces lieux, elle frappe les jeunes personnes plus que les adultes, et ses coups sont presque toujours mortels. C'est une dissenterie ou flux de sang, accompagné de douleurs déchirantes d'entrailles, qui emporte, en peu de temps, des

victimes nombreuses. Cette maladie affreuse étend même ses ravages dans toute l'immense contrée du Nord-Ouest. M. Thibault m'écrit de l'*Ile à la Crosse* qu'elle moissonne ses néophytes. M. Belcourt, que son zèle emporte à la suite d'une caravane de chasseurs, m'écrit du point où le 28e degré de longitude coupe le 101e degré de latitude, qu'à peine arrivé en ce lieu, il vit périr vingt-cinq personnes de cette cruelle maladie. Les malades étaient nombreux, et l'on n'y connaissait aucun remède. Pour comble d'infortune, la chasse manquait, et la disette joignait ses angoisses à celles de l'épidémie. Déjà l'on avait abattu quatre bœufs pris sur les voitures, et l'on n'avait point d'espérance de rencontrer bientôt les troupeaux ; de sorte que l'on s'attendait à de grandes privations. Les coups du présent seraient moins insupportables, si l'avenir nous offrait une perspective rassurante ; mais la plupart de ces chasseurs n'ont point semé avant leur départ : si la chasse leur fait défaut, la plus profonde misère les attend à leur retour. Nous ne leur épargnons pas cependant les avis ; mais un sauvage ne calcule point pour l'avenir ; le travail lui est insupportable ; la chasse est son unique élément, et cette ressource précaire, sur laquelle seule il met sa confiance, l'expose souvent à mourir de faim. Ce qui fait désespérer de l'avenir du pays, c'est que la jeunesse, dans ces courses aventureuses, s'élève sans instruction, adopte les mêmes goûts, et s'expose à mille dangers de démoralisation.

Je suis seul ici pour desservir les trois missions de St. Boniface, St. Paul et St. François-Xavier de la Prairie du Cheval-blanc. M. Belcourt, comme je l'ai dit plus haut, accompagne la brigade des chasseurs ; le Père Aubert est parti d'ici le 30 juin pour le lac et la rivière Winipick ; M. Laflèche et le Père Taché sont partis par le lac Winipick pour se rendre à l'Ile à la Crosse, où ils espèrent voir M. Thibault qu'ils ne rencontreront point. Je suis occupé sans interruption à visiter et administrer les malades, consoler les familles affligées, et enterrer les morts. L'épidémie s'est déclarée le 8 juillet, jour du départ de MM. Taché et Laflèche, et depuis ce jour, elle n'a pas cessé de moissonner notre jeunesse. J'ai enterré jusqu'à neuf cadavres en un jour, chose inouïe dans nos annales nécrologiques, et qui

jette l'épouvante dans tous les cœurs. Le mal, à l'heure qu'il est, commence à étendre ses ravages sur la classe des adultes; plnsieurs ne sont plus, d'autres en grand nombre se débattent contre les étreintes de la mort. Dieu, qui n'envoie ces maux que pour punir et sauver par une salutaire terreur, me soutiendra, j'espère, afin qu'aucun ne périsse sans avoir reçu les secours consolants de la religion. J'ai bien lieu de craindre que la maladie n'ait causé de grands ravages au loin, et surtout parmi les sauvages.

Je termine en exprimant l'espérance que les sources de la charité et de la bienveillance ne sont pas épuisées envers mes missions, dont les besoins augmentent rapidement. Quatre prêtres associés à mes travaux demeurent habituellement au milieu des sauvages. Il en faudra trois autres pour prendre soin des missions moins éloignées. J'ose donc attendre de la libéralité des conseils centraux de Lyon et de Paris une part dans la distribution annuelle des sommes qui leur sont confiées en faveur des missions du globe.

Je prie le Dieu des miséricordes de répandre ses bénédictions abondantes sur votre œuvre admirable et sur tous ceux qui s'y associent.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

✠ J. N. Ev. de Juliopolis,

Vic. apost. de la Baie d'Hudson.

LETTRE DE M. BELCOURT A MGR. L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

St. Paul, 6 août 1846.

MONSEIGNEUR,

AU moment où je me préparais à partir pour Wabassimong, avec le Père Aubert, au commencement de juin, les hommes que j'avais engagés pour le voyage tombèrent malades, l'un après l'autre, d'une dissenterie tellement redoutable que l'un d'entre eux perdit tous ses enfants au nombre de six. Bientôt cette maladie était devenue générale. Cependant le temps de la chasse était arrivé, et nos chasseurs, qui n'ont pas d'autre moyen de vivre que celui-là, étaient forcés de se mettre en marche pour la prairie avec leurs enfants malades. Chacun, en passant par ma mission, venait se confesser, les yeux baignés de larmes, dans l'appréhension où ils étaient de ne pas revenir de leur expédition. " Hélas ! " disaient-ils, que les infidèles sont heureux : deux " prêtres vont les visiter pour leur procurer la grâce du " salut, et nous, pauvres malheureux, nous allons " mourir sans sacrements, sans aucune parole de conso- " lation." Touché de leurs plaintes, je me hâtai d'aller en faire part à Mgr. de Juliopolis, et j'obtins de Sa Grandeur la permission de les accompagner.

Je me suis mis en route le 22 juin, et, après deux jours de marche, j'atteignis les chasseurs qui étaient partis les derniers. Ceux-ci dépêchèrent aussitôt un courier pour annoncer à ceux qui les devançaient la bonne nouvelle qu'un prêtre venait les rejoindre. Le surlendemain, j'étais avec tout mon monde, et la joie était générale. Depuis ce moment, je fus occupé, nuit et jour, auprès des malades pour leur administrer les secours temporels et spirituels dont ils avaient besoin : à peine me restait-il quelque temps, tous les soirs, pour faire le catéchisme à plus de cent enfants. Ce qui me fatigua davantage dans cette expédition, ce fut le manque de sommeil. Les malades voulaient m'avoir constamment auprès d'eux ; à toute heure de la nuit, on venait m'éveiller pour me conduire à leurs côtés : il en résultait

pour moi un tel accablement que dans la marche il m'arrivait de dormir sur mon cheval. La chaleur était intense ; il n'était pas rare que le thermomètre montât à 41 degrés de Réaumur. La divine Providence daigna cependant me favoriser de la plus heureuse santé durant tout le voyage.

La maladie retardant notre marche, les provisions nous manquèrent avant de rencontrer les animaux auxquels nous venions faire la guerre. On tuait de 7 à 8 gazelles et une centaine de canards par jour ; mais ce n'était pas le quart de ce qu'il fallait pour notre caravane composée d'environ mille âmes. Voyant que les malades souffraient de la faim, il fallut tuer quelques-uns des bœufs qui traînaient nos charrettes ; enfin, après quelques jours de privations, Dieu envoya à notre rencontre un petit troupeau de vaches dont pas une seule n'échappa à nos chasseurs, et l'on vit pour la première fois l'abondance dans le camp.

Cependant trois ou quatre personnes succombaient chaque jour sous l'influence de la maladie ; leur mort donnait beaucoup d'inquiétude aux survivants qui craignaient, avec quelque raison, d'éprouver le même sort. Les infidèles perdaient de leur fierté, et j'eus le bonheur d'en baptiser quatorze qui gagnèrent ainsi le Ciel sans combat ; car ils moururent presqu'aussitôt après avoir reçu le baptême. A cette époque, la maladie faisait d'autant plus de ravages que la provision de remèdes que j'avais apportée était épuisée : en un seul jour, j'avais inhumé huit personnes à la fois. Dès lors je conçus le projet de me rendre au fort des *Gros-ventres*, afin d'obtenir du bourgeois de ce fort quelques médecines pour mes pauvres malades.

Le 12 juillet, nous étions au *Grand-côteau*, c'est-à-dire à la hauteur des terres qui séparent les eaux tributaires de la Baie d'Hudson de celles qui vont se jeter dans le golfe du Mexique. Nous nous trouvions au milieu d'une troupe innombrable de bisons ; mais aussi nous étions dans le voisinage des Sioux, nos plus redoutables ennemis. Chaque soir, dans la crainte d'une surprise, nous formions avec les charrettes un retranchement d'environ 1500 pas de circuit, où nous nous ren-

fermions avec nos chevaux pendant la nuit. A un de ces campements, nous fûmes rejoints par un parti de guerre des Assiniboines, nos alliés, qui venaient d'être poursuivis vigoureusement par les Sioux. Ce fut un bonheur pour eux de nous rencontrer sur leur route, car je ne doute pas qu'ils n'eussent été entièrement défaits et littéralement hachés en pièces.

Nos chasseurs, au nombre de 132, étant dans le fort de leur ouvrage, et ne devant lever le camp que deux ou trois jours après, je résolus de mettre à exécution mon dessein de me rendre au fort des Gros-ventres bâti sur la rive gauche du Missouri, vers le point de rencontre du 48° 30' de latitude avec le 102° 20' de longitude. Je parcourus en huit heures la distance qui séparait notre campement de ce fort, par une chaleur accablante. Les Gros-ventres ont été long-temps en guerre avec les Sauteux, les Cris et les Assiniboines; mais depuis cinq ans ils ont fait alliance avec eux, plutôt par nécessité que par inclination : car la petite vérole ayant détruit à peu près les neuf dixièmes de leur nation, il leur devenait impossible de résister à leurs ennemis. Ils se sont unis avec les *Mandanes*, leurs alliés, et forment avec eux un village de 133 loges. Ces loges, enfoncées d'environ un pied dans la terre, sont formées par une charpente décagone dont le sommet est soutenu par quatre piliers, et recouvert, comme les côtés, de terre. Au haut est pratiqué une ouverture d'environ 2½ pieds carrés pour donner passage à la fumée qui s'échappe du foyer placé au milieu de la loge, et pour y introduire la lumière. A l'entrée se trouve une espèce de vestibule formée par une cloison, où l'on place les chevaux pendant l'hiver. L'enceinte étant d'environ 50 pieds de diamètre contient environ 4 ou 5 familles. Ce village m'a paru renfermer plus de 2000 âmes. Le nombre des hommes est bien petit comparé à celui des enfants, parce que tous les jours quelqu'un est surpris et massacré par les Sioux qui rôdent sans cesse dans le voisinage.

Les Gros-ventres sont généralement forts et robustes : plusieurs ont plus de six pieds de haut, et se présentent avec une certaine noblesse. Ils cultivent la terre qui leur fournit des récoltes abondantes de maïs ou blé d'Inde, ainsi qu'une espèce de petites citrouilles qu'à

mon arrivée les femmes étaient occupées à fendre par tranches et à enfiler dans de petites perches pour les faire sécher au soleil. Cette nation est la plus propre des nations sauvages que j'aie rencontrées jusqu'à ce jour. Les hommes et les femmes sont dans l'habitude de se baigner tous les jours : leur amour de la propreté s'étend à leurs habits, et se remarque dans leurs demeures où tout est rangé avec ordre. Ayant demandé à boire, on me servit de l'eau dans une corne de bélier, soigneusement lavée et très-bien ornée.

Je ne voulus pas quitter ces pauvres sauvages sans leur parler de religion. Pour cela, il fallut me servir d'un interprète ; car leur langue n'a rien qui se rapproche de celle des Sauteux et des Cris. Environ 100 hommes des principaux des deux nations étaient réunis dans la loge du premier chef : tous m'écoutèrent avec attention et applaudissement pendant deux heures que dura mon discours, traduit par l'interprète. Ensuite les premiers d'entr'eux me donnèrent leur réponse, après m'avoir préalablement donné la main. Je ne serais peut-être pas cru si je répétais tout ce qu'ils m'ont dit : on ne peut guères se former d'idée de l'influence que la grâce peut exercer sur des hommes qui n'en ont pas encore abusé. " Nous avons toujours cru que le soleil était le " maître de la vie, m'ont-ils dit en somme ; mais toi, " notre père, tu nous dis aujourd'hui des choses dont " nous n'avons jamais entendu parler. Tu es le premier " qui nous parle ainsi ; et ce que tu nous dis paraît si " vrai, si sage, que nous en sommes dès ce moment " persuadés. Nous n'ignorons pas la supériorité des " Français sur nous ; c'est pourquoi quand quelqu'un " d'eux nous a donné quelques bons avis, nous nous " sommes efforcés de les suivre. Si donc tu peux nous " obtenir le bonheur que tu nous fais désirer, si tu peux " nous faire venir un prêtre, nous lui donnerons chacun " un cheval ; il aura part à toutes nos chasses, et on lui " fera un généreux partage de nos récoltes. Nous " sommes des insensés, ainsi que nos enfants et nos " femmes : si l'on vient nous instruire, nous bâtirons " au milieu de nous une grande cabane où nous place- " rons notre père, pour qu'il nous apprenne à tous à être " sages ; nous ferons tout ce qu'il nous dira de faire."

Après ce discours, on commença à me combler de présents : je reçus un casque de guerre, objet très-précieux à leur estime, une espèce de chemise en cuir garni de porc-épic, une chaudière de leur façon, dont la solidité répond à celle de nos marmites, et qui en a un peu la forme sans en avoir la pesanteur. Votre Grandeur ne pourra s'empêcher de sourire quand elle saura que le casque, orné d'une longue queue en guise de panache, et flanqué de cornes de bœufs, me fut solennellement posé sur la tête, en présence de la nation qui semblait admirer ma nouvelle toilette. Quant à moi, je me prêtai de bonne grâce à cette grave cérémonie ; mais j'avoue qu'il m'aurait été bien difficile de garder mon sérieux si quelque ami eût été témoin de ma gloire.

Je baptisai ensuite les enfants des chefs qui étaient en bas âge, au nombre de douze ; j'allais procurer le même bonheur à plus de deux cents autres, lorsque mes compagnons de voyage, voyant que la nuit approchait, vinrent m'avertir qu'il fallait en profiter pour retourner vers nos chasseurs ; qu'on voyait des Sioux rôder autour du fort, et qu'on ne pouvait leur échapper qu'à la faveur des ténèbres. Je fus donc obligé de m'éloigner de ce pauvre peuple, en lui promettant de tout faire pour seconder ses bonnes dispositions. Le pays des Gros-ventres se trouvant sous la juridiction de Mgr. l'évêque de St. Louis, je me propose de me rendre auprès de ce prélat, l'année prochaine, en retournant au Canada, pour lui exposer les besoins de cette intéressante tribu.

La poligamie est rare parmi ces bons sauvages ; mais ils ne se gênent pas de laisser là leur femme, si elle ne leur plaît pas, pour en prendre une autre. Ils sont superstitieux à l'excès ; ils font des sacrifices, et se soumettent à d'affreuses pénitences : on en voit se trancher les bras et les cuisses, et y faire des plaies qui laissent des cicatrices de dix à douze pouces de long. D'autres introduisent des lames de couteau sous la peau de leurs épaules, et après avoir passé dans l'ouverture des cordes au bout desquelles sont attachés les os desséchés de sept à huit têtes de bœuf, on les voit traîner ce lourd fardeau, en chantant et en pleurant ; tout cela pour se rendre propice le Maître de la vie, et obtenir qu'ils soient heureux dans la guerre. Plusieurs se coupent une jointure des doigts à la mort de chacun de leurs enfants.

Hélas ! Monseigneur, que le cœur est touché de compassion, quand on voit de ses yeux ces infortunées victimes de leurs superstitions ! Que ne feraient pas pour la vérité, si elle leur était connue, des hommes disposés à faire de pareils sacrifices ! Cette idée que la pénitence est propre à toucher le Maître de la vie, et qui est plus ou moins vive chez les différentes nations que j'ai visitées, ne suffit-elle pas pour confondre les sectateurs de l'hérésie, qui regardent comme inutiles les œuvres de mortification. Telle était ma compassion pour ces malheureux sauvages, que je me serais fixé au milieu d'eux avec plaisir, si j'en avais eu la mission.

Le bourgeois du poste étant absent, le commis, M. Bruguier, jeune Canadien de l'Assomption (diocèse de Montréal), qui m'avait accueilli avec beaucoup de politesse, me fit une part du peu de médecines qu'il avait à sa disposition, et je repartis escorté d'une quinzaine de guerriers. Après avoir marché jusqu'à minuit, nous nous couchâmes au fond d'un ravin, près d'une petite rivière, tenant nos chevaux et nos armes auprès de nous, dans la crainte d'être surpris par les Sioux. Au point du jour, nous remontâmes à cheval, et en huit heures nous étions rendus à notre camp.

Pendant mon expédition à la suite des chasseurs, j'ai pu célébrer tous les jours le saint sacrifice. Tous les dimanches il y avait grand'messe, accompagnée d'une instruction dans la langue du pays. C'était un spectacle attendrissant que de voir ce pauvre peuple, tantôt assis, tantôt à genoux sur l'herbe, fesant retentir les airs du chant de miséricorde ***Kyrie, eleison***, ou du chant glorieux ***Gloria in excelsis Deo.*** Le démon, qui règne ordinairement dans ces vastes prairies, ne devait-il pas frémir de rage en voyant la piété de ces enfants de l'Eglise ? Chaque dimanche, 20 à 30 personnes approchaient avec ferveur de la table sainte.

Cependant, voyant que la maladie cessait peu à peu d'exercer ses ravages dans notre caravane, et craignant que Mgr. de Juliopolis, qui devait être demeuré seul à la Fourche, ne pût suffire à la visite des malades, je partis le 29 juillet pour aller prêter, au besoin, mainforte à Sa Grandeur. Le 2 août, j'étais à la Fourche,

où le Père Aubert était arrivé, depuis trois jours, de sa mission à Wabassimong. Son retour fut très-heureux pour Mgr. de Juliopolis qui avait besoin de son secours pour ne pas succomber sous le fardeau. En effet, la maladie régnante semble avoir sévi plus que partout ailleurs à ce poste principal de la colonie.

Maintenant revenu à St. Paul, je vais continuer à copier mon dictionnaire, espérant pouvoir le remettre en bonne condition à ceux qui doivent me remplacer, avant que je ne me mette en route pour le Canada. . . . . .
. . . .

J'ai l'honneur d'être, etc.,

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

MISSION D'ABBITIBBI.

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHERE A MGR. L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

Longueuil, 15 octobre 1846.

Monseigneur,

Le vif intérêt que Votre Grandeur a toujours porté à ma chère mission d'Abbitibbi, la pressante invitation qu'elle a daigné me faire, à diverses reprises, de la mettre au courant de ce qui se passe dans ces contrées lointaines, étaient deux motifs bien suffisants pour me faire saisir la première occasion de lui donner des détails circonstanciés sur l'état actuel de cette mission, quand d'ailleurs je n'y aurais pas été poussé par le désir de faire connaître au premier pasteur de ce vaste diocèse que ses ouailles les plus isolées et les moins instruites s'efforcent aussi de correspondre à sa tendre sollicitude.

Le 30 avril dernier, deux jours avant mon départ, je reçus la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire,

dans laquelle vous me recommandiez d'aviser aux moyens nécessaires pour l'érection d'une chapelle, projetée depuis plusieurs années, dans le fort d'Abbitibbi. C'est ce que je me suis empressé de faire, Monseigneur. J'ai aussitôt équipé deux canots : l'un, chargé de vivres et monté par six hommes, devait me transporter dans les divers postes que j'avais à évangéliser ; l'autre, chargé d'outils et de ferrures, était conduit par cinq hommes qui devaient aller incessamment travailler à la dite chapelle. Comme ce dernier canot, qui n'avait que trois brasses, se trouvait chargé d'un poids trop lourd, il faillit plusieurs fois être submergé par les vagues avant d'atteindre le *Grand-Calumet*, où nous dûmes nous en procurer un plus en état de faire ce périlleux trajet. Ce fut le Père Clément, jeune prêtre canadien entré depuis dix-huit mois dans notre société, qui me fut adjoint : nous n'avons été ensemble que jusqu'à *Témiscaming*. Comme je devais passer une vingtaine de jours dans ce poste, pour y faire la mission, il fallut nous séparer ; il était urgent qu'il accompagnât les hommes qui devaient travailler à la chapelle. Durant les trois mois que je mis encore à parcourir mes diverses stations, nous n'avons pu camper qu'une seule fois ensemble ; ce fut en allant à Abbitibbi que je le rencontrai s'en retournant avec ses hommes, n'ayant plus de bois pour faire travailler, bien qu'il restât beaucoup à faire dans l'intérieur de la chapelle. Quand ils y étaient arrivés, ils l'avaient trouvée dressée, mais non couverte, le bois manquant pour le bardeau. On est parvenu à s'en procurer non sans beaucoup de peine, tant est chétif le bois de ces contrées. Elle n'a que 35 pieds sur 25 ; il la faudrait pour le moins une fois aussi grande, pour contenir une population qui, toute réunie, doit excéder 450 âmes. Mais nous avons du moins un abri pour les exercices de la mission. La première fois qu'un homme de Dieu, l'aimable M. de Bellefeuille, dont la mémoire est en bénédiction chez tous ceux qui l'ont connu, parut dans ces contrées, il y arbora à la vérité l'étendard du salut, mais jusqu'ici il manquait un lieu convenable pour la célébration des divins mystères et pour l'instruction des sauvages. Aujourd'hui, grâce à la générosité des honorables MM. de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, l'avant-dernier hiver, avaient eu la bonté d'envoyer leurs engagés chercher, bien avant dans les forêts, du bois propre à bâtir, le couper,

l'équarrir et le faire traîner par des chiens jusqu'au bord du lac à travers mille difficultés, un modeste temple est enfin élevé au Dieu des nations dans ces lieux où naguères l'esprit infernal régnait en souverain. Le sang de l'Agneau pacificateur a coulé dans ces contrées où, il y a peu d'années, l'ennemi de tout bien armait l'enfant contre ses parents, la sœur contre le frère, et l'oncle contre la nièce. Oui, Monseigneur, trois hivers se sont à peine écoulés depuis qu'une malheureuse fille a égorgé, durant leur sommeil, son père, sa mère, trois sœurs et deux frères. On avait cru d'abord qu'elle était atteinte d'aliénation mentale, mais j'ai appris, cette année, de la bouche de son propre frère, le seul de toute la famille échappé à cette horrible boucherie, que c'était pour se venger d'avoir été contrariée par ses parents dans sa mauvaise conduite. Ils étaient tous infidèles ! Poursuivie aussitôt par son oncle comme une bête féroce, elle fut prise, garottée, torturée et fusillée avec un sang-froid et une barbarie que je ne puis rendre. Mais le même oncle, naguères si farouche et si redouté des autres, étant d'une force athlétique, est aujourd'hui doux comme un agneau ; jour et nuit, il pleure son crime, crime dont les circonstances nous paraîtront cependant bien atténuantes, si nous examinons le temps, les lieux et les personnes. Bien des fois depuis il m'a fallu consoler et encourager cet homme ; bien des fois depuis, en le voyant, non-seulement accomplir, avec une admirable docilité, les pénitences qu'on avait cru devoir lui donner pour réparer le scandale, mais en demander de plus sévères encore, je me suis dit à moi-même : Quelle autre qu'une religion divine pourrait en si peu de temps opérer un si merveilleux changement ! . . . . . Mais je reviendrai sur ma chère mission d'Abbitibbi, j'aurai encore à vous exposer, Monseigneur, quelques traits intéressants qui s'y sont passés. Je crois devoir auparavant dire quelques mots touchant celles qui l'ont précédée ; *car il est bon de taire les secrets du roi, mais il est glorieux de révéler et de publier les œuvres de Dieu* (Tobie, 12.).

Comme j'étais monté, cette année, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, vu la précocité du printemps, je trouvai à peu près tous les sauvages de Témiscaming réunis au poste et m'attendant avec impatience. Bien que la joie, que leur causa l'arrivée des *robes noires*, parut sur tous

les visages, il y eut néanmoins une trentaine de chasseurs qui la manifestèrent davantage ; c'étaient des jeunes gens presque tous baptisés depuis plusieurs années, et fervents chrétiens. Ils devaient partir dans six jours pour la Baie d'Hudson, où chaque printemps ils portent les pelleteries : ordinairement ils sont déjà partis lors de l'arrivée des missionnaires. J'avais à peine mis pied à terre qu'ils vinrent tous me saluer, même les infidèles, et me dirent : " Nous ne pouvons t'exprimer, " mon père, combien grande est notre joie de te voir ici. " Nous appréhendions encore d'être obligés de partir " pour le grand liquide (la mer) avant ton arrivée ; " mais nous remercions le Grand-Esprit de t'avoir envoyé vers nous avant le départ. Nous ne partirons " que dans six jours ; tu auras le temps de purifier nos " âmes (confesser)." Dès ce moment, ils s'occupèrent presque exclusivement de l'affaire de leur salut. Constamment à la chapelle ou profitant du moment où j'allais prendre un peu de repos, ils venaient me demander des avis pour les prémunir contre les occasions : sur le point de s'embarquer, ils vinrent tous me remercier de mes soins, me promirent d'être toujours fidèles à leurs bonnes résolutions, puis, se prosternant sur le visage, ils reçurent ma dernière bénédiction, et partirent. La joie était dans leurs cœurs, et pourtant ils répandaient des larmes : le bourgeois lui-même, M. Seevright, qui a eu pour moi tous les égards possibles, parut content de me voir arriver avant le départ de ces voyageurs. Il a appris, par expérience, qu'il peut plutôt compter sur des sauvages craignant Dieu que sur les autres. Il m'engagea à me rendre chaque année de très-bonne heure au poste.

Cette chrétienté est toujours fervente ; depuis deux ans l'ivrognerie en est complètement bannie, et la danse depuis un an ; avec ces deux désordres ont disparu plusieurs autres qui n'en sont que la suite. Le démon n'y dort cependant pas plus qu'ailleurs ; là aussi, *comme un lion rugissant, il cherche sa proie*, et quelques-uns sont tombés. Mais, je dois le dire, s'ils ont outragé Dieu, ils l'ont apaisé par la vivacité de leur repentir, et leur docilité à faire la pénitence publique à laquelle ils furent soumis édifia encore plus leurs frères que leur chute ne les avait scandalisés.

Le jour même de mon arrivée à ce poste, on vint m'avertir qu'un sauvage infidèle était dangereusement malade ; j'y courus aussitôt. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je reconnus dans ce moribond le fils de cette vieille ivrognesse dont je vous avais raconté la fin tragique dans mon rapport de l'année dernière. Je le trouvai gisant précisément à la même place où le malheureux avait, un an auparavant, laissé mourir sa mère sans aucun secours. Son état avait quelque chose de plus effrayant encore que celui de sa mère : jamais je n'avais vu de spectacle plus hideux ; cependant plus heureux qu'elle, il a eu le bonheur de rentrer en grâce avec Dieu et de mourir en prédestiné. A la première question que je lui fis sur ce qu'il pensait de notre sainte religion, il me dit d'abord qu'il ne pensait rien. Après un moment de silence, se tournant vers un Canadien qui m'accompagnait et qui comprenait le sauvage, il lui dit, avec un rire sardonique, qu'il pensait que la religion des ***robes noires*** était une ***jonglerie***, et les ***robes noires*** des ***jongleurs***. J'étais désolé, je voyais que cet infortuné n'avait que très-peu de temps à vivre, et pourtant il était bien loin de se montrer digne de la grâce du baptême. Je redouble mes visites et mes prières ; Dieu, le Père des miséricordes, les entendit ou plutôt se laissa toucher à la vue du sang adorable de son Fils que je lui offris à cette fin. Le lendemain, après la messe, je fus le voir ; c'était la quatrième visite que je lui faisais. Il me vint en pensée de visiter sa plaie ; il me la découvre. . . . Ciel ! quel hideux spectacle ! je faillis tomber à la renverse. Un horrible chancre lui avait rongé toute la chair du pied et de la jambe, et il s'en exhalait une odeur telle qu'on n'avait pas voulu qu'il campât avec les autres. Une mousse grisâtre et rude, telle que la produit un pays rocailleux et aride, était la seule charpie dont il fît usage. Je nettoyai la plaie de mon mieux, et lui mis des compresses qui parurent le soulager. Mon attention pour lui le toucha cette fois ; il m'en témoigna de la reconnaissance. Dès ce moment, il se montra tout-à-fait docile à ce que je lui disais ; et cet homme, qui, il n'y a que quelques instants, montrait tant d'antipathie pour la religion, se plaignait maintenant de ne pas avoir été instruit plus tôt, de n'avoir personne pour lui parler de ce Grand-Esprit dont je lui racontais tant de merveilles, et me priait de venir le voir plus souvent. Mes occupa-

tions multipliées ne me permettant pas d'aller le voir aussi souvent que nous l'eussions désiré l'un et l'autre, j'avais soin de lui envoyer un pieux néophyte pour l'instruire, recommandant à ce dernier de m'avertir dès qu'il verrait le danger plus grand. Le lendemain, tandis que j'étais à faire une instruction dans la chapelle, on vint, en toute hâte, me dire que notre malade paraissait toucher à sa fin. J'y vole aussitôt, et le trouve dans un état de grande faiblesse. Je l'appelle, lui demande s'il me reconnaît; il tourne vers moi des yeux presque éteints, veut parler, et la parole expire sur ses lèvres. Je lui présente mon crucifix, il le baise avec affection, et, d'une main défaillante, s'efforce de faire le signe de la croix. Je n'avais pas à hésiter; l'ardeur de sa foi était encore plus évidente que le danger n'était imminent. Il n'y avait qu'un pas de sa couche au fleuve; je le baptisai. A peine l'eau régénératrice eut-elle touché le front du mourant qu'aussitôt, poussant un soupir, comme un homme qui revient d'un long épuisement, il se trouve soulagé. Dès cet instant il parut aller de mieux en mieux; il en bénit le Seigneur, sans toutefois se faire illusion sur son état. " Que je suis content d'avoir été " arrosé de l'eau de la prière, me dit-il, dès qu'il put " parler; merci au Grand-Esprit de ce qu'il a eu pitié " de moi. Je sens bien que je ne relèverai pas de cette " maladie, mais j'offre ma vie au Grand-Esprit; tant " que je vivrai, je veux l'aimer et détester ma mauvaise " vie. Hélas! mon père, je me suis tout étourdi la " tête par la liqueur de feu (rhum); tant que je vivrai " je ne boirai plus." Il s'attendrissait chaque fois que, lui montrant mon crucifix, je lui expliquais quelques-uns des points de la passion; alors il paraissait oublier ses douleurs, quoiqu'elles fussent des plus cuisantes. Depuis son baptême je ne l'entendis pas une seule fois se plaindre de ses maux. Lui demandant un jour s'il souffrait toujours beaucoup, il me répondit: " J'ai bien " mérité ce que je souffre, moi, je me suis tant enivré." Je lui avais donné un petit crucifix avec une médaille miraculeuse; il suspendit la croix à la barre de son canot qui lui servait d'abri, afin d'avoir constamment sous les yeux l'image d'un Dieu souffrant: pour l'image de Marie, il la mit à son cou, et, vingt fois le jour, il la portait à sa bouche. Chaque fois que j'allais lui rendre visite, un sourire de joie venait effleurer ses lèvres livides: "Merci,

" mon père, me disait-il, du bien que tu m'as fait ; je ne " suis content que depuis que tu m'as arrosé de l'eau de " la religion, et fait connaître la sainte prière du Grand-" Esprit. J'ai bien vu quelquefois un soi-disant *robe* " *noire* (*mekate wikonaie-kaze*), mais je n'avais pas " de confiance en lui, il avait une femme (c'était un " ministre). . . . ." Telles étaient les bonnes dispositions dans lesquelles je le laissai en quittant Témiscaming. J'appris plus tard, de la bouche d'un témoin oculaire, qu'il avait rendu son âme à Dieu, deux jours après mon départ, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

Si je suis entré dans un trop grand détail sur cet homme, Monseigneur, je vous supplie de me le pardonner ; ç'a été comme malgré moi. De pareils traits feraient oublier au missionnaire des fatigues mille fois plus grandes que celles qu'il endure ordinairement. Bien des fois depuis, pensant à cette âme naguères si endurcie et aujourd'hui prédestinée, je me suis écrié, en bénissant le Seigneur : Oh ! *non abreviata est manus Dei.*

Absorbé, comme je l'étais, par les confessions et les instructions générales, je n'eusse probablement pu baptiser personne à Témiscaming, si je n'avais eu l'aide d'un jeune et pieux métis du *Lac des Deux-Montagnes*, qui, possédant parfaitement les deux langues, faisait, chaque jour, le catéchisme aux infidèles ; ce qui fit que j'en baptisai quatre pendant la mission, et que j'en admis cinq au catéchuménat. Ces derniers firent tant d'efforts, durant mon séjour dans les autres postes, pour se faire instruire par les autres néophytes, que je pus, à mon retour, les admettre au nombre des enfants de l'Eglise. Parmi les cinq se trouvait un vieil ivrogne, qui avait eu les quatre sœurs pour femmes. La mort lui en avait enlevé une ; mais il y avait plus d'un an que le désir du baptême lui en avait fait renvoyer deux autres et renoncer à l'ivrognerie. Celle qu'il avait retenue pour femme eut le bonheur d'être baptisée aussi, et le lendemain je bénis leur union.

Comme j'avais été obligé de donner mon guide au Père Clément pour se rendre à Abbitibbi, je fus obligé de m'en procurer un autre pour me conduire au lac *La*

Barrière. Celui à qui je m'adressai était chrétien, père de six enfants également chrétiens, mais sa femme était encore infidèle. Bien qu'il fût très-joyeux de voyager avec un missionnaire, il exigea cependant une condition qui fait honneur à sa foi. "Mon père, me dit-il, grande " a été ma joie, quand tu m'as demandé pour te con- " duire ; il est cependant une chose qui me ferait plus de " plaisir encore, si tu voulais me l'accorder ; écoute : " tu sais que ma compagne est du nombre de ceux qui " ne prient pas encore ; elle a du chagrin, étant au " milieu d'une famille toute chrétienne. Cependant, " comme elle est timide et qu'elle a de la peine à parler, " elle ne te répondra jamais bien dans la sainte cabane, " quoiqu'elle soit aussi instruite que les autres : car, " vois-tu, c'est que moi je lui ai appris à réciter les " prières. Quand elle a su que je devais t'accompagner : " Demande à la *robe noire* s'il veut me permettre de le " suivre pendant quelques journées, m'a-t-elle dit ; étant " seule j'aurai moins de crainte ; il m'instruira, et peut- " être que je pourrai aussi être arrosée de l'eau de la " prière. C'est ainsi qu'elle m'a dit ma compagne." Une demande si juste et si conforme à la sainte entreprise qui m'est confiée, ne pouvait éprouver un refus de ma part ; aussi, par une réponse affirmative, je mis cette intéressante famille au comble de la joie.

Au-dessus du lac Témiscaming se trouve une série de portages longs et mauvais pour la plupart ; on met ordinairement de deux à trois journées pour les franchir. Or, tandis que mes hommes faisaient *portage*, je disposais la bonne catéchumène au baptême, et trois de ses enfants à la première communion. Elle nous suivit encore deux jours ; mais trois de ses enfants tout petits ne lui permettant pas de venir plus loin, elle se résolut de nous attendre, à notre retour du grand lac, sur le chemin d'Abbitibbi. Je lui assignai l'époque où je comptais m'y rendre ; mais le grand nombre de sauvages que j'avais rencontrés et l'intempérie de l'air ayant retardé notre arrivée de deux jours, elle crut que nous étions passés ; s'imaginant donc aller après nous, elle s'embarque avec ses six enfants, s'égare et parcourt, pendant trois jours, des lacs inconnus. Heureusement pour elle qu'étant nous-mêmes arrivés dans ces parages, nous rencontrâmes des canards sur lesquels nous tirâmes ; elle

entendit les coups de fusil, et vint nous rejoindre, épuisée par la faim et l'inquiétude, mais ayant toujours un désir ardent du baptême, qu'elle eut le bonheur de recevoir avant de nous quitter.

Il est des jours qui, humainement parlant, semblent être faits pour contrarier. Comme après la mission de Témiscaming, j'étais allé au grand lac, ainsi que je l'ai dit, pour donner aux ouvriers le temps d'achever la chapelle d'Abbitibbi, il me tardait beaucoup d'arriver dans ce poste. Je savais qu'un grand nombre de sauvages m'y attendaient avec impatience ; et voilà que, quelques heures après que la femme dont je viens de parler nous eût rejoints, nous nous égarâmes nous-mêmes, et fûmes obligés de revenir bien loin sur nos pas ; puis nous eûmes constamment de la pluie. A quelque distance du fort, nous rencontrâmes bon nombre de sauvages qui, lassés de nous attendre et mourants de faim, se répandaient dans les lacs circonvoisins pour tendre leurs filets. " Où allez-vous donc, mes enfants, demandai-je ? "
" Mon père, me répondirent-ils, nous t'avons attendu
" bien long-temps ; mais voyant que nos petites provi-
" sions étaient épuisées, et que nous ne prenions plus
" de poisson, nous sommes partis quoiqu'à regret. Nous
" nous sommes dirigés de ce côté-ci, pensant que nous
" pourrions te voir." Plusieurs se mirent aussitôt à me suivre ; les autres me promirent de revenir le lendemain, dès qu'ils auraient pris quelques poissons. Il y en avait encore un certain nombre au fort, qui se disposaient à partir comme les autres ; ils avaient déjà mis leurs canots à l'eau : dès qu'ils aperçurent notre pavillon, la joie renaquit dans leurs âmes, et ils s'empressèrent de redresser leurs cabanes. Plusieurs d'entre eux se répandirent bientôt dans les environs, pour avertir ceux qui étaient partis que la *robe noire* était enfin arrivée : il y en eut qui firent jusqu'à quatre journées de marche pour cela. J'avais, cette fois, un modeste abri ; je me mis aussitôt à l'ouvrage ; je fis quatorze jours de mission, et, durant les dix derniers jours, la chapelle fut constamment pleine de monde. Ils n'étaient pas moins joyeux que moi de voir qu'enfin eux aussi possédaient une *sainte cabane.* Je n'eus pas de peine à leur faire concevoir un grand respect pour le lieu saint, et rien n'est plus édifiant que de voir comment cette

petite communauté, dont la majeure partie est encore infidèle, se tient à l'église. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; ils ne tournent jamais la tête : l'exercice fini, pas une femme ne se lève que tous les hommes ne soient sortis. C'est, au reste, ce qui se pratique au lac des Deux-Montagnes. Ils sont transportés de joie quand nous leur disons que les gardiens de la prière (les évêques) pensent à eux, prient pour eux, ainsi que les priants des grands villages de Québec et de Montréal ; que ce sont les gardiens de la prière qui leur envoient des *robes noires ;* que ce sont tous les priants, même ceux qui sont au-delà du *grand liquide*, qui donnent l'argent pour faire bâtir la *sainte cabane* et pour acheter la nourriture et le canot de la *robe noire*, etc. " Ils sont bien bons les gardiens de la prière, me dit un " jour un vieillard encore infidèle ; ils sont bien bons " les priants ; mais je veux te demander une chose, " écoute : tu nous as dit que les priants qui sont au-delà " du grand liquide pensaient à nous. Est-ce qu'ils " savent où nous sommes ?—Pourquoi ne le sauraient-ils " point ? je le savais bien moi-même, puisque je suis " venu vous visiter.—Mais est-ce que, toi aussi, tu as " traversé le grand liquide ?—Oui, mes enfants, je l'ai " traversé par rapport à vous ; je souffrirai peut-être, " n'importe ; je veux aller enseigner aux vrais hommes " (*anichinabewak*) la sainte prière du Grand-Manitou. " C'était ainsi que je pensais en quittant ma terre et en " embrassant ma mère, et ma mère pleurait." A ces mots de mère, plusieurs voix s'écrièrent à la fois : " Quoi ! tu as une mère ; elle vit, elle habite au-delà du " grand liquide, elle pleure, et tu l'as quittée ? Tu ne " l'aimes pas.—Mes chers enfants, tout ce que je pour- " rais vous dire ne serait pas capable de vous faire com- " prendre l'amour que j'ai pour ma mère ; je l'aime plus " que ma vie ; mais j'aime encore mieux vos âmes." Et, saisissant mon crucifix, je leur expliquai de mon mieux les mystères de notre rédemption ; puis j'ajoutai : " Je ne verrai plus ma mère ici sur la terre, mais je la " verrai dans le ciel, et je suis venu pour vous y con- " duire : faites seulement ce que je vous enseigne." Cette conversation, Monseigneur, que je viens de vous citer mot à mot, s'engagea à l'entrée d'une cabane où il y avait beaucoup de monde ; elle produisit un grand effet sur les chrétiens et même sur les infidèles. L'idée seule

que j'avais quitté ma mère pour eux me rendit plus cher à leurs yeux, et, comme celui qui sonde les cœurs et qui doit me juger sait que je ne regrette pas mon sacrifice, je m'en suis quelquefois servi depuis pour émouvoir certaines âmes endurcies.

On voit des personnes qui croient qu'il y a moins de tendresse naturelle chez nos chers Indiens que parmi les peuples civilisés ; quant à moi, j'ai cru remarquer le contraire. Les mères m'y ont paru, en quelque sorte, plus véritablement mères : jamais on ne les a vues livrer le fruit de leurs entrailles à des soins étrangers ; elles ne frappent point leurs enfants, et c'est plutôt par amour que par faiblesse ; aussi les enfants sont-ils sincèrement attachés à leurs mères ; en voici une preuve. Je désirais beaucoup trouver un enfant intelligent pour en faire un catéchiste et pour m'apprendre les mots qui diffèrent de l'algonquin ; j'en trouvai un, âgé de neuf ans, qui me parut propre à cela. La première proposition que j'en fis à ses parents et à lui fut accueillie avec joie ; mais, le moment du départ étant arrivé, l'enfant s'attacha au cou de sa mère ; celle-ci le serrait avec une espèce de convulsion, en le baignant de ses larmes. Toutes mes promesses furent inutiles ; il fallut renoncer à l'espoir de l'emmener.

Durant les 14 jours que j'ai passés à Abbitibbi, j'ai pu instruire et baptiser dix adultes, et, si la disette de vivres ne m'avait contraint de partir, plusieurs autres auraient pu recevoir la même faveur. Le Seigneur, cependant, a plus d'une fois daigné récompenser la grande foi de ces bons sauvages d'une manière sensible. Plusieurs m'ont avoué qu'ils avaient pris suffisamment du poisson depuis que la mission était commencée. Un soir (c'était la huitième journée que je passais avec eux), un homme m'aborde tout affligé, et me dit : " Mon père, il y a
" deux mois que nous t'attendons ici ; nous avons sou-
" vent tendu notre filet sans prendre un seul poisson, et
" nous jeûnions tous cette journée-là. Le désir que
" nous avions, moi et ma femme, de te voir, nous faisait
" oublier la faim ; mais c'était mes enfants qui me fai-
" saient le plus de peine. Enfin tu es venu, tu as
" purifié nos âmes ; le Grand-Esprit nous a pris en
" pitié, nous l'en remercions. Il nous eût été bien doux

" de demeurer ici jusqu'à ton départ; cependant, si, " cette nuit, nous ne prenons pas de poisson, nous " serons obligés de partir demain." Cet aveu si simple avait quelque chose de sublime et d'affligeant pour moi. Ce jeune chrétien était, ainsi que son épouse, le modèle des autres et l'aide du missionnaire : fameux ivrogne autrefois, il y a trois ans qu'il n'a pas goûté de rhum, et, grâce à son zèle, plusieurs de ses compatriotes ont pu être baptisés. Il les instruit partout où il les trouve ; connu de tous pour un fervent chrétien, on l'écoute plus volontiers qu'aucun autre, cet autre fût-il plus instruit que lui. Deux de ses frères, encore païens et poligames, sont l'objet constant de sa sollicitude ; il ne cesse de les exhorter et de prier pour eux. Manquant moi-même de vivres, je ne pouvais le retenir ; espérant néanmoins que le Seigneur aurait égard à l'ardeur de sa foi : " Vas, mon fils, lui dis-je, vas tendre tes filets ; " puisse le Grand-Esprit te favoriser cette nuit ! Prie " aussi notre bonne mère Marie." " Merci, mon père :" et le voilà qui part. Le lendemain, passant près de sa loge, il vint tout joyeux à ma rencontre : " Vois, mon " père, me dit-il, comme j'ai été heureux cette nuit ; " et il me montra une quinzaine de beaux poissons blancs. Il ne parla plus de s'en aller, et, le jour de mon départ, il m'assura qu'il n'avait pas souffert la faim depuis. Sa dévotion envers la sainte Vierge est vraiment touchante ; il me pria de le recevoir du scapulaire, ainsi que son épouse, avant de les quitter.

Vouloir civiliser les sauvages à la manière des Européens, a dit, il y a quelque temps, un homme de Dieu, c'est presque vouloir changer la couleur de leur peau ; c'est vouloir l'impossible. Cela est très-vrai ; l'expérience de plusieurs siècles le démontre assez. On peut les civiliser jusqu'à un certain point par le christianisme ; mais éloignons-les des blancs, et nous serons assurés d'en faire de bons chrétiens. La peuplade d'Abbitibbi en est une preuve : cette chrétienté naissante fait déjà la consolation du missionnaire par sa piété tendre et pure ; là le Seigneur a des âmes d'élite, heureuses de vivre isolées d'un contact, hélas ! trop souvent contagieux pour elles. A cette intéressante famille dont je viens de parler, je pourrais en joindre plusieurs autres dont j'ai admiré la tendre piété ; une jeune personne surtout m'a étonné par

sa délicatesse de conscience. Je crois, Monseigneur, ne pouvoir me dispenser de vous en dire un mot. Ce fut l'année dernière que je la vis pour la première fois ; son air de candeur et de modestie me frappa. Lui demandant son nom, elle me dit qu'elle s'appelait Marie, et, en prononçant cet auguste nom, elle baisa avec affection une médaille miraculeuse qu'elle portait à son cou. Je la questionnai sur les principaux mystères de notre foi et sur la divine eucharistie ; elle me répondit sans hésiter. Je lui demandai si elle ne désirait pas beaucoup de communier ; elle me dit qu'elle en était trop indigne. M'informant de sa conduite auprès des personnes de sa connaissance, voici la réponse qu'on me fit : " Marie *Kilei-Kiyiko-Koue* (la fille du grand jour) est, " pour ainsi dire, un ange ; c'est étonnant comme elle " prie ; elle aime le Grand-Esprit de tout son cœur ; " elle ne dit jamais de mal de personne : aussi tout le " monde l'aime. Il y a deux ans qu'elle est baptisée ; " elle instruit sa mère et ses deux sœurs." Je la disposai à la première communion pour le lendemain. Etant venue à la messe, elle ne cessa de pleurer, et au *Pater* elle sortit : la messe achevée, je la fis appeler ; lui ayant demandé pourquoi elle était sortie, elle me fit une réponse qui ne s'effacera jamais de mon esprit : " Je te " disais bien, mon père, que j'étais trop indigne de " recevoir notre maître Jésus ; toute la nuit j'ai pleuré ; " j'étais couchée dans la cabane de ma mère qui m'ayant " demandé le sujet de mes pleurs, je lui ai dit : Penses-" tu, ma mère, que je sois digne de recevoir Notre-" Seigneur.—Personne n'en est digne, m'a répondu " ma mère ; mais, si la *robe noire* t'a dit de le faire, il " faut lui obéir. (Sa mère n'est que catéchumène.)— " Je suis venue à la messe, et, pensant combien j'étais " indigne (*epite kwatisiân*), il m'a fallu faire une telle " violence pour ne pas pleurer tout haut que je me trou-" vais mal ; voilà pourquoi je suis sortie : " et elle sanglottait en me parlant de la sorte, et moi aussi il fallait me faire violence pour ne pas sanglotter, en voyant à mes pieds une âme aussi pure se pâmer de douleur. Elle communia le lendemain. Je l'ai vue cette année ; ses dispositions sont toujours les mêmes ; la bonté de son cœur répond parfaitement à la bonté de son âme : elle est le seul appui de sa vieille mère ; jour et nuit elle travaille pour la nourrir. J'ai cité ce trait tout au long,

Monseigneur, pour donner à Votre Grandeur une juste idée de la ferveur de mes chers Abbitibbites. Ils sont, à la vérité, plus durs à convertir que les autres peuplades dont je suis chargé ; mais, une fois chrétiens, leur ferveur est admirable. Sur la colline qui domine le fort et le lac, une croix fut plantée par le premier missionnaire qui parut au milieu d'eux ; mais jamais cette croix n'avait été visitée comme elle l'a été cette année. C'était un pélerinage continuel, un véritable lieu de dévotion ; j'ai eu occasion de l'observer de près, car, nonobstant les bienveillantes invitations de la part de M. Fraser d'aller prendre logement chez lui, j'avais cru devoir dresser ma tente au haut de la colline, pour être plus à portée des exercices de la mission, puisque c'est aussi là que la chapelle est bâtie. Depuis deux heures du matin jusqu'à onze heures du soir, de pieux néophytes, quelquefois même des infidèles, étaient agenouillés au pied de cette croix, priant, chantant, récitant leur chapelet, quelques-uns versant des larmes de douleur et d'amour. Vous connaissez mieux que je ne puis l'exprimer, Monseigneur, les diverses émotions qu'éprouve à cette vue le cœur d'un missionnaire. Bien des fois, du haut de cette colline, je portais des regards brûlants de désir sur ces immenses régions qui se déroulaient à mes yeux ; quelquefois aussi, durant l'adorable sacrifice, je voyais autour de moi des chrétiens fervents et pieux adorer de tout leur cœur le Maître de la nature : là se trouvaient aussi des infidèles agenouillés comme les autres, et adressant leurs prières au *Dieu inconnu*. Le lendemain, ces derniers y assistaient encore ; mais un rayon de la lumière céleste avait, depuis la veille, pénétré dans leur âme avide de connaître la vérité, et alors ils adoraient avec les autres un *Dieu anéanti* sur l'autel.

Quand une fois on est parvenu à détruire dans une peuplade le vice dominant, il y a tout à espérer pour son avancement spirituel et même temporel. Voilà ce qui me fait bien augurer de mon cher petit troupeau d'Abbitibbi. La tempérance y fait, chaque jour, des progrès sensibles ; le bourgeois m'a avoué, plus d'une fois, qu'il y en avait un certain nombre dont le changement l'avait étonné, tant ils étaient ivrognes autrefois. Je dois dire, à la louange de ce monsieur, qu'il ne néglige rien pour détourner les sauvages de l'ivrognerie. On voit aussi la

propreté marcher de pair avec la tempérance à Abbitibbi. Je voudrais bien pouvoir en dire autant de ceux qui habitent aux sources de l'Ottawa et de la rivière de Gatineau ; mais la proximité des chantiers, la sollicitation des divers marchands de pelleterie qui font opposition à l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, sont deux sources de désordre qui ont déjà fait gémir bien des fois le missionnaire. Voilà pourquoi je persiste à dire qu'il faudrait toujours éloigner les sauvages de tout contact avec les blancs. Si, du moins, le missionnaire pouvait constamment résider parmi eux, le respect qu'ils ont pour lui, l'autorité paternelle qu'il a sur eux, en retiendraient un grand nombre dans la sobriété ; et puis sa présence ne retiendrait-elle pas aussi quelques-unes de ces personnes qui, pour un vil intérêt, ne rougissent pas de violer les lois de la nature, de l'Eglise et de l'état, en faisant enivrer les sauvages ?

L'érection de la chapelle d'Abbitibbi m'a détourné du projet que j'avais conçu d'explorer, cet été, les divers petits forts qui avoisinent les sources du St. Maurice, de l'Ottawa, etc. J'espère que, l'été prochain, nous pourrons, Dieu aidant, le mettre à exécution. Il fallait que le premier missionnaire de ces contrées, M. de Bellefeuille, eût un talent singulier pour s'attacher tous les cœurs. Bien qu'il y ait déjà sept ans que Dieu l'ait appelé à lui, son nom est encore béni par tous ceux qui l'ont connu, de quelque origine et religion qu'ils soient. Je me suis toujours fait un devoir de dire une messe pour le repos de son âme dans tous les lieux qu'il a évangélisés. Jusqu'ici le manque de lieu convenable ne m'avait pas permis de célébrer à Abbitibbi un service solennel ; cette année, nous avons donné à cette cérémonie le plus de pompe possible. Les MM. du fort se sont fait un plaisir de nous fournir ce dont nous pouvions avoir besoin pour cela ; et, pour la première fois, on entendit, dans notre petite chapelle, le chant si beau du *Requiem*, traduit en algonquin, et que l'extrême naïveté de cette langue rend encore plus touchant. Ce ne furent pas seulement les sauvages qui parurent émus durant la cérémonie, il y avait aussi un jeune Canadien, qui depuis une douzaine d'années habite ce fort, qui ne cessa de pleurer. Le service fini, il vint me trouver, et me dit, en poussant un profond soupir : " Je suis un ingrat de n'avoir pas

" encore fait dire une messe pour mon père, depuis " douze ans qu'il est mort ! Je vous en prie, chantez " un service pour lui." Le lendemain, il pria M. et Mme. Fraser de venir au service, et lui-même eut le bonheur d'y recevoir la sainte communion. Non, la foi du Canadien, dans quelque région qu'il se trouve, n'est pas éteinte ; elle n'est qu'assoupie, et se ranime dès qu'elle est excitée !

Après les traits édifiants que j'ai rapportés dans cette longue lettre, quelqu'un pourrait peut-être me faire cette question : " Il n'y a donc que des saints dans cette " mission, puisque vous ne nous citez que des traits de " vertu." Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, leur répondrai-je ! Mais, hélas ! ici, comme partout, l'*ennemi profite du sommeil du père de famille pour semer l'ivraie parmi le bon grain.* Qu'il y ait quelque désordre, cela n'est pas étonnant ; ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il y en ait peu durant les onze mois que ces pauvres brebis restent sans pasteur. On m'avait signalé, dès mon arrivée au fort, un jeune homme qui avait scandalisé les autres durant l'hiver. Il était alors absent, et arriva trois jours avant la fin de la mission. Pour réparer le scandale, il importait beaucoup que je lui donnasse une punition exemplaire. Le jour même de son arrivée, étant venu pour se confesser, je l'attendis à la porte de la chapelle : " Mon cher enfant, lui dis-je en " présence des autres, tu n'entreras pas dans la sainte " cabane que tu n'aies fait auparavant ce que je vais te " prescrire. Indigne comme tu es de te joindre aux bons " priants, tu demeureras à genoux, à la porte, durant " la messe et la prière du soir.—Mon père, me dit-il, " je ferai ce que tu voudras ; " et, les deux jours qui suivirent, il se tint prosterné à la porte de la chapelle, dans la posture d'un suppliant, durant les exercices publics. Le matin du troisième jour, qui était celui de mon départ, après l'*Ite, missa est*, je me tourne, l'appelle par son nom, et l'ayant fait mettre à genoux sur le seuil de la porte, je lui fis, en présence de ceux qu'il avait scandalisés, une sévère réprimande : " O mon fils, " lui dis-je, qu'as-tu fait ? tu as souillé ton âme, outragé " le Grand-Esprit, profané ton baptême, scandalisé tes " frères. Que dirai-je au gardien de la prière ? que " dirai-je à celui qui t'a baptisé, quand il me demandera

" si tu es sage ? . . . Il m'avait dit que tu étais un bon
" priant ; il t'aimait beaucoup ton père d'autrefois, et
" moi aussi je t'aimais et je t'aime encore, et c'est pour
" cela que je te punis. Comme l'homme de la médecine,
" qui coupe et brûle quand l'onguent doux ne guérit pas
" le mal, voilà ce que je fais pour guérir ton âme. Ah !
" que tu m'as fait du mal en outrageant le Grand-Esprit
" et en scandalisant tes frères." Alors, au milieu des sanglots de tous les assistants (et du missionnaire lui-même), le coupable, un cierge à la main, prononça cette prière : " Grand-Esprit, mon père, tu connais le re-
" pentir de mon cœur pour t'avoir offensé. Prends
" pitié de moi, et pardonne-moi ma faute ; je ne le ferai
" plus avec ta grâce. Je demande aussi pardon à. . . ."
Les larmes qui tombaient sur le papier contenant la formule, et les sanglots qui le suffoquaient, ne lui permirent pas de continuer : il voulait demander pardon à ses frères du scandale qu'il leur avait donné. Je m'adressai alors à la multitude : " Vous voyez, mes chers enfants, leur
" dis-je, un de vos frères qui, pour avoir voulu écouter
" le mauvais Esprit (*matu manitou*), a offensé le
" Grand-Esprit, et vous a scandalisés ; mais, comme il
" se repent, le Grand-Esprit, infiniment généreux, lui
" pardonne. Ne voulez-vous pas lui pardonner aussi,
" répondez.—Oui, oui, nous lui pardonnons, s'écriè-
" rent-ils tous à la fois.—Mon fils, dis-je alors au péni-
" tent, Dieu et les hommes vous ont pardonné, *allez et*
" *ne péchez plus ;* " puis je donne la bénédiction, et j'achève la messe. Vous dire, Monseigneur, l'impression que cette correction a faite sur tous ceux qui en furent témoins, serait chose impossible : plusieurs de nos frères séparés s'y trouvèrent ; j'en vis qui répandaient des larmes ; ils n'en conçurent que plus de respect pour notre sainte religion. Le zèle de la gloire de Dieu et ma sensibilité naturelle occasionnaient en moi une lutte qui se manifestait sur ma physionomie. Mon procédé dut leur paraître rigoureux, et ils me voyaient répandre des larmes. Mais ce fut surtout lorsque j'eus cité le trait de St. Ambroise et du grand Théodose qu'ils comprirent parfaitement que le missionnaire n'agit pas par caprice ; et, plus d'une fois depuis, ils ont admiré cet acte de rigueur. Le coupable, surtout, comprit mieux que personne que je l'aimais en le châtiant. Au sortir de la chapelle, il se jeta à mes pieds en s'écriant : " O mon

" père, que je te remercie du bien que tu m'as fait ! Il " me semblait que le mauvais Esprit était dans mon " cœur, et, maintenant, je suis content." Il partit immédiatement après, avec six autres, pour un fort où je devais me rendre le même soir. Nous les croyions déjà bien loin, lorsqu'arrivés au premier portage, nous les trouvâmes qui nous attendaient. " Il nous eût été bien " dur, me dit le pénitent du matin, lorsque je leur eus " demandé le motif de leur attente ; il nous eût été bien " dur de partir, sachant que tu venais après nous. " Permets-nous de t'accompagner, de camper avec toi ; " c'est la première fois que nous avons le bonheur de " voyager avec la *robe noire*.—Mes enfants, vous êtes " engagés, je ne puis rétarder votre marche ; le bourgeois n'en serait pas content.—Oh ! qu'à cela ne tienne, " répartit un homme ; nous irons plus vîte que si nous " étions sans toi." Ils tinrent promesse ; en trois jours et demi nous franchîmes l'espace où l'on met ordinairement de cinq à six jours. Durant tout le trajet, ces pauvres gens, mon pénitent surtout, ne savaient comment me témoigner leur joie. Ils ne voulurent pas me quitter qu'ils ne se fussent tous confessés et n'eussent reçu une dernière bénédiction.

D'après le récit que je viens de vous faire, Monseigneur, sur la docilité de ces chers néophytes, Votre Grandeur concevra aisément la peine qu'éprouve le missionnaire chaque fois qu'il est obligé de se séparer d'eux pour un si long espace de temps ; aussi n'ai-je pu, sans m'attendrir jusqu'aux larmes, entendre ces touchantes paroles : " Tu vas nous quitter, mon père ; le temps de " ton absence va nous paraître long. Quand même tu " habiteras loin de nous, tu seras toujours présent à " notre esprit. Tu salueras pour nous les gardiens de " la prière ; tu leur diras que nous les remercions de ce " qu'ils nous envoient des *robes noires* pour nous rendre " bons. Adieu, mon père ; prie pour nous ; nous aussi " nous prierons. . . . . pour ton retour." Telles sont les touchantes allocutions que m'ont faites, plusieurs fois, mes bons sauvages, au moment de les quitter.

Je ne perds pas l'espérance de voir un jours ces chères brebis posséder, elles aussi, des pasteurs au milieu d'elles. Puisse ce jour arriver bientôt ! C'est le vœu le plus

ardent que ne cesse de former celui qui a l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

de Votre Grandeur,

le très-humble et très-obéissant serviteur

et fils en Jésus-Christ,

J. N. Laverlochere, O. M.

MISSION DU SAINT-MAURICE.

LETTRE DU R. P. BOURASSA AU R. P. GUIGUES, SUPERIEUR DES MISSIONNAIRES OBLATS.

Trois-Rivières, 26 juillet 1846.

Mon Reverend Pere,

Encore quelques jours, et je serai au milieu de vous. Qu'il me tarde de revoir cette douce solitude et tous mes chers compagnons ! que de choses j'ai à vous raconter ! Depuis trois mois que je parcours les bois, je sens le besoin du repos et de la retraite, je suis las du canot et des portages : mes habits en lambeaux, mon teint basané et brûlé par le soleil, et, bien plus, mes membres décharnés demandent, à haute voix, une restauration.

Cette année, nous avons dépassé les limites du Canada de près de 150 lieues ; nous avons couru, sur le territoire de la Baie d'Hudson, à la découverte de tribus sauvages qui ne connaissent pas encore le vrai Dieu. Partout, nous avons été accueillis à bras ouverts ; partout, nos pas ont été accompagnés des plus heureux succès, grâce à la miséricordieuse assistance de Dieu qui se plaît à seconder les efforts du faible. Quelques affaires me re-

tiennent encore ici ; en attendant mon retour, daignez, mon révérend Père, agréer ce court aperçu des travaux de cette année.

Partis, des Trois-Rivières, M. Maurault et moi, le 29 avril, nous arrivâmes, le 18 mai, à Warmontashing. A cette époque, la température de nos forêts n'est pas des plus douces : l'aquilon, avec son haleine glacée, soufflait sans miséricorde ; aussi, plus d'une fois avons-nous ressenti, au lieu des piqûres de nos aimables mouches des années passées, les atteintes d'un froid assez rigoureux. Mais pourquoi revenir sur ces misères passagères auxquelles tout voyageur doit s'attendre ? Ne faut-il pas payer de quelque peine la conversion de nos sauvages ? St. Paul, lorsqu'il était en mer exposé sur une planche, n'était pas si à son aise.

Arrivés au poste de Warmontashing, nous ne trouvâmes qu'un petit nombre de familles sauvages, quelqu'un ayant fait circuler le bruit, peu de jours auparavant, que nous n'étions point prêts d'y arriver. Après quelques heures employées à nous remettre des fatigues du voyage, nous nous mîmes en frais de construire une chapelle en écorce, et de tirer de la forêt le bois d'une chapelle plus solide qui sera bâtie plus tard. Nos hommes furent conduits au bois, et, au bout de quelques jours, nous eûmes tout notre bois de charpente, ainsi qu'une assez grande quantité de plançons pour faire la planche de la toiture et du lambrissage. Notre chapelle d'écorce s'éleva avec la même rapidité.

Une seule chose me faisait peine : je n'avais rien pour orner notre nouveau temple. Il fallait un autel, et que mettre dessus qui fût digne de la présence d'un Dieu ? Alors, dans l'amertume de mon cœur, je me rappelais ces beaux jours de collége, ces veilles de fêtes si chères à l'adolescence, où, le cœur palpitant de joie, nous courions au jardin cueillir des bouquets de fleurs dont nous nous plaisions à couronner l'autel de notre souverain Maître. L'odeur de ces fleurs, qui s'élevait jusqu'au ciel, semblait inviter le père de famille à venir se reposer au milieu de ses enfants ; mais ici je n'avais que des vœux à offrir à notre Dieu. Je me consolais cependant en pensant que celui qui voulut bien naître dans la pauvre

étable de Bethléem ne dédaignerait pas de descendre au milieu de notre humble demeure : tous les cœurs le désiraient.

Le 4 juin, nos sauvages étant tous réunis, nous commençames la mission. Comme le jour fixé pour la terminer coïncidait avec le beau jour de la Fête-Dieu, nous crûmes que nous ne pouvions mieux terminer ces pieux exercices que par l'imposant spectacle de la procession solennelle du St. Sacrement. C'était pour la première fois que cette auguste cérémonie devait avoir lieu dans les terres ; aussi, nos sauvages donnèrent-ils les plus grandes démonstrations de joie en apprenant qu'ils allaient en être les témoins.

Les instructions terminées, les confessions entendues, je m'occupai des préparatifs de la fête, pendant que M. Maurault réglait la procession. M. McLeod, commandant du poste, fut prié de dresser les carabiniers, dont un sabre de bois décorait le commandant. Quelques exercices devaient précéder la cérémonie : sept Canadiens et sept sauvages sont choisis pour remplir l'office de grenadiers. Les rangs se forment et les ordres se donnent, le tout en anglais. Nos Canadiens, au fait de ce manége, étaient ponctuels au commandement ; mais il n'en était pas ainsi de nos sauvages : ils étaient à peindre. Le dos en chameau, comme s'ils eussent eu un caribou à prendre à la surprise, les yeux élongés et la bouche béante, tout annonçait chez eux la surprise que leur causait ce nouveau spectacle : la femme de Loth, changée en statue de sel, n'était pas plus immobile. Au mot *fire* (feu), ils n'y étaient plus ; tous leurs nerfs semblaient se crisper, et ce n'était qu'après avoir entendu bien distinctement la décharge de leurs compagnons qu'ils décidaient à lâcher la leur. Cet effroi, cependant, ne dura pas long-temps ; quelques exercices suffirent pour en faire de véritables ***vieux de la vieille*** (1). Pour moi, pendant tout ce temps, j'étais partout ; c'était des allées qu'il fallait tracer au cordeau, faire nettoyer et garnir de balises ; deux reposoirs à élever à la gloire du St. Sacrement, croix de procession, bannières, etc., qu'il fallait fabri-

---

(1) C'est le nom que se donnaient les soldats de la vieille garde de Napoléon.

quer, et le tout devait être pris au grand magasin de la forêt. Aussi, avec ma troupe de coadjuteurs, je ne faisais qu'un rond, et, grâce à cette activité de tout le monde, le 10, tout était prêt.

Après la prière du soir, j'expliquai aux sauvages les différentes parties de la cérémonie ; il ne faut pas demander s'ils écoutaient des yeux, de la bouche et des oreilles. Quand je leur présentai l'ostensoir que j'avais apporté, ouvrage ancien, mais d'un très-joli goût, les exclamations d'admiration se firent entendre de toutes parts, et une voix octogénaire répéta plusieurs fois : " *Tabue onzam miroashim n'uttawi* (certainement, " c'est trop beau, mon père).—Non, mes enfants, ce " n'est pas trop beau, puisque c'est pour servir de " demeure au Grand-Esprit. Savez-vous qui vous a " donné cette belle chose ?—Eh ! non, mon père.— " C'est un jeune négociant de Québec, qui vous aime " beaucoup.—Il nous aime, s'écrièrent plusieurs à la " fois ; mais nous connaît-il ? est-il déjà venu à Warmon- " tashing ?—Non, jamais.—Mais, comment se fait-il " qu'il nous aime ?—C'est que je lui ai souvent parlé de " vous.—Lui as-tu dit que nous étions bien méchants ?— " Je lui ai dit que, lorsque vous ne connaissiez pas " encore la grande prière (la religion), vous étiez bien " méchants, mais qu'aujourd'ui vous aimiez bien le " Grand-Esprit.—Eh bien ! tu lui diras que nous " l'aimons beaucoup, depuis que nous le connaissons, et " que nous ne cesserons de prier pour lui." Après quelques autres explications, nous nous séparâmes, tous bien disposés à faire de notre mieux pour la fête du lendemain.

Le 11, il y eut une première messe, à laquelle à peu près tous nos sauvages communièrent. Après la messe, ils firent l'action de grâces en commun et à haute voix. Il suffisait de les entendre pour voir combien ils étaient pénétrés de la grande et sublime action qu'ils venaient de faire. Je ne vous en dirai pas davantage, mon révérend Père ; vous connaissez assez nos sauvages pour vous en faire une juste idée.

A neuf heures et demie commença la grand'messe. Nos sauvages y exécutèrent parfaitement bien une messe

en chant grégorien ; le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus* étaient traduits en leur langue. L'intonation du *Gloria* fut accompagnée d'une décharge d'artillerie ; une seconde décharge annonça que Dieu, obéissant à la voix de son ministre, était descendu au milieu de son petit troupeau. La messe terminée, la procession commença dans l'ordre suivant : le signe auguste de notre rédemption marchait en tête ; venaient ensuite les femmes parfaitement rangées sur deux lignes, puis quatorze petits enfants portant chacun un pavillon ; la compagnie de carabiniers qui formait la garde d'honneur du St. Sacrement ; enfin un chœur nombreux de chantres fermait la marche.

Il vous eût fallu, mon révérend Père, être présent et pouvoir contempler le recueillement et la piété de nos sauvages, pour vous former une juste idée de ce que cette cérémonie, toute simple qu'elle était, avait cependant de grand et d'imposant. J'ai assisté, plusieurs fois, aux processions de nos grandes villes, où les citoyens s'efforçaient, à l'envie, d'étaler tout ce que la richesse et le faste peuvent offrir d'éclatant ; cependant, jamais elles ne m'ont fait éprouver les impressions qu'a produit sur moi la modeste et simple procession de Warmontashing.

De retour à l'église, nous donnâmes, selon l'usage, la bénédiction du très-saint sacrement ; puis nous nous séparâmes pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Vers quatre heures, il y eut salut et bénédiction du St. Sacrement. M. Maurault et moi, nous commençames cet exercice par le chant solennel d'une hymne latine, qui fut suivie d'un cantique que chantèrent en français les hommes de notre équipage ; enfin, un cantique chanté par les sauvages en leur langue termina ce beau jour.

Comme nous n'avions pas de tabernacle, et qu'il fallait laisser le St. Sacrement exposé jusqu'à la messe du lendemain, j'invitai les sauvages à le veiller pendant la nuit. Cette invitation, malgré la grande fatigue du jour, et surtout celle des jours précédents, fut reçue avec joie. Je leur conseillai de s'organiser de manière qu'il y eût toujours dix personnes de garde ; ce qui fut ponctuellement exécuté. A l'entrée de la nuit, un détachement de jeunes gens vinrent nous demander s'ils pouvaient

employer le temps à chanter des cantiques. Sur notre réponse affirmative, ils se retirèrent contents, et, jusqu'au lendemain matin, nous entendîmes ces fervents chrétiens chanter sans interruption les louanges de Dieu.

Le 12, nos messes dites, nous quittâmes cette terre, louant et bénissant Dieu des bienfaits qu'il avait bien voulu répandre sur elle. Le 16, nous arrivâmes à Kikendache, où tous les sauvages étaient réunis. Le 17, nous commençames la misssion, qui dura huit jours. Parlerai-je des excellentes dispositions que firent paraître nos chers néophytes durant ces saints jours ? Je ne ferais que répéter ce que chacun de leurs missionnaires s'est plu à publier de ces bons sauvages.

Cependant, malgré la crainte d'être long, j'ose croire que vous me pardonnerez la petite digression suivante ; il est si doux à un père de parler de ses enfants ! Parmi ceux des catéchumènes qui furent jugés dignes de la grâce du baptême, se trouvait un vieillard de 60 à 70 ans. Depuis long-temps il soupirait après cette grande faveur, et depuis deux ans il était venu la chercher d'un poste très-éloigné, au prix de beaucoup de fatigues et de grandes privations. Au moment où l'eau régénératrice coula sur son front, je remarquai dans tout son extérieur je ne sais quel changement subit qui me frappa : tous ses traits semblèrent en quelque sorte s'ennoblir ; son visage annonçait, par un air de contentement, toute la joie dont sa belle âme était remplie. La cérémonie terminée, son bon cœur lui dit qu'il fallait venir nous remercier. En s'approchant de moi, il me prit la main, qu'il pressa fortement, et, dans le transport de son allégresse : " Mon " père, dit-il d'un ton que je n'oublîrai jamais, depuis le " moment où j'appris que tu étais l'envoyé du Maître de " la vie, j'avais toujours envisagé la mort comme un " affreux désert qui devait me priver pour toujours de la " vue de Dieu, puisque je n'étais pas baptisé ; mais, " aujourd'hui que je le suis, je mourrai tranquille." N'est-ce pas là, mon révérend Père, le *Nunc dimittis* sublime du vénérable vieillard Siméon.

Je reviens à mon itinéraire.

Après avoir quitté Kikendache le 24, nous franchis-

sions, le 27, la hauteur des terres ; les voyageurs nomment ainsi cette partie du sol où les eaux se séparant coulent en sens contraire, les unes vers le St. Laurent, les autres vers la Baie d'Hudson. C'est aussi cette hauteur des terres qui sert de bornes entre le Canada et le territoire de la Baie d'Hudson, et sépare les diocèses de Québec et de Montréal du vicariat apostolique qui est sous les soins de Mgr. l'évêque de Juliopolis. En cet endroit, le voyageur ne sait trop à quel sentiment il doit se laisser aller ; s'il doit se livrer à l'admiration ou à l'effroi : car ici toute la scène change d'aspect. Les montagnes s'applanissent ; en quelque endroit que la vue se porte, elle n'aperçoit plus qu'une vaste plaine, partout arrosée par une multitude de lacs, qui occupent la plus grande partie du terrain. Durant le jour, un morne silence règne en ces lieux sauvages, et si le voyageur élève la voix, un écho imposant en répète les accents à des intervalles distincts. Le rossignol n'y chante jamais ; la poule d'eau, la chouette et le hibou, dont les cris aigus et sinistres retentissent de toutes parts durant la nuit, sont à peu-près les seuls oiseaux qui fréquentent cette vaste solitude. La terre n'y est plus empreinte de la piste de l'orignal et du caribou, si communs le long des rives du St. Maurice ; les pins gigantesques, que l'on se plaisait tant à contempler les jours précédents, ne sont plus là pour nous saluer à notre passage, et nous offrir, dans le besoin un bienfaisant ombrage. Les bouleaux, les cyprès, les sapins à troncs amaigris, qui croissent sur cette terre ingrate, donnent une juste idée de la valeur du sol.

Mon révérend Père, si le cœur d'un voyageur ordinaire est comprimé en parcourant ces tristes lieux, celui d'un missionnaire éprouve de bien douces émotions en pensant que, dans cet isolement complet, il existe des êtres créés à l'image de Dieu, rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ, et appelés à jouir d'un bonheur parfait ; que ce bonheur, qu'ils ignorent encore, va leur être bientôt annoncé ; que l'écho si grand, si solennel de ces contrées lointaines y répètera sous peu, en mille manières différentes, les louanges d'un Dieu qui y était jusqu'alors inconnu.

Le 29 au soir, nous mîmes pied à terre au poste de

Mikiskam, où nous n'avions fait que passer l'an dernier. Plusieurs décharges de fusil nous annoncèrent que des cœurs bien disposés nous attendaient déjà ; en effet, tous les sauvages, réunis depuis quelques jours, nous témoignèrent, par mille contorsions bizarres, la joie que leur causait notre heureuse arrivée au milieu d'eux. Les saluts échangés de part et d'autre, selon le rite indien, nous tînmes conseil, M. Maurault et moi, sur le parti que nous avions à prendre. Le résultat fut que cet infatigable confrère se chargerait de donner aux Indiens de Mikiskam les exercices de la mission, pendant que j'irais à la découverte d'un autre poste appelé *Wacwanipi*, fréquenté par une tribu sauvage qui gémit encore sous le joug de l'infidélité.

Le 30 au matin, mon zélé confrère commença sa besogne, et moi, je me mis en route dans un petit canot monté par quatre hommes. Nous marchions depuis cinq jours, et aucun être vivant n'avait encore troublé notre silencieuse marche, lorsque, sur l'immense lac de Wacwanipi nous aperçumes un canot. . . . . Plusieurs décharges de fusil que nous tirâmes (c'est signe d'amitié chez les sauvages) ne parurent leur faire aucune impression. Quoiqu'ils fussent loin, ils avaient cependant entendu ; car, à la première explosion, leur canot s'était arrêté. J'ordonnai à mes hommes de mettre à terre ; ce mouvement parut fixer l'attention de nos étrangers : ils s'approchèrent eux-mêmes de la côte tout en faisant un long circuit, allèrent s'arrêter à une portée de fusil du lieu où nous étions, et y demeurèrent comme cloués. Ne pouvant m'expliquer cette conduite, je fis hisser notre pavillon ; à ce nouveau signe d'amitié, ils firent quelques pas vers nous, et s'arrêtèrent encore. J'étais tout consterné. . . . . je ne savais que faire. Donner sur eux, c'était les mettre en fuite, et nous réduire à l'impossibilité d'avoir une entrevue avec eux ; car, évidemment, ils avaient peur de nous. Dans mon embarras, je sautai à terre, et j'allai me placer sur un énorme rocher d'où je pouvais être facilement aperçu ; là, le cœur agité de crainte et d'espérance, je fais tous les signes d'amitié imaginables ; mais c'est en vain, rien ne se meut. Alors je prends ma soutane, je l'agite convulsivement sans trop savoir pourquoi : à ce mouvement le canot se met en marche quoique très-lentement. Tout-

à-coup le sauvage, comme sorti d'un profond assoupissement, tire trois coups de fusil ; il m'avait reconnu. Je cours aussitôt à sa rencontre ; ivre de joie, ce bon sauvage saute de son canot, et me tend la main, en tremblant de tous ses membres. " Pourquoi, lui dis-je, n'es-tu " pas venu plus tôt nous voir ?—C'est que je croyais, " mon père, que vous étiez de mauvais blancs.—Est-ce " que je suis méchant, moi ?—Non, mon père ; mais je " ne savais pas que ce fut toi. Quand j'ai vu ta grande " robe, tiens, je me suis dit, c'est la *robe noire.* C'est " alors que je suis venu te voir." Je causai pendant quelque temps avec ce pauvre infidèle ; il ne pouvait se lasser de me regarder et de m'examiner des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Nous nous remîmes en marche pour le poste, qui n'était qu'à une petite distance de là ; nous y arrivâmes vers les huit heures du soir. Il n'y avait malheureusement à ce poste que trois ou quatre familles, qui, trop frappées de notre subite arrivée, ne songèrent pas, sur le moment, à donner aucun signe de contentement. Comme ce n'était pas encore l'époque où le canot a coutume d'arriver de la Baie, les autres familles étaient encore dispersées dans les bois, où elles s'occupaient à lever des écorces de bouleau, qui font partie d'une des principales branches de leur commerce. Ces écorces, transportées à Moose, le poste le plus considérable de la Baie d'Hudson, servent à construire les canots de tous les postes que la Compagnie possède autour de cette baie.

Cependant, ces sauvages désiraient depuis long-temps voir la *robe noire*. Le lendemain, qui était un dimanche, j'administrai le saint baptême aux enfants qui se trouvaient au poste, et le lundi, n'ayant plus que ce qu'il nous fallait de vivre pour nous en retourner, nous fûmes dans la nécessité de reprendre la route de Mékiskame.

Le 8 juillet, nous rencontrâmes sept canots, dont l'un était monté par le chef du poste que nous venions de quitter. Vous peindrai-je la joie que nous manifesta ce bon sauvage en m'abordant ? c'est chose impossible. Semblable aux patriarches par la pureté de sa vie, il soupirait depuis long-temps après son libérateur ; car il avait, depuis bien des années, entendu parler de nous

et de la religion. " Mon père, dit-il après quelques
" moments de silence, tu es, je le vois bien, cette *robe*
" *noire* envoyée par le Maître de la vie pour nous ap-
" prendre ce qu'il faut faire pour être sauvé; c'est toi
" qui nous apprendras à connaître ce bienfaiteur qui a
" fait, dit-on, ces belles montagnes que tu vois là-bas;
" c'est toi qui nous apprendras à aimer celui qui a fait
" croître ces beaux bouleaux, dont les écorces solides
" servent à construire nos canots; c'est toi qui nous
" apprendras à bénir le nom de celui qui a créé ces lacs
" immenses qui nourrissent dans leur sein ces millions de
" poissons qui servent à nous nourrir, nous et nos enfants.
" Ce grand Maître, nous l'aimons déjà sans le connaître,
" et quand tu en parleras, sois bien sûr, mon père, que
" nous te prêterons une oreille attentive. La neige a
" déjà couvert dix fois le sommet de nos montagnes de-
" puis qu'on nous dit : " La *grande robe* va venir; elle
" est là-bas; encore une journée, et elle sera au milieu
" de vous." Comme tu ne venais pas, nous croyions
" qu'on voulait nous tromper; mais aujourd'hui que je
" te vois, je m'aperçois qu'ils ont dit vrai, et mon cœur
" est content. Ce jour est un jour de lumière pour nous;
" il efface tous les jours de ténèbres dans lesquels nous
" avons vécu jusqu'à présent. Une seule chose trouble
" ma joie, c'est que tu ne puisses demeurer plus long-
" temps parmi nous; mais, puisque le besoin te force de
" partir si tôt, ne crains pas, lorsque les arbres se cou-
" vriront de nouveau de leurs feuilles, de revenir nous
" voir. Le Grand-Esprit qui nous aime tant, comme
" tu l'assures, conservera ta vie pour nous procurer le
" bonheur que tu viens de nous annoncer. C'est tout."

Je me séparai de ces pauvres sauvages, le cœur bien gonflé. Le 11, à midi, nous étions de retour à Mékiskame, que nous quittâmes le même jour. M. Maurault me dit qu'il n'avait qu'à se louer des sauvages de ce poste. Au milieu de ces consolations spirituelles, ce monsieur avait eu beaucoup à souffrir sous le rapport de la nourriture, qui avait été tout au plus suffisante pour le soutenir.* Le 15, nous étions à Kikendache, et le 18 à Warmontashing, où nous demeurâmes jusqu'au 20 pour entendre les confessions des sauvages de ce poste, qui n'avaient pas voulu se disperser avant notre retour, afin de pouvoir se purifier de nouveau dans le sacrement de

pénitence. Le 24, nous mettions pied à terre aux Trois-Rivières, après une absence de près de trois mois.

Tel est, mon révérend Père, le récit abrégé de la mission que nous venons de terminer. Veuillez l'agréer avec le témoignage de mon profond respect.

A. M. Bourassa, O. M. I.

MISSION CHEZ LES MONTAGNAIS.

LETTRE DU R. P. DUROCHER AU R. P. GUIGUES, SUPERIEUR DES MISSIONNAIRES OBLATS.

Grande-Baie, 17 septembre 1845.

Mon Reverend Pere,

Conformement au désir que vous m'avez manifesté, je vous envois le rapport succint de notre mission chez les Montagnais. Puisse cette légère esquisse vous être agréable et vous servir de délassement au milieu de vos nombreuses occupations !

Comme vous le savez, les Montagnais, une des tribus de la grande famille algonquine, occupent le vaste territoire dont la longueur s'étend depuis le Saguenay jusqu'au détroit de Belle-Isle, et la profondeur jusqu'à la hauteur des terres. Depuis la mort du R. P. De la Brosse, vingt-unième et dernier missionnaire jésuite, décédé à Tadoussac en 1782, les Montagnais avaient été desservis par des prêtres séculiers du diocèse de Québec. Le dernier de ces missionnaires, M. Boucher, curé de St. Ambroise (diocèse de Québec), avait, par son zèle infatigable et persévérant, régénéré cette tribu indienne naguère dégradée, en la faisant entrer dans la société de tempérance totale. Le langage de ce digne apôtre de la tempérance a été tellement persuasif que, depuis trois ou quatre ans que s'est opérée cette heureuse transformation, il ne s'est encore rencontré qu'un seul cas d'infraction grave aux engagements qu'ils avaient pris.

A notre arrivée, nous dûmes nous livrer à l'étude de la langue de nos sauvages, pour pouvoir exercer notre ministère avec plus d'efficacité. Nos premiers maîtres furent les ouvrages des RR. PP. De la Brosse et Laure ; mais malheureusement ces livres, composés il y a plus d'un siècle, ne sont plus en harmonie avec la langue actuelle. Deux mois consacrés à l'étude de ces anciens ouvrages ne servirent qu'à nous convaincre que tout était à refaire : grammaire, dictionnaire et catéchisme. A l'aide de quelques interprètes que nous trouvâmes à Chicoutimi, ancienne résidence des RR. PP. jésuites, où nous passâmes l'hiver, nous pûmes composer un petit catéchisme et un cahier d'examen de conscience. Les rapports continuels que nous eûmes avec les Montagnais des Islets, en quartier d'hiver à Chicoutimi, nous mirent en état d'exercer avec fruit le saint ministère parmi eux. Comme la plus grande partie de ces pauvres Indiens n'avaient pas encore été admis à la participation de la divine eucharistie, nous les disposâmes à remplir ce devoir avec le respect dû à la dignité de ce sacrement.

Nous laissâmes la Grande-Baie le 13 mai, pour nous rendre à Tadoussac où nous devions nous embarquer pour nous rendre en droiture à *Maskwaro* ; mais des raisons pressantes appelèrent à Montréal le R. P. Fisette, mon compagnon de voyage : j'eus ordre de faire, en attendant son retour, des missions dans les environs de ce poste. Des souvenirs précieux me faisaient chérir Tadoussac, jadis chef-lieu des missions montagnaises. C'est là que reposent les cendres du R. P. De la Brosse ; c'est là qu'il avait composé la plupart de ses ouvrages montagnais. Les Indiens ne parlent qu'avec la plus grande vénération de cet homme vraiment apostolique. Leur devise était : *Ne rien innover dans la religion que nous a prêchée le grand Tshitshisahigan ;* c'est ainsi qu'ils l'appellent.

Le bon bourgeois de Tadoussac avait mis à notre disposition une maison appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, et avait chargé un domestique de pourvoir à tous nos besoins ; mais, de temps à autre, il venait s'assurer par lui-même que rien ne nous manquait. Nous fûmes également bien accueillis dans les divers postes que nous visitâmes.

Les Montagnais des Ilets *Jérémie*, que j'avais laissés à Chicoutimi occupés à construire leurs canots d'écorce, étant arrivés à Tadoussac, notre petite flotille, composée de quinze voiles, laissa ce port ; je m'embarquai sur le canot de *Simon Apistapes*. Seul avec sa femme il dirigeait notre légère embarcation ; en un instant nous eûmes doublé la pointe de Tadoussac. Je remarquai deux jeunes filles, seules dans le canot, qu'elles dirigèrent avec célérité, l'espace de 25 lieues, ayant souvent le vent contraire. Le chant des cantiques en l'honneur de Marie, sur les airs : *Unis aux concerts des anges ; A la claire fontaine, etc.*, le pavillon de paix qui flottait sur notre bord, tout donnait à notre marche l'air d'une ovation.

Arrivés à Portneuf, nous visitâmes le sanctuaire vénéré, que jadis des mains sacriléges voulurent profaner. Des décharges de mousqueterie, dirigées contre les tableaux des autels latéraux, ne servirent qu'à démontrer combien le culte des images est agréable à Dieu ; les balles traversèrent les doubles croisées, mais respectèrent les tableaux. Cette chapelle aurait besoin de grandes réparations. J'employai les deux jours que nous passâmes dans ce poste à entendre les confessions de quelques familles montagnaises, établies aux environs.

Il nous tardait d'arriver aux *Ilets Jérémie*, situés à 25 lieues de Tadoussac. Dès que notre flotille parut à la vue du fort, des détonations d'artillerie annoncèrent aux Indiens, campés à deux lieues plus bas, l'arrivée des missionnaires.

Le 12 juin, nous fîmes l'ouverture de la mission par le chant de *Ashtam Menomanitoin* (*Veni, Creator Spiritus*). Les grandes vérités de la religion, annoncées d'une manière toute neuve pour eux, firent la plus profonde impression sur leurs esprits et sur leurs cœurs. Le grain de la parole divine, tombant dans une terre neuve et bien préparée, produisit du fruit au centuple. Le jour de la communion générale, la messe royale fut chantée en langue montagnaise, à deux chœurs, par les hommes et par les femmes. Après le chant des vêpres, aussi en langue montagnaise, on fit la procession en l'honneur de la Ste. Vierge ; une relique des habits de

la mère de Dieu était portée en triomphe par les vieillards. Au retour de la procession, après une courte allocution, nous fîmes la consécration à la Ste. Vierge ; cet exercice touchant devait terminer la mission.

Au moment de notre départ, je visitai une jeune personne qui avait reçu la veille le saint-viatique ; une joie toute céleste brillait sur son front. " Mon père, me " dit-elle, c'est la dernière fois que nous nous voyons ; " mon cœur est inondé de joie ; il me tarde d'être unie " à Jésus-Christ pour toujours." Huit jours après, elle n'était plus. Trois autres Indiens moururent dans le cours de notre mission, également bien préparés.

Nous arrivâmes à *Godbout*, accompagnés d'un grand nombre de nos chers Montagnais. Tous nous auraient suivis, si nous eussions fait le trajet en canot d'écorce. Notre séjour dans ce poste ne fut que de trois jours. Nous devions nous embarquer à bord de *La Tadoussac*, goëlette appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui devait nous transporter à Mingan, en touchant aux Sept-Iles. Le temps que nous passâmes à la rivière Godbout fut employé à préparer les Indiens de ce poste à la mission que nous devions leur donner au retour de Mingan. A ce poste, je rencontrai, un jour, une jeune enfant de sept à huit ans, sachant bien ses prières, et répondant avec sagacité aux questions que je lui faisais sur les principaux mystères de notre religion. Voulant connaître les parents qui avaient pris un si grand soin de l'éducation de cette enfant, je lui demandai : " *Wen* " *kottawi ?* (Quel est ton père ?)—*Tche Manito n'ot-* " *tawi.* (C'est le Grand-Esprit qui est mon père), me " dit-elle." Charmé de cette réponse, je répliquai : " *Wen tshi kawi ?* (Quelle est ta mère ?)" Elle de me répondre avec la même naïveté : " *Tshitshitwa mali ni* " *kawi.* (C'est la Ste. Vierge qui est ma mère.)" Tous nos Montagnais sont très-exacts à montrer les prières à leurs enfants ; mais ils ne méritent pas les mêmes éloges par rapport à la vigilance qu'ils leur doivent.

J'avais un plaisir singulier à entendre, après les exercices du soir et du matin, ces bonnes mères faire réciter, dans la chapelle, les prières à leurs petits enfants de 5 à 6 ans. Ils terminaient par des vœux en faveur de leurs

parents : “ *Jesos, shuelim n'ottawi, shuelim nikawi.*
“ (Jésus, fait miséricorde à mon père, miséricorde à
“ ma mère.)”

Le 28 juin, le temps étant favorable, nous levâmes l'ancre pour nous rendre aux Sept-Iles. A notre arrivée dans ce poste, il nous fallut préparer un local pour y célébrer les saints mystères. Depuis long-temps les Indiens demandent, avec instances, que l'on construise une chapelle. Une croix avait été élevée sur le terrain où elle devait être érigée. Il serait à désirer que ce projet fût promptement exécuté ; c'est à ce poste que viennent, de temps à autre, quelques familles *Naskapis*, nation infidèle qui demande, depuis vingt ans, d'être éclairée du flambeau de la foi. Ils semblaient nous dire, comme autrefois le Macédonien à l'apôtre des nations : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos.* Leur pauvreté les empêche de faire les frais du voyage. Que ne sommes-nous assez nombreux pour voler à leur secours ! Parmi ces pauvres infidèles, j'en trouvai un qui était venu plusieurs fois aux Sept-Iles, pour se faire instruire de la religion et recevoir le baptême : jamais il n'avait pu rencontrer le missionnaire à temps. Toute sa science se bornait à savoir dire le chapelet : cette dévotion fut pour lui la cause de son salut. Après quelques instructions, il me dit : “ *Nama tehika shuelimen ni shé-*
“ *wélin ?* Est-ce que tu ne me feras pas miséricorde,
“ je n'ai plus rien à manger, je désire m'en retourner.” Je l'interrogeai sur les principaux mystères. Comme il ne pouvait répondre d'une manière précise, je me voyais dans l'impossibilité de lui accorder ce qu'il me demandait. Jetant un profond soupir, il se retire, gardant un morne silence. A huit heures, je vins dans le lieu de nos réunions pour y réciter l'office divin. Peu après mon arrivée, mon Naskapi entre avec sa femme, qui est chrétienne ; tous deux récitent le chapelet à haute voix, puis se retirent. Le lendemain, de grand matin, ils se réunissent dans le même lieu, et récitent la même prière. Je ne doutai plus que celle qu'on n'implore jamais en vain, n'eût écouté ces humbles supplications. J'interrogeai de nouveau mon pauvre catéchumène ; réponses précises à toutes demandes. Je lui conférai le sacrement de baptême en présence de nos Montagnais, puis je réhabilitai son mariage. Après la célébration des saints

mystères, il donna, suivant l'usage du pays, l'accolade fraternelle, à la porte du lieu saint, à tous nos bons Montagnais qui avaient pris part à son bonheur.

Le samedi, 5 juillet, nous laissâmes les Sept-Iles. Le lendemain, à neuf heures, nous étions vis-à-vis l'*Ile des Perroquets.* On y voyait une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques de toutes espèces. Pour en faire la chasse, il n'est pas nécessaire de faire usage du plomb meurtrier ; on les prend à la main. C'est là que les commis de Mingan font leur provision d'œufs : sans être aussi délicats que les œufs de poule, ils ne laissent pas d'être agréables au goût ; leur grosseur est à-peu-près celle des œufs de dinde ; la coque est de diverses couleurs.

A dix heures, nous étions devant Mingan, à 136 lieues de Québec. Les Indiens, qui nous attendaient sur le rivage, m'entendant parler leur langue, s'écriaient : " *Nehilowe anna!* (Quoi ! il parle notre langue.)" Nous ne trouvâmes à ce poste que neuf familles montagnaises. Trois jours auparavant, un grand nombre de ces pauvres sauvages, pressés de la faim, avaient laissé le poste pour se rendre sur les îles voisines. Comme j'avais appris que plusieurs Indiens de Mingan étaient morts de faim dans leurs terres de chasse, je désirais m'assurer de la vérité de ces faits et en connaître la cause. Je vis un vieillard de bonne mine ; et ayant engagé avec lui la conversation, je la fis bientôt tomber sur ce qui faisait l'objet de mes investigations. Il me dit que plusieurs chasseurs, épuisés de fatigue, exténués par les jeûnes, étaient morts d'inanition ; qu'un de ses fils était du nombre de ces infortunés. Pendant qu'il proférait ces paroles, une vive émotion parut sur le visage du septuagénaire. " Pour moi, continua-t-il, j'ai tou-" jours été protégé d'une manière particulière par le " Grand-Esprit ; je pense que celui qui nourrit les " oiseaux, n'oubliera pas celui qui est racheté du sang " de son fils." Je demandai à ce bon vieillard quels moyens ils avaient à prendre pour ne pas subir le même sort. " Pas d'autre que la confiance en Dieu et l'aban-" don à sa miséricorde. Il nous est impossible de trans-" porter à une distance éloignée les provisions néces-" saires pour nourrir une famille pendant plusieurs mois ; " si les bêtes fauves nous manquent, tout nous manque."

Le jour de notre départ, je voulus refuser les offrandes qu'ils ont coutume de faire pour leur église, vû leur extrême pauvreté. " Non, dirent-ils, ne refuse pas " d'accepter ce que nous avons promis au Grand-Esprit. " Puisse-t-il, en retour, nous accorder la vie ! " En déposant leurs petites offrandes, qui consistaient surtout en peaux de loup-marin, ils répétaient tous ces paroles : " *Tshe iliniwiats.* (Que nous vivions !)"

Etant arrivés trop tard pour faire la mission de Maskwaro, et les Indiens ne venant pas nous rejoindre, nous résolûmes de terminer notre mission le plus tôt possible, afin de nous embarquer sur *La Tadoussac*, qui faisait voilé pour les Sept-Iles. Nous annonçâmes notre départ à notre petit troupeau ; nous ne pûmes les consoler qu'en leur promettant qu'à une autre visite notre séjour parmi eux serait de plus longue durée.

Nous ne trouvâmes plus aux Sept-Iles notre Naskapi. Comme l'eunuque de la reine de Candace, *ibat per viam suam gaudens.* Puisse-t-il, comme il me l'a promis, revenir à cette mission, accompagné de ses proches ! Comme nos bons Montagnais des Sept-Iles ont eu moins de rapports avec les étrangers, leurs mœurs sont plus pures ; aussi la mission produisit-elle les fruits les plus abondants. Comme nous n'étions pas à l'abri des injures de l'air, dans le lieu de nos réunions, ces bonnes gens me disaient : " Est-ce que celui qui bénit (l'évêque) " n'aura pas compassion de nous ? serons-nous toujours " privés de la présence de Jésus dans le sacrement de " l'eucharistie." Je leur dis de demander cette faveur au Grand-Esprit, maître des esprits et des cœurs ; que, s'ils demandaient avec foi et persévérance, ils seraient exaucés (1).

Plusieurs voulurent nous accompagner jusqu'à la rivière Godbout, afin d'y voir une maison consacrée à la prière (une église), et y être témoins de la ferveur de leurs frères. Je remarquai un bon vieillard septua-

---

(1) Le désir de ces bons sauvages va être exaucé dans le cours de l'été : les matériaux d'une chapelle, qui leur est destinée, se préparent, en ce moment, à l'Ile-Verte, d'où ils seront transportés prochainement au poste.—*Note du rédacteur.*

génaire, qui, n'ayant avec lui que sa femme et une jeune fille, fit néanmoins cinquante lieues en canot d'écorce, pour assister à deux missions.

A Godbout, une seule famille, malheureusement très-nombreuse, se fit remarquer par son indifférence religieuse : les rapports fréquents qu'elle avait eus avec certains colons de la Pointe-des-Monts leur avaient été extrêmement funestes. La Pointe-des-Monts, située à trois lieues au-dessous de Godbout, sert de limites aux pilotes *branchés*, qui conduisent à Québec les vaisseaux venant d'outre-mer. Il se trouve quelquefois réunis dans ce lieu jusqu'à cent-cinquante marins : il est facile d'imaginer les désordres qu'ils occasionnent, et le scandale qu'ils donnent à nos pauvres Indiens.

Après les exercices de la mission de Godbout, nous donnâmes huit jours de retraite à nos bons sauvages des Ilets de Jérémie, qui avaient bien conservé les fruits de leur mission. Nous les laissâmes remplis de consolations spirituelles, pour nous rendre à Portneuf et de là à Tadoussac, affermissant dans la foi et la pratique des bonnes œuvres ces chrétientés ferventes. Enfin, le 1er septembre, trois mois et demi après notre départ de la Grande-Baie, nous terminâmes à Tadoussac nos missions montagnaises. 106 familles visitées ; 126 Indiens de 16 à 70 ans admis, pour la première fois, à la table du Seigneur ; 26 baptêmes, dont un d'adulte ; 13 mariages contractés et 2 réhabilités ; des ennemis réconciliés, des restitutions pour des pillages de vaisseaux naufragés ; les danses et des pratiques superstitieuses abolies ; les sacrifices faits pendant leurs festins aux mânes de leurs ancêtres supprimés : tel est le résultat de notre mission chez les Montagnais. Puissent les fruits en être aussi durables qu'ils ont été consolants pour les missionnaires !

La mission de Maskwaro que nous n'avons pu faire, celle de Mingan à-peu-près nulle ; les missions de Chicoutimi et du lac St. Jean, confiées à un prêtre zélé mais ne sachant pas la langue, et surtout les Naskapis, peuple infidèle qui demande, depuis si long-temps, d'être éclairé du flambeau de la foi, démontrent évidemment que le nombre des missionnaires devrait être au moins doublé.

Je dois encore vous faire observer, mon révérend Père, que les dons volontaires de nos pauvres Indiens ne peuvent plus suffire pour la réparation et la construction de leurs chapelles.

Daignez porter un regard sur nos pauvres missions, et agréer l'assurance du profond respect avec lequel

Je suis,

Mon révérend Père,

Votre très-humble et très obéissant serviteur,

F. DUROCHER, Ptre.

LETTRE DU R. P. DUROCHER A MGR. L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

Tadoussac, 25 juillet 1846.

MONSEIGNEUR,

L'INTERET particulier que Votre Grandeur prend aux missions indiennes de son diocèse, me porte à croire qu'elle accueillera, avec bienveillance, le rapport de celles que nous venons de terminer. Par son entremise, nous reçumes les secours de l'association de la Propagation de la Foi pour la construction d'une chapelle et l'impression de cantiques en langue montagnaise ; j'ose faire passer, par la même voie, l'expression de la reconnaissance de nos Indiens et la nôtre, et faire connaître à messieurs du conseil de l'œuvre les bénédictions que le Seigneur se plaît à répandre sur ces premiers habitants du sol canadien.

Il nous tardait, Monseigneur, de revoir, après huit mois d'absence, nos bons Montagnais qui avaient montré, l'année précédente, tant d'ardeur pour les biens éternels. Déjà des lettres et une députation, venues de leur part, nous annonçaient le désir extrême où ils étaient de nous

revoir. Le 29 avril, le Père Garin et moi nous étions à Tadoussac, ayant laissé la Grande-Baie deux jours auparavant. Nos bons Indiens, pressés autour de nous, me firent des reproches de ce que je ne les avais pas visités dans le cours de l'hiver : " Ton compagnon de " voyage est bien venu visiter les chantiers, me dit l'un " d'eux, que ne l'as-tu suivi ?" En effet, dans le cours du mois de mars, le Père Garin avait parcouru, avec des peines incroyables, les différents établissements du bas du Saguenay et divers chantiers sur le fleuve St. Laurent, pendant que je disposais les habitants de Chicoutimi à remplir leur devoir pascal. Nous vîmes, avec attendrissement, que ces bons Indiens avaient bien conservé le fruit de la dernière mission. Nous leur avions laissé, l'automne dernier, une copie du catéchisme de la confirmation ; les plus habiles d'entr'eux en avaient fait des copies ; chaque père de famille faisait l'office de catéchiste : tous, depuis les petits enfants jusqu'aux personnes les plus avancées en âge, avaient appris ce qui concerne ce sacrement. Ils me demandèrent avec empressement : " *Celui qui bénit* viendra-t-il nous " visiter ?" Je leur dis que j'avais écrit à Mgr. de Sidyme, et que j'en avais reçu une réponse affirmative l'automne dernier. " A quelle époque mettra-t-il le " pied sur le sol où nous avons reçu le baptême ?—Je ne " le sais pas au juste, leur dis-je ; j'ai tout lieu de croire " que ce sera vers le 20 du mois de Ste. Anne (juillet)." Un pauvre malade, que le Père Garin avait administré le printemps dernier, me dit d'une voix presque éteinte : " J'espère, moi aussi, recevoir l'huile sainte, qui rend " parfait priant.—Tout est possible à celui qui croit, " lui répliquai-je." Après avoir entendu les confessions, nous leur donnâmes rendez-vous aux Ilets de Jérémie, pour le commencement du mois de juillet.

Le premier dimanche de mai, nous célébrâmes les saints mystères aux *Escoumans*, dans un local préparé avec soin : une vingtaine de familles indiennes, occupées à la chasse du loup-marin sur les plages voisines, s'y rendirent avec empressement. M. Boucher, principal entrepreneur de ce chantier, hébergea et nourrit, ce jour-là, nos Indiens, avec la générosité qui le caractérise. Le bas prix des objets de commerce, la facilité d'obtenir à crédit, contribuent à attirer nos Indiens à cet établis-

sement. M. Boucher empêche, autant qu'il est en son pouvoir, les communications entre les gens de son chantier et nos Montagnais ; mais qui peut assurer que personne ne trompe sa surveillance ? Si la sentinelle du Seigneur ne veille avec un soin extrême, il est bien à craindre que l'ennemi du salut ne fasse bientôt tomber le mur de séparation : les rapports entre ces deux peuples ont produit un changement dans les usages de nos Indiens ; un grand nombre de Montagnaises ont laissé leur costume ; deux mariages mixtes ont été contractés tout récemment. *Principiis obsta :* c'est le contact avec les étrangers qui a fait déchoir, de leur ancienne ferveur, les autres chrétientés indiennes, autrefois si florissantes. Puissions-nous, en les isolant, conserver nos belles missions montagnaises !

Le 5 mai, nous arrivâmes aux Ilets de Jérémie ; nous annonçâmes à ces bons habitants des forêts la visite épiscopale. C'était pour la première fois que le sacrement de confirmation allait être administré à la tribu montagnaise : déjà, il est vrai, un des illustres prédécesseurs de Votre Grandeur avait daigné se rendre à Portneuf, pour y célébrer la fête de Ste. Anne ; mais, alors, les Indiens, livrés à l'intempérance et aux désordres qu'elle traîne à sa suite, ne purent recevoir les dons de l'Esprit-Saint : même à une époque plus rapprochée, il y a quatre ans, un évêque eût-il paru parmi ces peuples, il n'aurait pas donné la confirmation à une seule personne. O puissance merveilleuse de la grâce ! eun tribu indienne des plus avilies devient une peuplade florissante : car, chez le sauvage, les autres vertus morales sont les compagnes inséparables de la vertu de tempérance.

Le 12 mai, nous commençames notre mission à la rivière Godbout ; là nous infligeâmes la pénitence publique à une Montagnaise, qui s'était jouée de la crédulité de ce pauvre peuple. Pendant que ces Indiens étaient réunis à la Pointe-des-Monts, trois lieues au-dessus de la rivière Godbout, pour la chasse du loup-marin, durant la saison de l'hiver, une jeune Montagnaise eut des attaques de fièvre cérébrale. Pendant un mois, elle en ressentit les atteintes : dans son délire, elle crut voir les cieux ouverts et la gloire des bienheureux. Revenue de

ses évanouissements, elle donnait, pour des vérités incontestables, les fruits de son imagination. Tous les jours, à une heure, elle tombait en syncope : c'était la Vierge, disait-elle, qui lui apparaissait et venait la visiter. Recouvrant tout-à-coup, ou feignant de recouvrer l'usage de la parole, elle débitait mille fables puériles sur le ciel et ses heureux habitants. Elle fit tracer, par un Indien, le tableau des cieux d'après ses idées fantastiques : elle montrait les places d'honneur que ses parents et amis défunts occupaient dans l'empyrée. Les sauvages, avides de nouveauté, et désirant percer les voiles de l'avenir, lui faisaient mille questions sur leur sort futur et celui de leurs ancêtres. Elle répondait à toutes ces questions avec tant d'adresse que le nombre de ses partisans augmentait avec rapidité. Elle les réunissait le soir autour de sa couche, leur débitait ses rêveries, chantait quelques cantiques de sa composition, leur disait de confesser, avec larmes, leurs péchés au Grand-Esprit, de fixer leurs regards vers le ciel, que le divin Maître allait leur pardonner leurs fautes : aussitôt tous ses adeptes tombaient à genoux, et poussaient des soupirs et des sanglots. Ces pauvres gens tout ébahis lui rendaient des honneurs extraordinaires : ils s'agenouillaient devant elle, lui baisaient la main avec respect. Comme elle promettait le bonheur éternel à ceux qui lui faisaient des offrandes, elle ne manquait de rien : elle menaçait des peines de l'enfer ceux qui se montraient incrédules. Trois autres étourdies voulurent l'imiter ; mais l'une d'elles, fustigée par son mari, ne s'avisa plus de tomber en syncope. Les plus sages d'entre nos Indiens suspendirent leur jugement jusqu'à l'arrivée des missionnaires.

Après exacte information, nous fîmes venir devant nous la coupable. Je déchirai son tableau du ciel ; je me saisis de ses cantiques, voulant en examiner la doctrine. Je lui dis : "La place de semblable imposteur et
" hypocrite doit être sous les portiques de l'église : tu
" seras à genoux, en pénitence, le temps de la messe
" et de la prière du soir. Pour dompter ton orgueil
" satanique, tu recevras les railleries de ceux qui t'ont
" honorée ; tu remettras l'argent à ceux que tu as trom-
" pés ; tu seras privée de la communion pendant le cours
" de la mission. Puisse, ma fille, cette humiliation
" servir à ton salut." A ces mots, tremblante et con-

fuse, elle pousse de profonds soupirs, et se retire. Elle fit ensuite sa pénitence avec de grands sentiments de contrition. Ce premier exemple de pénitence publique fit une vive impression sur nos Indiens.

La mission terminée, nous eûmes pendant dix jours consécutifs des vents contraires. Je profitai de ces moments de loisir pour traduire en montagnais les prières et les cantiques du chemin de la croix. Ce petit ouvrage imprimé serait chez nos Indiens d'un grand secours pour la sanctification du dimanche : au fond de leurs forêts, ils sanctifieraient ce saint jour par les exercices si touchants du *Via crucis*, et satisferaient à la justice divine, en gagnant les indulgences qui y sont attachées.

Le 7 juin, nous mouillâmes à Mingan, diocèse de Terreneuve. Tous les sauvages vinrent nous recevoir au rivage, avec de grands transports de joie. Campés depuis quinze jours à ce poste, ils y attendaient notre arrivée : vainement le commis du lieu avait essayé de les envoyer à la chasse du loup-marin. " Nous ne par-" tirons pas, lui dirent-ils, que nous n'ayions vu la robe " noire. C'est pour avoir suivi de tels conseils que " nous fûmes privés, l'été dernier, des avantages de la " mission." En effet, l'an dernier, la plupart de ces pauvres gens n'arrivèrent au poste qu'après notre départ.

Bénissant le Seigneur qui avait conservé ces beaux sentiments dans le cœur de ces bons Indiens, nous voulûmes célébrer avec eux la fête du Corps du Seigneur. Ils s'y préparèrent avec grand soin ; ils solennisèrent le triomphe de Jésus-Christ sur l'hérésie, l'impiété et le vice par la communion générale et la procession du St. Sacrement. L'artillerie du poste annonça l'ouverture de la marche triomphale du Roi des rois. Les enfants, les hommes et les femmes marchaient sur deux lignes parallèles, dans un ordre parfait et un profond recueillement ; les deux chefs, vêtus des insignes de leur dignité, marchaient à la tête de leurs jeunes gens sous les armes, et formaient la garde d'honneur ; les chantres et chanteuses faisaient le cortége. Pendant la marche triomphale, l'oreille n'était pas charmée par les délicieuses modulations d'une musique savante, mais, au moins, le cœur était fortement ému par les chants simples et inspirés

par la présence de celui qui s'est fait notre aliment pour soutenir notre faiblesse. L'œil n'apercevait pas de magnifiques draperies, mais un modeste reposoir orné de *Maria* et de *Christus* en clinquant, de jolies gravures et des guirlandes de feuillage : l'autel était dressé sur un petit côteau au milieu d'un bosquet de cyprès. Il y a, Monseigneur, dans la vie du missionnaire des moments bien doux, qui lui font oublier toutes ses fatigues passées, et le soutiennent au milieu de ses pénibles travaux. M. Smith, commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, voulut que tous ceux qui avaient participé, ce jour-là, à la table du Seigneur, fussent assis à une même table, et nourris des aliments qu'il leur avait fait préparer. Heureux agape où régnaient l'innocence et la gaîté !

Nous nous disposions à quitter ce poste pour celui de Masquaro, qui est à 180 lieues de Québec, lorsque huit berges américaines vinrent mouiller dans le port de Mingan. Nos bons Indiens de Masquaro, impatients de voir les missionnaires, venaient à leur rencontre. Pour se procurer cet avantage, ils avaient franchi une distance de 57 lieues ; leur belles dispositions nous firent bénir la divine providence qui accélérait ainsi notre retour aux Ilets de Jérémie.

L'arrivée des Masquaroniens, en nous comblant de joie, fut pour nous un surcroît d'occupations : deux cents Indiens se pressaient autour de nous pour entendre, avec avidité, les paroles de la vie éternelle. Le jour ne suffisant plus à entendre les confessions, il fallut y donner une partie des nuits. Comme c'était un temps précieux pour la chasse du loup-marin, nous nous hâtâmes de terminer la mission. La plupart de ces sauvages n'avaient pas encore fait leur première communion ; il fallait les y disposer. C'était pour la première fois qu'ils entendaient un missionnaire parler leur langue ; ses paroles faisaient une vive impression sur leurs cœurs bien disposés : les nouveaux cantiques répétaient les vérités du salut qu'ils avaient entendues dans nos instructions, et les gravaient dans leur esprit et dans leur cœur. Nous étions aidés par les Indiens de Mingan, qui faisaient la fonction de catéchistes, et ils continuaient leurs instructions bien avant dans la nuit. Sept jours après l'arrivée des Masquaroniens, les trouvant suffisamment instruits,

nous les admîmes à la participation de la divine eucharistie.

Deux jours après l'octave de la Fête-Dieu, nous étions aux Sept-Iles, à 36 lieues au-dessus de Mingan. Nous ne trouvâmes dans ce poste qu'un petit nombre de familles montagnaises ; la plupart étaient parties pour les Ilets de Jérémie. Nous conférâmes, aux Sept-Iles, le baptême solennel à un adulte d'origine naskapite ; les autres membres de sa famille étaient déjà chrétiens. Nous avions l'espoir de célébrer la fête du prince des apôtres avec nos chers Montagnais des Ilets de Jérémie ; mais les habitants des Sept-Iles, seuls maîtres de toutes les embarcations, ne voulurent pas nous laisser partir. C'est à ce poste que l'on doit ériger une chapelle ; la charpente a été préparée à la Grande-Baie, à 80 lieues de distance, parce qu'il ne se trouve pas sur les lieux de bois de construction.

Nous pensions recevoir, par le brigantin *La Marthe*, des dépêches de Québec relatives à la visite épiscopale : nous fûmes frustrés dans nos espérances ; et ce petit contre-temps, ménagé par la divine providence, nous fit éprouver une joie plus vive, lorsque nous reçûmes plus tard les lettres de Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Sidyme : elles nous furent remises, le 6 juillet, par M. le capitaine Comeau, qui croisait assez près des Ilets de Jérémie. Notre pilote *branché*, qui, à notre insu, avait à bord quelques effets de contrebande, pâlit en entendant prononcer le nom de l'ancien surintendant de police de la ville de Montréal.

Retenus par les vents contraires à la Pointe-des-Monts, nous visitâmes ces lieux encore sauvages : le gardien du phare nous reçut avec toute l'urbanité québécoise ; il nous dit qu'il s'estimerait heureux de céder une partie de ses appartements aux missionnaires qui désireraient y passer l'hiver auprès des Montagnais. Votre Grandeur n'ignore pas que le catéchisme, la grammaire et le dictionnaire en langue montagnaise sont à peine ébauchés : pour perfectionner ce travail, il faut absolument l'isolement et l'éloignement de toute autre occupation ; la Pointe-des-Monts nous a paru le lieu le plus propre à l'exécution de ce projet.

Le 8 juillet, nous aperçumes les établissements du poste des Ilets de Jérémie ; nous arborâmes notre pavillon, et nous vîmes bientôt flotter celui de la place. Il fallut lutter contre vent et marée : à la nuit close, nous étions encore à un mille du lieu désiré. Nous saluâmes le poste par des décharges de mousqueterie, et l'artillerie de la place y répondit aussitôt ; nos Indiens firent un feu roulant qui dura près d'une demi-heure. Deux canots légers, conduits par des bras vigoureux, vinrent à notre rencontre ; le Père Garin s'élance sur l'une de ces embarcations, et l'autre me reçoit à son bord. Une course navale s'engage entre ces deux canots rivaux ; ils fendent les flots avec rapidité ; tantôt ils vont de front, tantôt l'un devance l'autre de quelques coudées : en un instant nous touchons le rivage, et nous entrons dans la chapelle dédiée à notre sainte protectrice, pour lui témoigner notre reconnaissance.

Nous n'avions que onze jours pour disposer nos Indiens au spectacle imposant que la religion allait offrir pour la première fois à leurs regards. Chaque jour, les rangs devenaient plus serrés par l'arrivée de nouvelles familles ; la marche de la mission prenaient un aspect plus imposant ; des Naskapis catéchumènes ou néophytes, descendus de leurs montagnes, entendaient avec admiration des chants sacrés, inconnus à leurs oreilles : ils formaient des vœux ardents pour que le bonheur dont ils jouissaient fût enfin communiqué à leurs compatriotes encore assis dans les ombres de la mort. Hélas! depuis plus de vingt ans, cette tribu encore infidèle demandait d'être éclairée des lumières de l'évangile : leurs prières n'ont pas encore été exaucées. Généreux associés de la Propagation de la Foi, priez donc avec nous le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers travailler à cette partie de la vigne qui est encore inculte.

Quatre familles de la mission de Chicoutimi, enrôlées, à Noël dernier, sous la bannière de la société de tempérance totale, fuyant leurs anciens compagnons de débauche, s'étaient rendues aux Ilets de Jérémie : là elles servaient Dieu au sein d'une nombreuse compagnie de frères, s'édifiant les uns les autres par la pratique des vertus chrétiennes.

Il était beau, Monseigneur, le spectacle de 74 familles s'instruisant les unes les autres, et chantant jour et nuit les louanges du divin Maître et de son auguste mère ! Ces jours de bonheur se succédaient avec rapidité : préparer les catéchumènes à recevoir solennellement le baptême ; disposer les néophytes à la première communion ; mettre toute cette chrétienté en état de recevoir les dons de l'Esprit-Saint, tel était le cercle de nos occupations. Mais les larmes amères que ces pauvres gens versaient, en s'accusant de leurs anciens désordres, étaient bien propres à faire disparaître les inquiétudes qu'éprouve un confesseur au tribunal de la pénitence : plusieurs d'entr'eux, prosternés, baisaient le pavé et demandaient une pénitence proportionnée à l'énormité de leurs anciens péchés.

Dans son mandement concernant la visite, Mgr. de Sidyme avait annoncé qu'il laisserait Québec le 16 juillet, et que le 20 du même mois, il mettrait pied à terre aux Ilets de Jérémie. Les éléments mêmes se soumirent à tout ce dispositif. Le 16 juillet, nos Montagnais commencèrent à réciter tous les jours l'oraison dominicale et la salutation angélique, et à chanter un cantique en l'honneur de Ste. Anne, pour obtenir une heureuse navigation en faveur du prélat visiteur.

Le 19 au soir, et toute la nuit suivante, ils se tinrent en sentinelle sur les hauteurs. Le lendemain, sur les quatres heures du matin, le grand-chef vint m'annoncer qu'on apercevait une voile à une grande distance ; mais on ne pouvait encore distinguer quel était ce pavillon qui flottait sur le hunier. On dépêcha aussitôt une chaloupe pour aller le reconnaître ; mais bientôt des détonations, partis du vaisseau que montait le prélat, annonçaient l'heureuse nouvelle à tout le village.

D'abord stationné dans une rade voisine, le vaisseau attendit que la marée fût haute pour entrer dans le port des Ilets. A l'arrivée de l'esquif explorateur, le héraut d'armes annonça le prélat, et, parmi ceux de sa suite, M. Boucher, curé de St. Ambroise, ancien missionnaire des Postes du Roi. A ces noms chéris, la joie se peignit sur les fronts de nos Indiens. Au signal donné, nous montons sur une barque : les chantres se rangent

naire des Postes du Roi. A ces noms chéris la joie se peignit sur les fronts de nos Indiens. Au signal donné nous montons sur une barque. Les chantres se rangent autour de nous ; les femmes sur un autre bord s'apprêtent à faire chorus. Dans un instant toutes les embarcations sont couvertes d'Indiens. Les guerriers ont l'arme au bras ; les jeunes personnes agitent à la main des oriflammes de toutes dimensions. Le gros de la nation se tient en groupe sur la pointe des rochers qui s'élèvent en amphithéâtre. Notre flotille s'avance lentement à la rencontre du prélat. Déjà le vaisseau double la pointe. Des détonnations partent de tous les bords. Le *Uashkutsh* sur l'air national *A la claire fontaine* est chanté par les deux chœurs avec enthousiasme. Au milieu de cette joie universelle, un accident funeste vint trop tôt en suspendre le cours. Un des canonniers, ivre de joie, s'écrie : " *encore une décharge !* " puis il dépose dans le canon rougi par les décharges précédentes, la poudre qui s'enflamme aussitôt. L'instrument qu'il tient à la main, repoussé avec violence, lui fracasse horriblement le bras et la jambe, et tout le corps est couvert de blessures et de sang. Je vole à son secours. " Mon père, je me meurs, s'écrie-t-il, confessez-moi ; le Dieu juste ma frappé. " La confession finie le commis entre : " M. Comeau, pardonnez-moi, " crie-t-il à plusieurs reprises " Mon cher Gaspard, tout est oublié depuis longtemps, " lui répliqua le capitaine. Dès que les plaies furent pansées, je lui donnai les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de contrition et de confiance en la miséricorde de Dieu. Ce pauvre jeune homme se faisait une fête de s'en retourner au sein de sa famille, après trois ans d'absence. Le Capt. Comeau voulut bien le transporter aux *Trois-Pistoles*, pour y recevoir le secours de chirurgiens expérimentés ; mais au moment où on voulut le débarquer, ce pauvre jeune homme rendit le dernier soupir.

Sur ces entrefaites le prélat mit pied à terre, se rendit à l'église, suivi de tous nos Indiens, et de là à la résidence du commis de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait invité Sa Grandeur à se retirer dans son logis. La route qui conduit à l'église et de l'église à la maison de la compagnie de la Baie d'Hudson, était plantée d'arbres et couverte de branches de

cyprès. Le prélat arrivé au logis demande à voir le pauvre jeune homme, et debout au chevet du lit, il faisait passer dans son âme des paroles de consolation.

Quelques heures s'écoulèrent et le prélat fit son entrée solennelle avec les cérémonies d'usage. Les Indiens rangés sur deux lignes depuis la résidence du commis jusqu'à la chapelle, agenouillés au passage de l'évêque recevaient avec respect sa bénédiction, et formaient ensuite son cortége. Ils observèrent ce cérémonial chaque fois que le prélat se rendit à la chapelle. On avait arboré les oriflammes à chaque côté du chemin.

Dans son discours d'ouverture le prélat fit d'heureux rapprochements entre sa mission et celle des apôtres S. Pierre et S. Jean auprès des habitants de Samarie. Quoique ce fut par truchement que la voix du premier pasteur se fit entendre, elle fit néanmoins une impression profonde sur l'esprit et sur le cœur de ses ouailles. Deux fois le jour, le prélat annonçait les vérités du salut à ce peuple toujours avide de la parole de Dieu. C'était toujours le langage d'un père qui parle à cœur ouvert à des enfants chéris. Il était au comble de la joie en voyant l'extérieur modeste et recueilli de nos Indiens, leur attention soutenue pendant les instructions toujours longues par truchement, leur respect dans le lieu saint, leur ardeur incessante à chanter les louanges de Dieu, leur touchante modestie à la sainte table. A la visite du cimetière, la courte allocution que fit le prélat aux Indiens blotis sur les tombes de leurs ancêtres produisit de vives émotions.

Une jeune Naskapie reçut des mains de Monseigneur l'évêque de Sidyme, le baptême solennel. Elle bénissait mille fois le Seigneur de l'avoir préférée à tant d'autres de la même tribu qui gémissent sous le dur esclavage de satan. Un jeune anglais, après avoir renoncé aux erreurs du protestantisme, reçut la même faveur que cette jeune Naskapie. Le prélat voulut donner audience aux Naskapis et les féliciter de leur fidélité à la grâce de Dieu qui les avait appelés des ténèbres de l'infidélité à la lumière de l'évangile. Il les chargea de porter à leurs frères la bonne nouvelle et l'assurance d'être prochainement visités par les missionnaires.

Tous les avis et décisions du prélat étaient suivis avec ponctualité. Quelques uns d'entr'eux qui avaient commis des déprédations à bord des vaisseaux nauffragés, se privaient même des choses nécessaires à la vie pour réparer les injustices passées.

Les étrangers étaient étonnés de voir ces habitants des forêts le livre à la main pendant les offices, surtout en apprenant qu'ils se transmettaient de père en fils, sans le secours d'instituteurs étrangers, l'éducation primaire qu'ils avaient reçue des enfants de S. Ignace. Ce qui ne paraîtra pas moins étonnant, c'est que la connaissance du chant grégorien s'est conservé de la même manière parmi nos Indiens des Ilets de Jérémie. Le Père Garin, après un seul exercice sur le *Credo* de 2de classe, avait laissé entre leurs mains deux copies de cette pièce de chant. Au retour des missions dans le pays d'Aval, il se hâte de réunir ses chantres ; il entonne le *Credo* et tous le continuent d'un ton ferme et assuré.

Après leur avoir distribué les nouveaux cantiques, je leur dis: " Mes enfants, vous tenez ces livres de la " libéralité de vos frères les *voyageurs en canots de* " *bois* (Canadiens français); à ce bienfait ils ajoutent le " secours de leurs prières!—Ah! dis à nos frères, répli- " quèrent-ils, que chaque fois que nous chanterons, et " nous chanterons tous les jours, nous nous souviendrons " toujours de leur générosité. Nous prierons le grand " Esprit d'unir nos âmes à leurs âmes là haut où est le " bonheur. "

Pendant les trois jours que dura la visite épiscopale, le prélat donna la confirmation à 171 Indiens. Le jour de la clôture de la mission, il voulut officier pontificalement. Le chant de la messe royale fut exécuté par nos Montagnais avec beaucoup de majesté. L'introït surtout *Nottauinan*, *Gaudeamus*, ne laissa rien à désirer. Le discours d'adieu du prélat fit verser bien des larmes : orateur, truchement, auditeurs, tous étaient émus. Le *Te Deum* chanté en montagnais avec exaltation d'âme et transport de cœur, porta jusqu'au trône de Dieu le juste tribut de reconnaissance pour tant de grâces accordés à ce bon peuple.

Ce ne fut pas seulement aux domestiques de la foi que la voix de Dieu se fit entendre, dans ces jours de salut. Un jeune homme de bonne famille élevé dans le protestantisme, témoin des travaux des missionnaires catholiques, voulut suivre tous les exercicesde la mission. Fortement ébranlé, il dit confidemment à un prêtre bien connu dans le diocèse par ses œuvres de zèle : " Il est impossible que ces hommes soient dans l'erreur ; daignez, monsieur, me procurer des livres, je veux étudier cette religion qui inspire tant de dévouement.—Vous aurez sans doute, lui dit le vénérable curé, bien des combats à livrer, si vous vous décidez enfin à embrasser le catholicisme.—Aucun, Monsieur, de la part de ma famille. L'œvre du salut est une affaire personnelle. " Que Dieu daigne achever ce qu'il a si heureusement commencé.

Le moment du départ étant arrivé, il fallut enfin nous séparer de nos chères ouailles. Nous avions l'espoir de les revoir à Port-neuf où Sa Grandeur devait mettre pied à terre. Mais la divine Providence en avait disposé autrement. Le vent qui soufflait avec violence eût infailliblement poussé notre embarcation contre les bancs de sable qui bordent l'entrée de la rivière, si nous eussions essayé de gagner le rivage. Il fallut continueur notre route jusqu'à Tadoussac où finit notre mission.

J'ose supplier votre Grandeur d'agréer, etc.

P. F. Durocher, O. M. J.

MISSION DE MATANE ET DE Ste. ANNE-DES-MONTS.

Depuis long-temps Monseigneur l'archevêque de Québec désirait ardemment pouvoir procurer à cette partie reculée de son diocèse le bienfait d'une desserte régulière. Accourus des diverses parties de la province, les habitants de ces localités sont d'autant plus attachés à notre sainte religion, qu'ils ont été éclairés de ses lumières dès leur berceau, dans leurs paroisses natales. Le Ca-

nadien ne peut se passer de prêtre, comme il ne peut se passer de religion. On le verra souffrir les plus grandes privations, auprès du lieu qui l'a vu naître, plutôt que d'aller au loin défricher de riches terres, où il n'aura pas un prêtre pour le consoler dans les ennuis de son pélerinage, et pour lui donner les secours de la religion, et recevoir son dernier soupir. Aussi les habitants de Matane et de Ste. Anne-des-Monts demandaient-ils, à grands cris, les secours de la religion et un prêtre qui résidât au milieu d'eux. Malgré leur pauvreté, ils avaient construit de petites chapelles, et se montraient disposés à faire de nouveaux sacrifices pour loger un prêtre et pourvoir à son modeste entretien. En 1845, M. J. B. Côté, jeune prêtre du diocèse, fut chargé du soin de ce petit troupeau, avec ordre de faire sa résidence à Matane, qui est à dix-huit lieues plus bas que Rimouski, pour desservir de là Ste. Anne-des-Monts, à vingt-une lieues de Matane, et un poste intermédiaire, appelé Cap-Chat. Nous ne rapporterons qu'une seule lettre de M. Côté, qui suffira pour donner une idée de ses travaux.

LETTRE DE M. J. B. COTE' A MGR. L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC.

Je partis de Matane, le 11 février 1846, pour aller à Ste. Anne-des-Monts porter les secours de mon ministère à deux malades qui réclamaient, avec empressement, les dernières consolations du chrétien. J'avais, pour m'accompagner et porter mon bagage indispensable, deux hommes robustes de Ste. Anne, très-expérimentés dans ces sortes de voyages. La neige, durcie par le froid et les vents, résistait à la pression de nos pas, de sorte que nous ne fîmes ce jour-là que peu d'usage de nos raquettes. Nous couchâmes au *Petit-Matane*, et le jour suivant, à une heure après-midi, nous étions à sept lieues de notre point de départ du matin. Un brave protestant, du nom de Grant, nous donna l'hospitalité avec une bienveillance qui nous fit oublier nos fatigues. Ce monsieur passait l'hiver en cet endroit de deuil, pour prendre soin des

débris d'un vaisseau qui s'y était naufragé l'automne précédent : triste événement où plusieurs matelots s'étaient gélés !

Comme je n'étais pas habitué à ces longues courses à pied, j'éprouvai dès lors une lassitude dans les jambes, qui n'a pas cessé de me faire souffrir depuis ce temps. Puisse le Seigneur agréer cette petite croix, et oublier mon indignité ! Nous marchions tantôt sur la neige durcie, tantôt sur les glaçons de la grève, car il n'y avait pas d'autre chemin. Il fallait souvent escalader d'énormes glaces ou des rochers, espèces de montagnes bordées de précipices recouverts d'une couche de neige qui nous en dérobait la vue. Le plus dangereux de ces rochers est celui qu'on appelle le *Grand-Crapaud*. Ce rocher, qui a causé tant de malheurs aux marins, est élevé d'environ trois cents pieds au-dessus de la mer, taillé à pic de ce côté et hérissé de roches aigües ; il s'avance fort loin dans la mer qui baigne sa base. Par bonheur nous pûmes passer au-delà sur une glace fortement attachée aux saillies du rocher à fleur d'eau. Cette glace, qui n'avait qu'une douzaine de pouces de largeur, nous porta heureusement jusqu'à l'autre côté : si nous eussions eu la mauvaise fortune de glisser ou de mettre le pied à côté, nous serions tombés dans le gouffre pour ne plus reparaître. Quel terrible crapaud !

Le 13, nous partîmes de grand matin, dans l'espérance de pouvoir parcourir les dix lieues qui nous séparaient du terme de notre voyage. Il fallut user de la raquette pendant toute cette journée, et franchir ainsi plusieurs rochers énormes, qui s'avancent fort loin dans la mer, et que l'on appelle *Méchins*, mot dont j'ignore l'origine : peut-être est-ce une corruption du mot *méchant*, vû que ces énormes barrières ont occasionné de fréquents naufrages. En passant dans ces funestes parages, je visitai le lieu où périt l'automne dernier le navire *W. Bayard*. Les mâtures et les agrès étaient dispersés et pris dans les glaces. Divers effets de sa cargaison, pris dans les glaces ou épars sur le rivage, me remplissaient le cœur de tristesse. Quelle scène de désolation ! A quatre lieues au-delà, une scène encore plus navrante nous attendait : cette place lugubre ne s'effacera jamais de mon souvenir. Là s'était passé un de ces drames funèbres, tels que les

annales de la marine n'en inscrivent que trop fréquemment ! J'aperçus une partie de cabine arrachée violemment du bâtiment, dont les débris emportés par la mer ont disparu en grande partie ; puis le squelette à demi-fracassé d'une chaloupe sur lequel je pus déchiffrer ces mots : *Montreal of London.* Des barils vides, des coffres brisés, des lambeaux de voiles, des pièces de bois tordues et éclaboussées, la statue du navire tronquée, une immense quantité de débris jetés sur la rive dans l'espace d'une lieue, répandaient sur cette plage une tristesse dont nos cœurs étaient attérés. Pas un seul homme de l'équipage ne s'était sauvé ! Il me semblait entendre leurs cris de détresse et le bruit épouvantable des flots acharnés à torturer leurs victimes et à étouffer leurs gémissements. Deux coffres, pris dans les glaces, renfermaient les cadavres gelés de quatre malheureux qui s'y étaient noyés. Ce spectacle avait fait sur moi une si violente impression de tristesse que j'aurais pleuré toute la journée, si je n'avais commandé à ma sensibilité.

Du théâtre de ces horreurs, nous apercevions la demeure d'un nommé Bonneau, qui habite seul en cet endroit ; nous y entrâmes pour nous réchauffer et dîner. Trois lieues nous restaient à faire pour nous rendre au Cap-Chat ; nous y arrivâmes bientôt, et de là je fus mené à Ste. Anne-des-Monts par un M. Roy, dont la bienveillance est connue de tous ceux qui ont parcouru ces lieux.

J'étais donc au terme de mon voyage et au milieu de mon cher troupeau, que ma présence comblait de joie. Je ne pus offrir d'abord le sacrifice de la messe, parce que j'avais à faire, pour le lendemain qui était un dimanche, des préparatifs indispensables : il fallait rechausser la chapelle par un amas de neige tout à l'entour, afin d'intercepter l'air glacial qui s'y introduisait par-dessous le solage ; poser des vitres aux châssis ; monter un poële, et d'autres travaux qui absorbèrent toutes les heures de cette journée. Le dimanche, 15 février, je confessai jusqu'à dix heures dans ma pauvre chapelle, sans beaucoup souffrir du froid, et je chantai ensuite une messe solennelle, servie par un seul clerc qui n'avait pas de surplis, mais chantée par deux bons chantres : ce luxe de voix, auquel je n'étais pas habitué, me rappelait avec délice ma paroisse natale.

Pendant mon séjour en ces lieux, j'eus plusieurs fois occasion de déplorer les tristes conséquences qu'entraîne inévitablement le manque de desserte dans une paroisse, c'est-à-dire, le relâchement dans les pratiques religieuses, l'affaiblissement de la foi et la dépravation des mœurs. Je viendrai au secours de ces pauvres gens aussi fréquemment qu'il me sera possible, et j'espère que le Seigneur fertilisera ce champ jusqu'ici si inculte.

Le 19, je quittai cette petite chrêtienté pour retourner à ma résidence de Matane. Le vent, qui nous avait favorisé en descendant, nous favorisa encore en remontant, comme si Dieu se fut plu à faire tourner les éléments en notre faveur. Je l'en remerciai, bien que je fusse convaincu que je n'entrais que pour une bien faible part dans les motifs de ses éternelles déterminations. Tout joyeux d'avoir accompli un devoir, je retournais à mon poste pour y continuer mes travaux apostoliques, et je ne prévoyais pas que mes jambes pourraient se lasser; cependant, un mal que j'ignorais jusqu'alors, m'avertit de mon incapacité et de mon néant. Arrivé chez M. Grant, j'étais si épuisé de fatigue, qu'une de mes jambes refusait tout service avec opiniâtreté. Je ne m'étais rendu chez ce monsieur qu'avec l'aide d'un bâton, et je ne me sentais pas la force d'aller plus loin ; on résolut donc d'envoyer un homme en avant pour faire venir une voiture du Petit-Matane. Ce jour-là j'éprouvai de si violentes douleurs dans la jambe, qu'il me fut impossible de réciter mon office, et c'était la première fois que ce malheur m'arrivait depuis mon ordination ; je ne pus ni boire, ni manger, ni prendre aucun repos de la journée. Cependant, comme la voiture ne pouvait venir jusqu'à nous, il fallut encore essayer mes jambes : quand l'exercice les eut dégourdies, je marchai passablement bien, et même je franchis sans accident le Grand-Crapaud. Mais, après cinq lieues de marche, je déclarai à mon compagnon que mes forces étaient épuisées, et qu'il fallait camper en attendant la voiture. " Rendez-vous au moulin, me dit-il ; vous n'en êtes plus qu'à quelques pas. " En effet, nous arrivions à un moulin qui n'est qu'à une lieue des dernières habitations du Petit-Matane ; nous y trouvâmes la voiture demandée, et je me rendis le même jour à mon logis.

Le jour suivant, qui était un dimanche, en montant à l'autel pour offrir le saint sacrifice de la messe, voulant faire la génuflexion à laquelle mes pauvres jambes se refusaient, je tombai dans les bras de mes chantres, et je ressentis des douleurs si aigües que je me crus aux portes de l'éternité. Cependant je réussis à exposer le Saint-Sacrement pour les Quarante-Heures que l'on célébrait en ce temps, et à continuer la sainte messe ; je pus même en faire autant les trois jours suivants, me soutenant sur mes clercs pour monter à l'autel et en descendre. Mais, après ces efforts extrêmes, il me fallut céder à la violence du mal et garder la maison, pouvant à peine faire un pas dans ma chambre avec l'aide d'une canne ou d'une chaise. Au milieu de ces épreuves, une seule chose me consolait, c'est que je souffrais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; et, si je puis ajouter quelque chose à ces consolations, je dirai que c'est la joie extrême de mes bons habitants d'avoir enfin un prêtre au milieu d'eux. Pendant les quatre derniers jours, le tribunal de la pénitence avait été constamment assiégé.

Le 3 mars, je souffrais moins, mais je ne pouvais encore marcher, parce que l'une de mes jambes était extrêmement enflée. Malgré toute ma bonne volonté, je ne pus me rendre à l'église, le dimanche suivant, pour y célébrer les saints mystères : j'ai eu la douleur de ne pouvoir satisfaire la dévotion de mon petit troupeau rassemblé à l'église, comme à l'ordinaire, pour s'y repaître de la parole divine et entendre la sainte messe.

Le 4 mars, j'étais mieux, et même je commençais à marcher dans ma chambre ; enfin, le ciel m'a rendu à mon cher petit troupeau, auquel je dévouerai mon existence toute entière aussi long-temps qu'il plaira au ciel de me laisser à sa garde.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. B. Côté, Ptre.